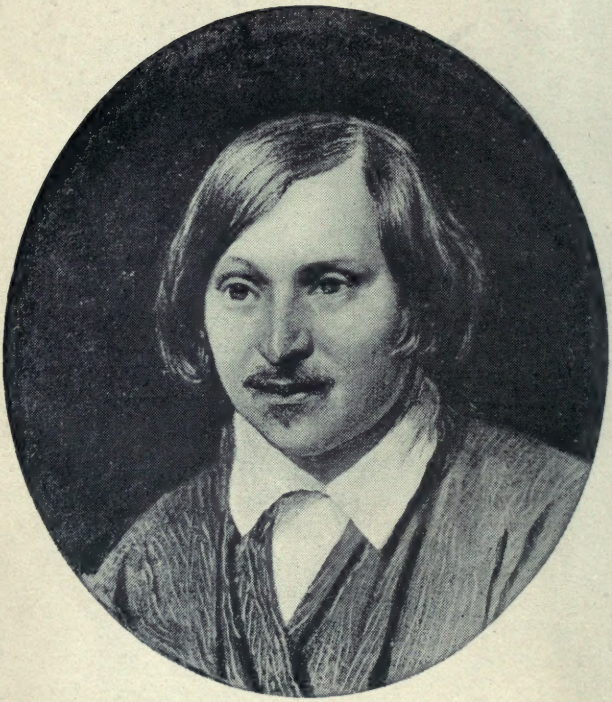
Nicolas GOGOL



NICOLAS GOGOL

Portrait par A. IVANOV, en 1841

LR
G136
.Y Leq

[Nikolai Vasil'evich Gogol']

LES GRANDS ÉCRIVAINS ÉTRANGERS

Louis LEGER

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

Nicolas GOGOL

242836
10.4.30

C 118 bis
7415
Lorento
12.

PARIS
H. DIDIER, ÉDITEUR
4 et 6, Rue de la Sorbonne

Tous droits réservés

Tous droits de reproduction, de traduction, et d'adaption réservés pour tous pays.
Copyright by Bloud et Cie, 1913.

CHAPITRE I

LES ANNÉES DE JEUNESSE

Nicolas Gogol était originaire de cette Ukraine, qui joue dans le monde russe un rôle analogue à celui de la Provence dans notre monde français.

La Petite-Russie a une langue aussi différente du russe proprement dit que le provençal l'est de notre idiome littéraire ; elle a des traditions historiques, des légendes poétiques encore aujourd'hui chantées par des rapsodes aveugles et qui ne craignent point la comparaison avec les Bylines [1] de la Russie du Nord.

Tour à tour disputée par les Polonais, les Tatares, les Moscovites, berceau de la Cosaquerie, l'Ukraine est la terre épique par excellence. Ses steppes infinies, ses grands fleuves dormants s'adaptent tour à tour aux expéditions aventureuses des

[1] Chansons épiques.

Tatares ou des Cosaques et aux mélancoliques rêveries du poète.

Ecoutez comme Gogol s'est plu à chanter le charme de la steppe vierge encore au temps de la libre Cosaquerie.

« Le soleil s'était levé dans un ciel déblayé de nuages et versait sur la steppe sa lumière vivifiante et chaude. Tout ce qu'il y avait de trouble et de sommeil dans l'âme des Cosaques s'évanouit soudain.

« A cette époque — il s'agit du seizième siècle — tout l'espace qui constitue maintenant la Nouvelle Russie jusqu'à la Mer Noire était un désert vierge et verdoyant. Jamais la charrue n'avait passé à travers le flot incommensurable de la sauvage végétation. Seuls les chevaux qui s'y cachaient comme dans une forêt y marquaient leur empreinte. Rien ne pouvait être plus beau dans la nature; toute la surface du sol présentait un océan de verdure et d'or dont jaillissaient des millions de fleurs. Parmi les tiges fines et hautes des herbages pointaient des bleuets d'un bleu clair, foncé ou violacé; le genêt dressait en l'air sa pyramide jaune; le trèfle blanc égayait l'herbage de ses ombelles; un épi de blé venu, Dieu sait d'où, mûrissait solitaire. Sous les racines ténues grouillaient des perdrix au col allongé. L'air était rempli de mille sifflements divers. Sous le ciel planaient immobiles des éperviers, les ailes

déployées, les yeux obstinément fixés sur les herbes. Au-dessus de quelque lac lointain, se faisaient entendre les cris d'une bande d'oies sauvages. De l'herbe, la mouette s'élevait par élans cadencés pour se baigner avec délices dans les flots de l'air azuré. Tantôt elle se perd dans l'infini et n'apparaît plus que comme un point noir, tantôt après un virement d'ailes elle étincelle au soleil. Le diable m'emporte mes steppes, que vous êtes belles ! »

Voici maintenant la description de la nuit de l'Ukraine, de cette nuit enchantée dont nul plus que Gogol n'a savouré le charme exquis. Il l'a décrite, à deux reprises. Le lecteur trouvera, je crois, quelque intérêt à confronter les deux tableaux.

Le premier figure à la suite de cette pittoresque esquisse de la steppe que l'on vient de lire.

« Le soir venu, la steppe se transformait complètement. Toute son étendue bigarrée était enveloppée des derniers rayons d'un soleil ardent; puis peu à peu elle s'obscurcissait; on voyait l'ombre descendre sur elle; elle devenait d'un vert foncé. Les vapeurs montaient plus épaisses; chaque fleur, chaque brin d'herbe exhalait un parfum d'ambre. Toute la steppe embaumait. Sous le ciel d'un azur foncé, on eût dit qu'un pinceau gigantesque avait étalé de larges bandes d'or rose; çà et là flottaient en flocons blancs des nuages légers et transparents. Un souffle frais et caressant comme les vagues de

la mer effleurait à peine les tiges de gazon, rafraîchissait à peine les joues du voyageur. Toute la musique qui avait résonné pendant le jour, se taisait et était remplacée par un autre concert. Des gerboises mouchetées se glissaient hors de leurs trous, se dressaient sur leurs pattes de derrière et faisaient retentir la steppe de leur sifflement. Le grésillement des grillons devenait plus tumultueux et parfois sur quelque lac solitaire se faisait entendre le cri argentin du cygne qui résonnait dans l'atmosphère... Parfois le ciel nocturne s'illuminait des reflets d'un incendie de roseaux secs et une longue file sombre de cygnes volant vers le Nord s'éclairait tout à coup d'un reflet d'argent rose et l'on eût dit alors que des foulards rouges volaient sur l'obscurité du ciel. » (*Taras Boulba,* chap. II.)

« Connaissez-vous la nuit de l'Ukraine ! Oh ! vous ne connaissez pas la nuit de l'Ukraine. Contemplez-là. Du milieu du ciel la lune regarde ; l'incommensurable voûte s'est étalée et paraît plus vaste encore ; sur toute la terre flotte une lumière argentée ; l'air est merveilleux, frais, plein de caresses et balance un océan de parfums. Nuit divine ! Nuit enchanteresse ! Immobiles, rêveurs, les bois sont pleins de ténèbres et projettent autour d'eux une ombre colossale. Les étangs sont silencieux et paisibles ; la fraîcheur et l'obscurité de leurs eaux sont tristement emprisonnées dans les sombres

murailles de verdure des parcs. Les forêts vierges des merisiers et cerisiers sauvages aventurent timidement leurs racines dans la fraîcheur de l'eau et font parfois frissonner leurs feuilles, comme si elles s'indignaient des caresses du joli vent de nuit qui se glisse jusqu'à elles pour les baiser.

« Toute la terre dort. Au-dessus, là-haut, tout respire, tout est merveilleux et solennel. Et dans l'âme tout est infini, tout est merveille et de ses profondeurs s'élancent avec grâce des essaims de visions argentées. Nuit divine ! Nuit enchanteresse ! Soudain tout s'anime, les forêts, les étangs, les steppes. La chanson grandiose du rossignol de l'Ukraine se fait entendre ; on dirait que la lune l'écoute au milieu du ciel. Comme enchanté, un village dort sur la colline. Les groupes de chaumières apparaissent plus blancs à la lueur de la lune ; leurs murailles luisent, jaillissent plus lumineuses de l'obscurité. Les chants se sont tus. Partout le silence. Les bons chrétiens dorment. Çà et là pourtant d'étroites fenêtres scintillent. Au seuil de quelques chaumières, des familles attardées achèvent de souper.... »

Cette Ukraine que Gogol savait si bien décrire, qui disait tant de choses à son imagination de poète, au fond il n'avait pour elle qu'un amour purement littéraire et du jour où il l'eut quittée, il n'eut qu'une idée ce fut d'y revenir le moins possible.

Sa famille était originaire de la Petite-Russie; il appartenait à cette race tour à tour mélancolique comme les peuples du Nord, vive, spirituelle et brillante comme nos Provençaux. Ces deux traits se retrouvent dans l'œuvre de Gogol, mais c'est la mélancolie qui finira par l'emporter et sous l'influence de circonstances que nous essaierons d'expliquer, il terminera sa vie dans le mysticisme. Ses ancêtres avaient joué un certain rôle dans l'histoire tumultueuse de la Petite-Russie. Les textes mentionnent au XVIIe siècle un colonel cosaque Ostap [1] Gogol.

Nicolas Vasilievitch Gogol naquit le 19 mars 1809 à Sorotchintsi. C'est une bourgade du district de Mirgorod, gouvernement de Poltava. Ses parents appartenaient à la classe des petits propriétaires ruraux. Son père qui avait été officier et fonctionnaire à Poltava, était un homme relativement lettré, fort gai et qui avait écrit quelques vaudevilles. Je n'ai malheureusement pas eu occasion de les lire. Mais je sais qu'il s'était efforcé d'inculquer à son fils des goûts littéraires. En 1824, il écrivait au jeune Nicolas pour lui annoncer l'apparition de l'*Onieguine*, et peu de temps après il lui envoyait le chef-d'œuvre de Pouchkine [2]. Il mourut l'année

[1] Ostap est l'équivalent d'Eustache. C'est le nom d'un des héros de Taras Boulba:

[2] Sur Pouchkine, voyez le volume de M. Haumant dans cette collection.

suivante et n'eut pas le temps d'exercer d'action sérieuse sur l'esprit de Nicolas.

Sa veuve était une femme assez peu lettrée, très croyante et très crédule, et qui contribua à développer chez le jeune Nicolas une ardente dévotion. Gogol avait pour elle une affection sincère, mais au fond il se considérait comme très supérieur à elle. En 1833, à l'âge de vingt-quatre ans, il lui écrivait en des termes qui nous paraissent singuliers sous la plume d'un si jeune homme :

« Vous n'avez pas su m'élever, lui disait-il, vous étiez trop jeune, vous n'aviez pas d'expérience..... Je regardais toutes choses comme créées pour mon agrément. Je n'aimais personne que vous et seulement parce que la nature m'avait inspiré ce sentiment. »

Ce sont là des propos d'enfant gâté, disons le mot, d'enfant mal élevé.

Cependant ce n'était pas dans la maison paternelle que le jeune Nicolas avait reçu son éducation, A l'âge de dix ans, il avait été envoyé au gymnase de Poltava ; trois ans plus tard, il avait été transféré à celui de Niéjine qui venait d'ouvrir et qui est aujourd'hui l'un des établissements les plus considérables de la Russie méridionale, une sorte d'Université au petit pied. C'était dans ce temps-là un médiocre collège de province. La discipline y était peu observée, les professeurs insuffisants. Gogol était un écolier espiègle et assez paresseux.

J'ai sous les yeux un extrait de ses notes pour une semaine de décembre — j'ignore en quelle année. Dans la même journée, il est mis deux fois au piquet pour propos grossiers et pour malpropreté. Le 19 décembre, pour le punir de sa paresse il est privé de dîner, mis au coin et privé de thé. Le lendemain, il est mis au pain et à l'eau et privé de thé, pour s'être amusé avec des jouets pendant le catéchisme.

Évidemment l'aumônier avait une âme peu indulgente. Les notes d'écolier de Tolstoï sont encore pires que celles de Gogol et elles ne l'ont pas empêché de devenir ce que l'on sait.

Si Gogol ne travaillait guère, en revanche, il observait beaucoup, il s'exerçait à écrire et griffonnait notamment des pièces de théâtre. Nous avons des lettres de cette période; elles attestent un tempérament inquiet, original, ombrageux. Le futur écrivain se demande à quoi il devra consacrer sa vie. Il est mort sans avoir résolu ce problème. Il est chrétien, il a la foi du charbonnier, mais cela ne lui suffit pas. Il se pose une foule de questions oiseuses et inutiles. C'est une manière comme une autre de gâcher son temps et son intelligence; Gogol a gâché beaucoup de temps dans sa vie. Il est de ceux auxquels on peut appliquer le vers de Molière :

Et le raisonnement en bannit la raison.

Il s'occupe beaucoup de lui-même. Il se considère — et il n'a pas tort — comme une créature exceptionnelle. Il se demande comment il devra appliquer l'énergie qu'il sent en lui. Il se torture sans raison.

Voici ce qu'il écrivait à sa mère à la date du 1er mars 1828. Il avait alors dix-neuf ans :

« J'ai souffert plus de chagrins et de misères que vous ne l'imaginez. Bien peu de gens ont autant pâti que moi de l'ingratitude, de l'injustice et du mépris. J'ai tout supporté sans reproche, sans murmure. Personne ne m'a entendu me plaindre. Je suis vraiment considéré comme une énigme par tout le monde. Personne ne m'a encore deviné. Chez vous on me considère comme un orgueilleux, comme un pédant insupportable qui s'imagine qu'il est plus malin que les autres, qu'il est bâti sur un autre patron. Vous m'appelez rêveur, étourneau. Non ! Je connais trop bien les hommes pour être un rêveur. Les leçons qu'ils m'ont données resteront toujours ineffaçables et elles seront la fidèle garantie de mon bonheur. »

Le jeune étudiant se flattait. Il devait toujours courir après le bonheur, sans jamais le rencontrer !

Pendant quelque temps, il s'était imaginé qu'il embrasserait la carrière judiciaire :

« Dès ma plus tendre enfance, écrivait-il à un

de ses camarades, en 1827, j'ai brûlé du désir ardent de rendre ma vie utile à l'État, de lui apporter ne fût-ce que le moindre profit. Une sueur froide jaillissait sur mon visage quand je songeais que peut-être je périrais dans la poussière, sans avoir signalé mon nom par une belle œuvre. Être au monde et ne pas signaler son existence, cela me semblait terrible ! J'ai passé en revue toutes les fonctions, tous les emplois de l'Empire et me suis arrêté à la Justice. J'ai constaté que c'était là qu'il y avait plus de labeur que partout ailleurs, là seulement que je pouvais faire le bien, être utile à l'humanité. La mauvaise justice, le plus grand malheur de ce monde déchirait surtout mon cœur. Je me suis juré de ne pas passer une minute de ma courte vie sans faire le bien. Pendant deux années (c'est-à-dire au collège de seize à dix-huit ans), je me suis occupé constamment de l'étude des lois des autres nations et des lois naturelles fondamentales pour tous les peuples. Maintenant je m'occupe de nos lois nationales. »

Il avoue qu'il n'a confié ces rêves à personne, de peur qu'on ne le prît pas au sérieux. Et nous qui connaissons sa vie ultérieure, nous aurions en effet bien de la peine à prendre au sérieux ces rêveries d'adolescent.

Sa patrie, l'Ukraine, n'offre point de débouchés à ses ambitions. Il pourrait rester à exploiter le

domaine paternel, mais il ne se sent aucun goût pour la vie des champs.

En attendant qu'il se rende utile à sa patrie, il ébauche ou écrit des satires, des poésies fugitives, une simili-tragédie, un roman plus ou moins fantastique, une idylle en vers intitulée *Hans Kuchelgarten*, peut-être inspirée par la Louise de Voss et où l'on retrouve des traces de byronisme.

A cette époque de sa vie, c'est la littérature allemande qui l'intéresse le plus. Pendant son séjour à Niéjine, nous le voyons consacrer une somme relativement considérable à l'acquisition des œuvres de Schiller.

L'idéalisme de Schiller convient à son tempérament rêveur et lyrique.

« C'est, nous dit M. Kotliarevsky, une nature complexe, nerveuse, dont les dispositions changent très souvent, avec une tendance naturelle à la mélancolie ; une nature très fière et cachée, qui a une haute opinion d'elle-même et la conviction qu'un jour viendra où elle saura justifier cette opinion ; une nature richement douée de talent littéraire, un esprit tranchant, sarcastique, railleur et un cœur débordant de lyrisme. »

Notons ici, pour ne jamais le perdre de vue, un trait essentiel de Gogol. Il n'a jamais connu l'amour. Il a tracé quelques types séduisants de jeunes filles, mais la femme ne joue qu'un rôle secondaire

dans son œuvre. Elle n'en a joué aucun dans sa vie.

Gogol aime la Petite-Russie au point de vue pittoresque. Mais il ne rêve nullement de séparatisme et n'a rien de commun avec certains Ukrainiens d'aujourd'hui, qui voudraient s'émanciper de la Grande-Russie. Il s'est exprimé très nettement à ce sujet dans une lettre adressée, le 24 décembre 1884, à Mme Smirnov. Il était alors dans sa trente-cinquième année.

« Je vous dirai un mot à propos de mon âme khokol [1] ou russe ; car je vois, par votre lettre, que ce problème vous préoccupe depuis quelque temps. Je vous dirai que je ne sais pas même si j'ai une âme khokol ou russe. Je sais seulement que je ne donnerais en aucune façon la préférence au Petit-Russe sur le Russe ou au Russe sur le Petit-Russe. Les deux nations ont été trop libéralement gratifiées par le Seigneur et, comme à dessein, chacune d'elles possède ce qui manque à l'autre. Ceci indique clairement qu'elles doivent se compléter mutuellement. Leurs histoires ne se ressemblent pas dans le passé, de telles sortes que leurs aptitudes se sont développées différemment, afin

[1] Khokol, épithète par laquelle la Grande-Russie désigne familièrement la Petite-Russie. Le mot, qui veut dire houppe, fait allusion à une mode de coiffure usité autrefois dans la Petite-Russie.

de produire, après leur réunion, quelque chose de plus achevé dans l'humanité. Ne vous fondez pas sur mes œuvres et n'en tirez pas de conclusions sur nous-mêmes. Elles ont été écrites il y a longtemps, durant ma folle jeunesse. Elles renferment quelques indications sur mon état d'esprit en ce temps là, mais, si je n'en fais pas l'aveu moi-même, personne ne le remarquera. »

On trouve, dans les œuvres de Gogol, quelques mots petits-russes comme on trouve des termes provençaux dans l'œuvre de Daudet. Mais il n'a rien écrit en petit-russe, sauf un billet de cinq ou six lignes adressé au poète polonais Bodhan Zaleski, lequel, comme lui, était originaire de l'Ukraine.

CHAPITRE II

GOGOL FONCTIONNAIRE ET PROFESSEUR

A la fin de l'année 1820, Gogol, âgé de dix-neuf ans, quitte le pays natal pour aller chercher fortune à Pétersbourg. Il est sorti du lycée avec des notes assez médiocres qui lui donnent droit au dernier tchine de la hiérarchie russe, celui de régistrateur de collège, autrement dit surnuméraire d'un bureau quelconque. Ceux de ses camarades, qui avaient obtenu de meilleures notes, pouvaient aspirer au douzième tchine, au titre de secrétaire de gouvernement.

Les lettres qu'il écrit de Pétersbourg à sa mère, attestent un profond désenchantement. Les prix de la capitale lui paraissent terriblement élevés pour ses modestes ressources. Il est obligé de se priver d'une foule d'agréments, notamment du théâtre, qui est son plaisir favori. Pétersbourg l'intéresse

médiocrement; les étrangers y ont perdu leur physionomie nationale et les Russes leur physionomie indigène. C'est une ville d'employés uniquement occupés de leur service.

Ce service, dont Gogol rêvait en Ukraine, lui apparaît maintenant sous un aspect prosaïque et rebutant. Attaché d'abord au ministère des apanages, il est un détestable fonctionnaire. Il lui arrive parfois de rester deux ou trois jours sans paraître à son bureau. Quand on lui fait des reproches, il offre sa démission, quitte à la retirer quelques instants après.

Tout en expédiant ses écritures administratives, il griffonne des vers. Comme beaucoup de prosateurs, et non des moins illustres, — parmi nos contemporains, Jules Lemaître et Paul Bourget, — il s'essaie d'abord à la poésie. Au mois de mars 1829, il imprime, dans le *Fils de la Patrie*, un poème en l'honneur de cette Italie, dont il rêve déjà, et qui jouera un si grand rôle dans sa vie. Mais il n'oublie pas son Ukraine. Dans ses lettres, il demande à sa mère des renseignements précis sur tel ou tel usage, tel ou tel jeu qu'il n'a pas suffisamment observé.

Au mois de juin, il fait paraître le poème qu'il a emporté du collège : *Hans Kuchelgarten*, idylle en tableaux. Il prend le pseudonyme d'Alov. Dans la préface, un éditeur imaginaire raconte que cette

idylle est l'œuvre d'un jeune homme de dix-huit ans, dont il a paru bon d'encourager le talent.

Cette réclame ne mordit pas sur le public. Le poème fut mal accueilli par la critique. L'auteur, découragé, retira l'ouvrage de chez les libraires, brûla presque tous les exemplaires et s'efforça d'oublier son échec. Faisons comme lui; laissons Hans Kuchelgarten à l'oubli. On le réimprime encore dans les œuvres complètes, mais on ne le lit pas.

Tout à coup, il prit au jeune employé une singulière fantaisie, celle de quitter la Russie et d'aller vivre à l'étranger. C'est d'ailleurs une idée qui prend souvent à ses compatriotes. Il s'embarqua par le premier bateau venu et partit pour Lübeck. Il justifiait cette escapade auprès de sa mère en lui racontant qu'il voulait échapper à un amour malheureux. D'après un de ses derniers biographes, il aurait voulu aller de Lübeck à Travemunde, peut-être pour prendre les bains de mer. Il n'était pas nécessaire d'aller chercher si loin de l'eau salée.

En entreprenant ce prétendu voyage sentimental, Gogol n'avait oublié qu'une chose, c'est qu'il n'avait point d'argent. Cette fugue bizarre et peu explicable est le premier symptôme d'un état d'âme particulier, d'un besoin maladif de se déplacer, d'échapper à son milieu. Gogol aurait pu donner pour devise à sa vie, l'épigraphe que Pouchkine a mis en tête d'un des chants d'*Onéguine :*

Où est-on mieux ?

— Ailleurs.

Gogol est loin d'être un personnage normal et je crois bien que nos psychiatres modernes lui appliqueraient l'épithète de *dromomane*.

Dès ce moment, son caractère offre les traits qui ne feront que s'accentuer dans la suite ; une imagination très développée, une vraie *folle du logis*, un amour-propre démesuré, une tendance irrésistible à la mégalomanie, une rare vivacité de conception paralysée de temps en temps par des accès de découragement, des *phobies* imprévues.

Son emploi n'exige de lui que cinq heures de service par jour. Trois fois par semaine, il va étudier la peinture à l'École des Beaux-Arts. Son salaire est modeste ; il s'efforce de l'augmenter par des leçons.

Au mois de mars, il publie dans la Revue, *Les Annales de la Patrie*, le premier de ses récits ukrainiens. Il est intitulé : *Basavriouk ou la veille de saint Jean-Baptiste, nouvelle petite-russienne par un diacre de l'église de l'Intercession*. Il n'ose pas signer. Il ne met pas non plus son nom à divers essais parus dans d'autres recueils et de valeur fort inégale.

Il ne peut compter sur sa plume pour vivre. Il s'imagine qu'il est fait pour l'enseignement et qu'il pourra cumuler les fonctions de professeur avec celles d'expéditionnaire.

En février 1831, il est nommé professeur adjoint d'histoire pour les classes enfantines à l'Institut patriotique des jeunes filles. Il ne réussit guère en cette qualité, mais son génie naissant commence à appeler sur lui l'attention et la sympathie. L'un de ses premiers admirateurs est Pierre-Alexandrovitch Pletnev, qui fut recteur, académicien et l'un des meilleurs critiques de la première moitié du XIXe siècle.

Le 22 février 1831, Pletnev écrivait à Pouchkine :

« Il faut que je te fasse faire la connaissance d'un jeune écrivain qui promet quelque chose d'excellent. Peut-être as-tu remarqué dans *Les Fleurs du Nord*, un fragment de roman historique signé OOO, dans *La Gazette littéraire* des *Pensées sur l'enseignement de la géographie*, un article sur *La Femme*, et un chapitre d'un récit petit-russe : *Le Précepteur*. L'auteur est Gogol Ianovsky. Il a fait ses études à Niejine. Il était d'abord entré au service civil ; mais la passion de la pédagogie l'a amené sous nos drapeaux. Il est devenu professeur. Joukovsky en est enthousiasmé. Je suis impatient de te le présenter pour qu'il reçoive ta bénédiction. Il aime les sciences pour elles-mêmes et en sa qualité d'artiste, il est prêt à souffrir pour elles toute espèce de privation. Cela me touche et m'enthousiasme. »

Au mois de mars 1831, Gogol quitte définitivement le département des apanages et reçoit de l'avancement à l'Institut patriotique. Peu de temps après, il fait la connaissance de Pouchkine.

Poursuivons l'examen de son *Curriculum vitæ*. Nous reviendrons tout à l'heure sur son œuvre littéraire.

Il prend d'abord très au sérieux son métier de pédagogue. Il se croit une vocation sérieuse. Il rêve d'écrire un traité de géographie qu'il aurait intitulé : *La Terre et l'Homme*.

Puis, il s'imagine qu'il est né pour un enseignement supérieur à celui des jeunes filles, il rêve d'une chaire d'université. Peut-être à ce moment-là subit-il l'influence de Pogodine qu'il a rencontré récemment et qui, après avoir commencé par des œuvres d'imagination, a fini par devenir un historien et un publiciste considérable.

En 1833, il écrit à son ami et compatriote, Maximovitch, qu'il prépare une histoire de l'Ukraine, — rien que cela ! — de cette Ukraine qui, soit dit en passant, devait plus tard séduire l'introducteur de Gogol en France : Mérimée.

Pour écrire cette histoire, le jeune présomptueux sollicite une chaire à l'Université de Kiev. Il n'est ni licencié, ni docteur, mais cette absence de titres n'est pas pour modérer ses ambitions. Une fois à Kiev, non seulement il écrira une histoire de la

Petite-Russie, mais encore une histoire générale, ouvrage qui manque non seulement à la Russie, mais même à l'Europe !

Il prétend être nommé du premier coup professeur titulaire. Ce qu'il lui faut, c'est une chaire d'histoire générale. Il médite un ouvrage en huit ou neuf volumes.

Cette chaire qu'il rêvait, il l'eut, non pas à Kiev, mais à Pétersbourg. Il fut chargé du cours d'histoire du moyen âge. Il commence à professer en septembre 1834; il persista jusqu'à la fin de l'année 1835. Un de ses auditeurs nous a laissé un curieux récit de sa première leçon.

« Il entra dans la salle, nous salua et, en attendant le recteur, il s'entretint avec l'inspecteur qui l'accompagnait. Il paraissait préoccupé, il retournait son chapeau dans ses mains, pétrissait ses gants et nous regardait d'un air de méfiance. Enfin, il s'approcha de la chaire et se tournant vers nous, il commença à nous expliquer sur quoi il allait faire sa leçon. Pendant cette allocution, il montait lentement les degrés de la chaire. Il se tint d'abord sur la première marche, puis sur la seconde, puis sur la troisième. Évidemment, il n'avait pas confiance en lui-même et voulait d'abord s'essayer. Cependant, il me sembla que son agitation venait moins du manque de présence d'esprit que de la faiblesse de ses nerfs. Car au moment même où

son visage pâlissait et prenait une expression maladive, les pensées qu'il exprimait se déroulaient d'une façon fort logique et sous les formes les plus brillantes. A la fin de son allocution, Gogol était déjà sur la dernière marche et avait pris courage. Il allait commencer la leçon, lorsque le recteur entra tout à coup. Il dut abandonner le poste qu'il occupait. Le recteur lui fit quelques compliments, salua les étudiants et occupa le fauteuil qui lui était destiné. Il se fit un profond silence. Gogol retomba dans son trouble ; son visage pâlit de nouveau et prit une expression douloureuse. Mais il n'y avait plus un instant à perdre. Il monta en chaire la leçon commença. Au bout de cinq minutes, il s'était complètement emparé de l'attention des auditeurs. On ne pouvait pas suivre sa pensée qui volait et se brisait comme l'éclair. Évidemment Gogol n'avait pas confiance en lui-même et avait appris par cœur un texte préparé d'avance.

« Nous attendions avec impatience la leçon suivante. Gogol arriva en retard et commença par la phrase suivante : « L'Asie a toujours été une sorte de volcan qui éjacule des nations. » Puis il parla un peu de la grande migration des peuples, mais d'une façon si lâche, si molle, si confuse, que c'était ennuyeux de l'écouter et nous nous demandions si c'était bien ce Gogol qui la semaine précédente nous avait fait une leçon si brillante.

Pour finir, il nous indiqua quelques livres à consulter. La leçon dura en tout vingt minutes. La suivante fut dans le même goût, de sorte que nous nous refroidîmes pour Gogol et que l'académie se vida peu à peu. »

L'ancien étudiant ajoute :

« Evidemment ces leçons ennuyaient Gogol et encore plus les auditeurs. Parfois, elles ne duraient qu'une demi-heure. Parfois, le professeur ne se montrait pas pendant une semaine ou deux. »

En somme, Gogol cherche tous les prétextes pour se dérober à une tâche trop lourde pour lui. Quand vint le moment des examens, il se fit porter malade et, à la rentrée, il donna sa démission :

« J'ai réglé mon compte avec l'Université, écrit-il à Pogodine, le 6 décembre 1835, et, dans un mois, je serai un Cosaque sans ouvrage. Méconnu, je suis monté dans ma chaire, et méconnu, j'en descends ; mais pendant cette année et demie d'obscurité, — l'opinion publique proclame que je me suis mêlé de ce qui ne me regardait pas, — j'ai beaucoup appris et beaucoup ajouté au trésor de mon âme. Maintenant, ce qui m'agite, ce ne sont plus des pensées enfantines, ce n'est plus le cercle restreint de mes connaissances, mais des pensées pleines de vérité et d'une grandeur effrayante. »

Comme fonctionnaire, comme professeur, Gogol a gâché cette période de sa vie. Mais il n'a pas

perdu son temps comme écrivain. Dans le courant de l'année 1831, il a publié le premier volume des *Soirées à la ferme*, qui renferme entre autres les nouvelles intitulées : *la Foire de Sorotchintsi*, *la Veille de la Saint-Jean*, *la Nuit de Mai*.

En 1832, il a publié le second volume des *Soirées à la Ferme*. Il a pris un pseudonyme petit-russe. Il signe Roudy Panko, éleveur d'abeilles. Les pseudonymes étaient à la mode à cette époque.

Il a visité Moscou, où il s'est rencontré avec Pogodine, avec S.-T. Aksakov, avec Zagoskine, qui était directeur des théâtres, avec Dmitriev. L'année suivante, il a commencé une comédie qu'il ne devait pas achever : *Vladimir du troisième degré* (nous expliquerons plus loin ce titre). Tout en poursuivant des travaux historiques destinés à ne pas aboutir, il a, au cours de l'année 1834, conçu le plan du *Revisor* et du *Mariage;* il a écrit *Taras Boulba* dans la première rédaction; il a imprimé un volume de mélanges sous ce titre : *Arabesques* et un nouveau recueil de nouvelles : *Mirgorod*. Mais ces livres se sont peu vendus et l'auteur se plaint de la misère. Il a conçu l'idée des *Ames mortes* et commencé à les rédiger. Au début de l'année 1836, il a lu le *Revisor* dans un cercle d'amis et le succès a été considérable. Le 19 avril de cette même année a lieu la première représentation. Gogol est médiocrement satisfait du succès

de sa pièce, et son désenchantement lui est un prétexte pour quitter la Russie. Ceux d'entre nous qui ont longtemps vécu en dehors des frontières de leur patrie ont volontiers le *mal du pays*. Gogol, comme beaucoup de ses compatriotes, avait le *mal de l'étranger :*

« Adieu, écrivait Gogol à Pogodine ; je vais promener mon ennui, méditer sur mes devoirs d'auteur, sur mes créations à venir et je te reviendrai certainement rafraîchi et renouvelé. »

Il devait revenir beaucoup plus malade qu'il n'était parti.

CHAPITRE III

GOGOL A L'ÉTRANGER

A cette époque, aucun chemin de fer ne mettait la Russie en communication avec l'Europe. Le 6 juin 1836, Gogol s'embarqua pour Hambourg, d'où il gagna Aix-la-Chapelle; puis il remonta le Rhin et, de Mayence, il se rendit à Francfort, puis à Bade.

Au commencement du mois d'août, nous le trouvons en Suisse. Chemin faisant, il lit Walter Scott, Shakespeare, Molière et se perfectionne en français. Au début de l'automne, il est à Vevey où il travaille assidûment durant un mois entier aux *Ames mortes*, puis il remonte à Paris, où il s'installe au mois de novembre. Après avoir gelé dans les hôtels qui n'avaient que des cheminées, — il était très frileux, — il s'installe, 12, place de la Bourse, au coin de la rue Vivienne, dans un appar-

tement pourvu d'un poêle, et, qui plus est, exposé au Midi, et il y écrit quelques fragments des *Ames mortes*. La maison existe toujours. Nous avons, à Paris, un Comité des Inscriptions parisiennes. Ne serait-il pas de son devoir d'apposer, sur l'ancienne résidence de Gogol, une inscription commémorative ?

Les lettres que Gogol a écrites de Paris vont du 12 novembre 1836 au 15 février de l'année suivante. Ce qui attire Gogol à Paris, ce n'est ni la sympathie pour la France, ni même la curiosité. Il avait froid en Suisse et le choléra l'empêchait de se rendre en Italie.

Il subit Paris comme un pis-aller. Il s'en faisait d'avance une idée assez mauvaise. « Paris n'est pas si laid que je l'imaginais, écrit-il dans la première lettre adressée à son illustre confrère, le poète Joukovsky. » Cependant, les Tuileries et les Champs-Elysées ont l'heur de lui plaire. Mais, en somme, il sort peu ; en général il travaille toute la journée, s'absorbe dans la contemplation imaginaire des types et des paysages russes et ne regarde pas souvent autour de lui. Il écrit à sa mère :

« Je ne sais que vous dire de Paris. Il y a tant de boue dans cette ville qu'on ne sait de quel côté l'aborder. On y peut vivre comme on veut, cher et à bon marché, même à meilleur marché qu'à Pétersbourg. »

Le Louvre et le Jardin des Plantes l'enchantent, et il décrit la ménagerie avec la joie d'un enfant. Il goûte beaucoup les « rues en forme de galeries, couvertes de vitraux », c'est-à-dire les passages, ces passages aujourd'hui si dédaignés et qui étaient alors un des grands attraits de Paris. Les Parisiens ne lui déplaisent pas, mais il regrette la nature et la politique l'exaspère.

« Ici, tout est politique. Vous vous arrêtez pour faire cirer vos souliers dans la rue, on vous fourre dans la main un journal. Vous allez aux..., autre journal. Les gens s'occupent plus des affaires d'Espagne que de leurs propres affaires. »

Ce qui enchante par exemple le poète, c'est le théâtre : le Théâtre-Italien, alors dans toute sa gloire avec la Grisi, Tamburini, Rubini, Lablache; le Théâtre-Français, où l'auteur du *Revisor* assiste à l'apothéose de Molière. Il déclare que, si l'on prend à chacun des théâtres de Paris les trois premiers numéros, on peut monter une pièce aussi bien que peut le souhaiter le poète comique ou tragique.

Il exalte le talent de Mlle Mars et de Ligier, mais il est assez froid pour Mlle Georges. Il ne goûte guère le Grand-Opéra où l'on « hurle les *Huguenots* et *Robert le Diable*, en frappant à tour de bras sur des vases de cuivre et des cuvettes de même métal. » Plus sensible à la musique italienne, il demanderait

volontiers comme Rossini « quand les Juifs auront fini leur sabbat. »

Dans une lettre datée du 15 février 1837, je relève une définition assez piquante de l'hiver parisien :

« L'hiver n'est pas ici, ce qu'il est chez nous en Russie. En Russie, il facilite les communications ; ici il les gêne, car il n'est qu'un automne humide. »

Gogol n'est pas un homme de plaisir ou de curiosité intellectuelle pour s'intéresser à Paris. Il ne s'intéresse guère plus à la Suisse ; il ne comprend pas le pittoresque de ses villes. Ni Bâle, ni Berne, ni Lausanne n'arrêtent son attention. Le climat de Genève paraît à ce frileux plus terrible que celui de Tobolsk où il n'est jamais allé. A Vevey, il retrouve beaucoup de compatriotes et il redevient « plus russe que français ».

En revanche, l'Italie est sa terre de prédilection, sa chérie, sa beauté. Rome surtout l'enchante : son âme religieuse et mystique se plaît aux visions monacales, aux liturgies splendides. Il fait avec enthousiasme les honneurs de la Ville Éternelle à Pogodine, à Joukovsky ; il se lie avec sa compatriote la princesse Zénaïde Volkonsky, une grande dame qui avait embrassé le catholicisme et qui était liée avec Mickiewicz. Son imagination le porte vers le catholicisme, mais son patriotisme et son loyalisme politique le maintiennent dans l'orthodoxie.

Au cours de ses voyages, il apprend la mort tra-

gique de Pouchkine. Elle lui arrache un cri de désespoir :

« Tout le charme de ma vie est parti avec lui. Je n'entreprenais rien sans lui. Je n'écrivais pas une ligne sans me le figurer devant moi... Le travail qu'il m'a inspiré, qui est sa création [1], je ne suis pas en état de le continuer. J'ai pris plusieurs fois la plume et la plume est tombée de mes mains. »

Dieu sait ce qu'il aurait produit si Pouchkine avait continué de vivre. La mort du poète fut au rêveur hypocondriaque une bonne raison de justifier son indolence. Il n'a pas encore trente ans et sans cesse il se plaint de sa santé, « d'une maladie hémorroïdale qui est remontée sur l'estomac ».

Les voyages à travers l'Italie ne réussissent pas à le guérir de cette maladie extraordinaire. Il va chercher la santé à Marienbad, puis à l'automne de l'année 1839, il remonte vers Varsovie et Saint-Pétersbourg. Dans le courant de novembre, il lit à des amis, les quatre premiers chants des *Ames mortes*. Il fait à diverses reprises la navette entre Pétersbourg et Moscou et, le 18 mai, il quitte de nouveau cette patrie qu'il n'aime jamais plus que lorsqu'il en est loin, et par Varsovie il gagne Vienne où il s'établit pour quelque temps. Il y remanie son *Taras Boulba*, travaille à la nouvelle intitulée *Le*

[1] *Les Ames mortes*, voyez plus loin.

Manteau, un de ses chefs-d'œuvre, et se dirige vers l'Italie où il arrive au mois de septembre. Durant les étapes de cette vie errante, il s'occupe de la rédaction définitive du premier volume des *Ames mortes*, d'une seconde édition du *Revisor* et rêve d'un drame sur l'histoire de la Petite-Russie.

Après un assez long séjour à Rome, il revient à Pétersbourg, puis à Moscou où il croit « avoir retrouvé le paradis ». Qui l'empêche d'y rester dans ce paradis ?

Il s'occupe de soumettre le manuscrit des *Ames mortes* à la Censure. Mais, comme celle de Moscou est peu libérale, il l'envoie à Pétersbourg ou le censeur Nikitenko donne son visa.

Le 21 mai 1840, le volume paraît en librairie. Le même jour, l'auteur part pour Pétersbourg où il signe un traité relatif à une édition de ses œuvres en quatre volumes. Vous vous imaginez peut-être qu'il va rester à surveiller cette édition. Mais ce vieillard de trente-deux ans ne songe qu'à se guérir de ses maladies imaginaires. Il s'est déjà baigné à Baden et à Marienbad. Il lui faut maintenant d'autres eaux. Cette fois les médecins l'envoient à Gastein. Au commencement d'octobre 1842, il revient à Rome. Et c'est pendant quelques années, une course éperdue à travers l'Europe à la poursuite de la santé et du repos.

Au mois de mai 1843, il est à Florence. Puis il

remonte à Wiesbaden, à Ems, à Bade, à Düsseldorf.

Il commence à être envahi par ce mysticisme maladif qui empoisonnera sa vie jusqu'au tombeau. De Düsseldorf (octobre 1843), il écrit à son ami Iazikov pour lui demander des livres spirituels ; les œuvres des théologiens, Dmitri de Rostov, Lazare Baranovitch, Étienne Iavorsky et *la Lecture chrétienne,* revue édifiante qu'il lit avec passion. Mais il faut avouer que ces pieuses lectures le préparent bien mal à la continuation des *Ames mortes*.

A Nice, Gogol achète l'édition française de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il la lit avec ferveur et en envoie plusieurs exemplaires à ses amis. Désormais la plupart de ses lettres sont à proprement parler des lettres spirituelles.

Il adresse à ses amis de véritables sermons. Il leur réclame de nouveau des livres édifiants ; les œuvres de saint Jean Chrysostôme, les sermons du métropolitain Innocent. Ses correspondants commencent à se préoccuper de cette évolution mystique :

« Je crains bien, écrit l'un d'eux, que le mysticisme ne tue l'artiste chez Gogol. »

Il n'a hélas : que trop cruellement raison !

On rencontre dans sa correspondance de bien singulières fantaisies. Ainsi Gogol s'indigne en apprenant que son portrait a paru dans une édition

d'une de ses œuvres publiée à Kharkov. Qu'aurait-il dit s'il avait vécu au temps du kodak et du cinématographe ?

Au milieu de tous ses déplacements, Francfort où vivait son ami Joukovsky, paraît avoir été son quartier-général. Mais son âme est souvent bien loin des lieux où réside son corps.

« Je ne m'aperçois pas que je vis à Francfort ; je vis là où sont mes proches et surtout je vis dans le travail ; je consacre une partie de mon temps au travail, une partie à ma correspondance, une partie à mon développement intérieur. » (Lettre à Mme Smirnov, 24 décembre 1844.)

Le séjour de Francfort ne lui réussit pas plus que celui des villes d'eaux. Pour améliorer sa santé — ou peut-être se débarrasser de lui, car rien n'est plus insupportable qu'un névropathe ou qu'un malade imaginaire — ses amis l'envoient à Paris. Mais là sa santé *se décolle* de plus en plus. Il revient à Francfort.

Je disais tout à l'heure que c'était un *dromomane*. Voilà un aveu qui confirme ce diagnostic.

De Francfort, Gogol écrit à Iazykov (15 mars 1845) : « Tant que j'ai été en route je me suis senti mieux. Dès que je m'arrête je me sens plus mal... Je gêle et je ne puis me réchauffer même dans la chambre la plus chaude. »

A ce moment la recommandation de son amie,

Mme Smirnov, appuyée par la grande duchesse Marie, valut au littérateur vagabond une pension de mille roubles pour trois ans (ukase du 27 mars 1845).

Évidemment, l'empereur offrait au poète un subside pour lui permettre de travailler. Mais Gogol ne devait pas répondre à ces généreuses intentions. Plus soucieux du salut de son âme que de l'achèvement des *Ames mortes*, il médite maintenant un pèlerinage à Jérusalem.

Il prend les eaux à Hombourg. Elles ne lui font aucun bien. Aucune eau ne lui a jamais fait de bien. Il tombe de plus en plus dans l'hypocondrie. La maladie dont il souffre c'est, nous dit-il, un complet épuisement des forces. Il maigrit de jour en jour; il ne peut plus même parvenir à se réchauffer les mains.

Il court de ville en ville et de guérisseur en guérisseur. Un médecin de Dresde conjecture une hypertrophie du foie et l'envoie à Karlsbad, dont les eaux ne lui réussissent pas. Il part pour Grœffenberg — en Silésie — où le célèbre Priessnitz faisait des cures merveilleuses d'hydrothérapie. Même insuccès. Au mois de septembre, il est à Berlin, où le docteur Schoulein traite d'ânes les médecins qui ont prescrit les traitements antérieurs, diagnostique une maladie nerveuse de l'estomac, ordonne des lotions froides, des bains de mer et un séjour à Rome.

Le voyage produit son amélioration habituelle. Mais, au bout de quinze jours, le malade retombe dans son état misérable. Nous l'avons déjà vu indigné de ce qu'un éditeur russe avait publié son portrait. Le voilà maintenant furieux de ce qu'une traduction allemande [1] des *Ames mortes* a paru à Leipzig.

Ah ! comme il a bien fait de ne pas se marier !

Il manque avant tout de bon sens, et c'est ce qui explique, je crois, sa répulsion pour notre pays.

Au mois de mai 1846, nous le trouvons cependant à Paris, en visite chez un ami, rue de la Paix. Peut-être aussi était-il venu consulter un médecin, bon psychologue et quelque peu charlatan, qui avait la spécialité de soigner les malades riches et imaginaires.

Les années 1846 et 1847 se passent en allées et venues incessantes entre Ostende et Naples, à travers la France ou l'Allemagne. De temps en temps Gogol crie misère et, pour un peu, il se plaindrait que la Russie le laisse mourir de faim. Mais l'argent ne lui manque jamais pour les bateaux à vapeur, les chemins de fer ou les diligences.

Il est comme ces enfants qui, au lieu de faire le

[1] Cette traduction parut en 1846. L'année précédente avait paru, à Paris, une traduction française de quelques Nouvelles, par Viardot. Et d'après cette traduction, une version allemande fut publiée à Leipzig en 1846.

devoir assigné, s'amusent à griffonner des dessins sur les marges de leur livre. La Russie attend de lui la fin des *Ames mortes,* et il perd son temps à compiler un livre médiocre : *Morceaux choisis d'une correspondance avec des amis* (Saint-Pétersbourg, décembre 1846). Nous étudierons plus loin cet ouvrage.

Au début de l'année 1848, il se décide enfin à accomplir ce pélerinage à Jérusalem qu'il médite depuis si longtemps. Il quitte Naples au mois de janvier, gagne Malte, Beyrouth, Jérusalem, où il arrive dans le courant de février. Malheureusement, ce voyage, qui joue un rôle si considérable dans sa vie spirituelle, n'a presque pas laissé de traces dans son œuvre. Il n'adresse à ses parents ou à ses amis que de courts billets, presque sans intérêt.

La fatigue et le mal de mer ne lui laissent guère le loisir d'écrire durant sa traversée. Il se sent à peine capable de penser. Il voit, dans ses souffrances, le juste châtiment de ses péchés. Mais « la miséricorde de Dieu est infinie » et le pèlerin prie son ami l'historien Schevyrev de faire dire pour lui deux ou trois messes « dans les localités et les églises où il verra les ecclésiastiques prier avec plus de ferveur que les autres ».

Schevyrev dut être quelque peu embarrassé pour accomplir la commission.

Les impressions que fit éprouver à Gogol le pé-

lerinage de Jérusalem sont résumées de façon assez brève dans une lettre datée de Beyrouth (6 avril 1848), et adressée à Joukovsky. « J'ai peine à croire que j'ai été à Jérusalem et cependant j'y ai été réellement. J'y ai fait mes dévotions. J'ai communié sur le tombeau du Sauveur. La messe était dite sur la pierre même du sépulcre. Comme cela était impressionnant! Tu sais que la grotte où est conservée la pierre est fort basse et ne peut admettre à la fois plus de trois pélerins. J'y étais seul; devant moi le prêtre qui célébrait l'office; derrière, en dehors du sépulcre, se tenait le diacre, J'entendais sa voix comme une voix lointaine. Tout cela était si merveilleux. Je ne me rappelle pas si j'ai prié. Je me rappelle seulement que je me réjouissais d'être en un lieu si apte à la prière et qui y disposait si bien, mais que je n'ai pu réussir à prier. La liturgie, à ce qu'il me semble, s'accomplissait comme si elle avait des ailes. Je pus à peine me rappeler comment je me trouvai devant le calice apporté par le prêtre de la Crèche pour me faire communier, moi indigne. Voilà toute mon impression de Jérusalem. »

Il repart de Beyrouth le 6 avril, arrive à Constantinople. Le 21 février, il est déjà à Odessa. Le voilà aux portes de l'Ukraine. Ce serait le moment de respirer l'air du pays natal et d'y faire un séjour prolongé. Le 30 mai, il est à Kiev, quelques jours

après chez sa mère, à Vasilievka. Il n'y fait pas long feu. Le 5 septembre, il est à Orel et dans la seconde moitié du mois à Pétersbourg.

La Russie l'a enfin repris. Douze années se sont écoulées depuis son premier départ. Il serait peut-être temps, pour le rêveur nomade, de s'asseoir auprès d'un foyer définitif.

En octobre 1848, il vient à Moscou, accepte l'hospitalité chez des amis. Parasite inconscient, il aime assez à se faire défrayer chez les autres. Il ressemble en cela à notre La Fontaine. Mais, je l'avoue, j'aimerais mieux avoir sous mon toit le doux fabuliste que le dangereux et peu sympathique névropathe.

Le voilà qui se remet au travail. Il rédige la seconde partie des *Ames mortes*. Les premiers mois du séjour à Moscou se passent bien. Mais, dès le printemps, le maniaque recommence à geindre :

« Pourquoi suis-je revenu dans mon pays. A moi, plus qu'à tout autre, il convient de me tenir à part (lettre du 24 mai 1849). »

Et comme il lui faut un prétexte, il médite un nouveau pélerinage aux Lieux Saints.

Il a lu, à des amis, quelques chapitres du second volume des *Ames mortes*, mais il se sent de plus en plus impuissant à produire : « Il sort bien peu de lignes de moi, écrit-il à Pletnev (15 avril 1850). » Il se plaint des rigueurs de l'hiver russe. Une par-

tie de l'année 1851 est consacrée à des voyages dans le sud de la Russie. Cependant, c'est à Moscou que le poète vagabond a définitivement fixé sa résidence. Sa santé ne s'améliore pas, et il la compromet encore par des excès de dévotion. Certains jours, il jeûne comme les moines et ne se nourrit, pendant toute la journée, que d'une prosfira [1]. Il se prive même de sommeil pour la plus grande gloire de Dieu.

Dans de pareilles conditions, il ne faut pas s'étonner si un travail suivi lui est à peu près impossible, s'il n'arrive pas à réaliser l'œuvre qu'il porte dans son cerveau.

Il se plaint sans cesse du climat moscovite et demande à s'enfuir il ne sait où. Parfois, il songe à écrire des œuvres édifiantes. Il passe une partie du printemps de l'année 1850 à voyager à travers la Russie-Centrale. Il va dans son pays natal, à Vasilievka. Il pousse jusqu'à Odessa sur l'invitation d'un ami. Mais toutes ces excursions ne lui rendent ni la santé, ni le goût du travail. Le vieil Horace avait raison :

Cælum, non animum mutant qui trans mare currunt.

Au mois de janvier 1852, son état s'aggrave de

[1] Du grec prosfora, pain de communion de la taille d'une petite brioche.

plus en plus. Le 7 février, au commencement du Carême, il fit ses dévotions.

Le 11 février, on le vit prier longtemps. A trois heures du matin, il se leva, appela son domestique et lui demanda si toute la maison était chauffée. Il prit une bougie, traversa toutes les pièces en se signant, ordonna d'ouvrir le poêle et demanda son portefeuille — c'est-à-dire une serviette bourrée de papiers qui était dans une armoire. Il en retira une liasse de cahiers, la jeta dans le poêle et y mit le feu avec sa bougie. Le domestique devinant ce dont il s'agissait tomba à genoux devant son maître, en s'écriant : Que faites-vous ? Arrêtez. — Ce n'est pas ton affaire, répliqua Gogol. Le feu n'avait brûlé que les coins des cahiers et s'éteignit. Gogol retira les papiers du foyer et les disposa de façon que le feu pût prendre plus aisément. Puis il s'assit devant le poêle et attendit que tout fût réduit en cendres. Il fit ensuite le signe de la croix, embrassa son petit domestique, s'étendit sur son divan et pleura.

Tel est le récit de Pogodine. Le lendemain, si l'on en croit ce grave témoin que nous n'avons aucune raison de suspecter, il aurait dit au comte A.-P. Tolstoï : « Voyez comme le mauvais esprit est puissant. Je voulais depuis longtemps brûler des papiers que j'avais mis de côté à cet effet et j'ai brûlé des chapitres des *Ames mortes* que je voulais laisser en souvenir à mes amis après ma mort. »

Ce récit n'est hélas ! que trop vraisemblable. Remarquez que l'holocauste a eu lieu à trois heures du matin dans un moment où Gogol énervé par l'insomnie, halluciné peut-être par quelque cauchemar, miné par la fièvre, n'était sans doute pas absolument maître de sa volonté. Qui pourra jamais savoir quels trésors ont été détruits dans cette nuit lamentable ?

Le 13 février, A.-P. Tolstoï fit appeler le Dr Tarasenko, — sans doute un compatriote du malade, — mais le médecin ne put venir que le 16. Le patient était dans la situation d'un homme terrassé par la phtisie ou la fièvre typhoïde. Il souleva péniblement la tête et parut comprendre les prescriptions du docteur, puis il retomba dans un état comateux. Sa maladie était peut-être une gastro-entérite consécutive aux jeûnes excessifs qu'il s'était imposés.

Le 18 février, il reçut avec ferveur la communion et l'extrême-onction. Il eut encore la force de tenir un cierge et versa des larmes abondantes.

Ses derniers moments furent horriblement douloureux et il souffrit peut-être plus encore de la médication — sangsues, moxas, glace, sinapismes — que de la maladie. Il expira le 21 février, à huit heures du matin.

Il avait exprimé le vœu d'être enseveli à l'ombre d'un monastère. Il fut exaucé. Le 25 février, un service funèbre fut célébré à l'église de l'Université

et les restes de Gogol furent portés par ses amis et par des étudiants au cimetière du pittoresque monastère de Saint-Daniel.

J'ai été saluer sa tombe lorsque nous avons célébré, au mois de mai 1909, le premier centenaire de l'auteur des *Ames mortes* et du *Revisor*. Sur une dalle de porphyre noir se détache en grandes lettres d'or un seul mot

GOGOL

Au-dessus du monument, l'église du monastère dresse ses murs roses, ses coupoles vertes et dorées.

C'était par une belle matinée de printemps. Les saules verdissaient; les oiseaux chantaient dans les ramures. Et l'épitaphe du moine du moyen âge me revint à la mémoire : *Hic requiescit qui nunquam quievit.* Ici repose celui qui ne s'est jamais reposé.

Le dimanche précédent (9 mai, 27 avril 1909), j'avais en compagnie de mon regretté confrère et ami, Melchior de Vogué, assisté à Moscou au service célébré dans l'église du Sauveur pour l'âme de Nicolas Gogol. La liturgie fut très solennelle, l'officiant était le métropolitain de Moscou, secondé de quatre évêques et de huit archimandrites. L'Église orthodoxe avait déployé toutes les splendeurs de son culte ; la cérémonie dura près de deux heures et demie. Vingt-neuf ans auparavant, j'avais pris

part à une cérémonie analogue en l'honneur du poète Pouchkine. Quelle différence entre les deux solennités ! La liturgie célébrée dans la chapelle d'un couvent en présence d'une assistance choisie, mais très restreinte, avait été expédiée rapidement. L'Église semblait n'avoir prié qu'à regret pour le voltairien tué en duel, contre l'apothéose duquel Tolstoï avait cru devoir protester.

En la personne de Gogol, le clergé moscovite avait, au contraire, célébré un grand chrétien. Il méritait cet hommage. Sa foi exaltée n'avait jamais faibli, jamais varié. Ses vertus lui ont-elles assuré ce royaume de Dieu auquel il n'avait jamais cessé d'aspirer ? Ce qui est certain, c'est que son œuvre littéraire, même inachevée, lui assure l'immortalité d'ici-bas.

CHAPITRE IV

LE MYSTICISME DE GOGOL

Dans ses œuvres d'imagination, Gogol nous apparaît tour à tour comme le brillant rival de Walter Scott, d'Hoffmann, de Lesage, de Mérimée, peut-être même de Molière. On ne soupçonne guère derrière le peintre tour à tour amer et lyrique de la vie russe, le chrétien ardent, le mystique dévoré du souci de l'au-delà, le Pascal de la steppe. Ce Gogol inconnu nous est révélé par sa correspondance qui ne forme pas moins de quatre volumes et qui a été réunie après sa mort, et par le volume publié de son vivant, à la fin de 1846, sous ce titre : *Morceaux choisis d'une correspondance avec des amis*. J'insisterai particulièrement sur cet ouvrage qui n'a jamais été traduit ni, que je sache, résumé en français.

La plupart des lettres de Gogol sont, comme on

disait du temps de Bossuet et de Fénelon, des lettres spirituelles. Gogol avait écrit certaines d'entre elles en vue de les publier de son vivant et il les fit paraître afin, disait-il, de racheter par cette publication « l'inutilité de tout ce qu'il avait jusqu'alors imprimé ».

Il s'exprimait ainsi dans la préface de ces *Morceaux choisis :*

« Dans ces lettres, de l'aveu même de ceux auxquels elles ont été adressées, il y a beaucoup plus de choses utiles à l'homme que dans mes œuvres...

... Si peu important, si misérable que soit le présent livre, je me permets de le publier et je prie mes compatriotes de le lire à diverses reprises. En même temps, je prie ceux d'entre eux qui ont de la fortune d'en acheter plusieurs exemplaires et de les distribuer à ceux qui ne peuvent l'acheter eux-mêmes. Je les informe à ce propos, que tous les fonds qui dépasseront les dépenses de mon prochain voyage (c'est-à-dire du pèlerinage à Jérusalem qu'il méditait depuis longtemps), seront affectés, d'une part, à ceux qui, comme moi, éprouvent le désir de se rendre aux Lieux-Saints et qui ne peuvent entreprendre le voyage à leurs frais, d'autre part, à venir en aide aux compatriotes que je rencontrerai durant mon voyage et qui tous prieront au tombeau du Christ, pour mes lecteurs, leurs bienfaiteurs.

Je voudrais entreprendre mon voyage en bon chrétien et à cette fin, je demande pardon à tous mes compatriotes pour toutes les offenses que j'ai pu leur faire. Je sais que, pour des œuvres insuffisamment méditées et imparfaites, j'ai causé du scandale à beaucoup de gens, que j'en ai armés contre moi, que j'ai fait beaucoup de déplaisir. »

Évidemment, il ne s'agit pas ici de scandale au sens moral. Il n'y pas une page immorale dans l'œuvre de Gogol. Il s'agit du chagrin qu'il croyait avoir fait à ceux dont il avait stigmatisé les vices, les travers ou les ridicules.

Reprenons la citation :

« Je prie tous les Russes de prier pour moi, en particulier les prêtres dont la vie n'est qu'une prière. Je demande des prières aussi bien à ceux qui, humbles, ne croient pas à la vertu de la prière, qu'à ceux qui ne croient pas du tout en la prière et même ne la croient pas nécessaire... Et moi, au tombeau du Seigneur, je prierai pour tous mes compatriotes, sans en excepter un seul ; ma prière n'aura de force et de vie qu'autant que la grâce du ciel en aura fait ce qu'elle doit être. »

Voilà une préface assez singulière pour un volume de mélanges qui, sur trente-deux morceaux, en renferme seulement huit d'un caractère religieux contre vingt-quatre d'un caractère absolument profane, par exemple, des études sur Karamzine, sur

les théâtres, sur la poésie lyrique, sur la Russie, sur la nécessité de l'aimer, d'y voyager, sur le rôle que doit jouer la femme d'un gouverneur, sur les devoirs du propriétaire russe, sur l'œuvre du peintre Ivanov [1], sur la poésie russe, etc.

A cette préface si singulière, Gogol fait succéder son testament. S'il s'agissait d'un document purement religieux, philosophique ou littéraire, je comprendrais qu'il ait éprouvé le besoin de le publier, mais ce testament renferme des paragraphes qui, en vérité, n'intéressaient nullement ni les contemporains, ni la postérité. Ainsi, dans l'article premier, Gogol donne des instructions sur ses funérailles et invite ceux qui s'en occuperont à s'assurer qu'il est bien mort avant de l'ensevelir :

« Je ne veux pas qu'on élève au-dessus de mes restes aucun monument. Celui de mes proches auquel j'ai été réellement cher, celui-là m'érigera en lui-même un monument. Il l'érigera en lui-même par une vigueur inébranlable dans l'œuvre de la vie, par l'encouragement et l'énergie qu'il saura communiquer à son entourage. Celui qui, après ma mort, s'élèvera en esprit plus haut qu'il n'était de mon vivant, celui-là montrera qu'il avait pour moi

[1] Sur ce peintre, que Gogol avait rencontré à Rome, voir mon volume sur *Moscou* (Paris, Laurens), pp. 118 et suivantes (2e édition).

une réelle affection, et par cela même il m'érigera un monument. »

Gogol invite ses proches à ne pas le pleurer, et il a d'autant plus de chances de ne pas l'être, qu'il les invite tout simplement à se déshériter d'eux-mêmes, comme faisait naguère cet autre excentrique de génie, Léon Tolstoï.

« Après ma mort, aucun des miens n'a le droit de s'appartenir. Il doit appartenir à tous ceux qui souffrent, à tous les blessés de la vie. Leur maison et leur village doivent ressembler plutôt à une hôtellerie, à une pension, qu'à une habitation de propriétaire. Tout hôte qui se présente doit être reçu comme un parent. Il faut l'interroger affectueusement sur toutes les circonstances de sa vie, de sorte que personne ne quitte le village sans être consolé. Si le voyageur est d'humble condition et qu'il se sente mal à l'aise chez le propriétaire, il faut le loger chez un paysan riche qui puisse lui venir en aide par un sage conseil et en référer ensuite aux propriétaires, afin qu'ils puissent, de leur côté, ajouter des conseils ou des secours, de telle sorte que personne ne quitte le village sans être consolé. »

Dans la première édition, la censure de Nicolas avait soigneusement barré ce passage. Elle craignait sans doute, en le laissant passer, de donner un encouragement fâcheux à deux fléaux de la Russie, le vagabondage et la mendicité.

Au moment où Gogol écrivait ces lignes, par lesquelles il disposait de son héritage et de ses héritiers, il voyageait confortablement en Allemagne et en Italie aux frais de la cassette impériale.

Ce chrétien charitable — *post mortem* — qui dépouillait si allègrement sa mère et ses sœurs au profit des aventuriers et des vagabonds, manifestait, en revanche, des susceptibilités singulières quand il s'agissait de certaines formes plus ou moins contestables de propriété :

« On a atteint à mon droit de propriété. On a publié mon portrait sans ma permission. Pour beaucoup de raisons qu'il n'est pas nécessaire de révéler, je ne voulais pas qu'on le publiât. Je n'ai vendu à personne le droit de le reproduire ; je l'ai refusé à tous les libraires. Je me proposais de ne donner l'autorisation que si Dieu m'aidait à accomplir l'œuvre dont ma pensée a été préoccupée toute ma vie (il s'agit évidemment des *Ames mortes*), dans des conditions telles que mes compatriotes reconnaissent à l'unanimité que j'ai honorablement accompli ma tâche et expriment même le désir de connaître le visage de cet homme qui a jusque là travaillé dans le silence et n'a pas voulu profiter d'une popularité injustifiée. »

Gogol indique même l'artiste auquel il voudrait voir confier son portrait et profite de l'occasion pour le recommander à ses concitoyens.

Examinons un peu ces *Morceaux choisis d'une correspondance adressée à des amis* plus ou moins imaginaires. Le ton de ce recueil est assurément singulier, si l'on considère que l'auteur de ces lettres est âgé d'environ trente-sept ans et que, même en tenant compte des chefs-d'œuvre littéraires qu'il a déjà publiés, il prend, dans une foule de circonstances, un ton d'autorité que rien ne justifie ni dans son passé, ni dans sa situation sociale.

Le mystique et le pédagogue alternent dans ce volume de façon très piquante.

Comme notre Pascal, comme naguère François Coppée qui chantait *La bonne souffrance*, Gogol, cet éternel malade, éprouve le besoin d'exalter les bienfaits de la maladie.

« Ah! comme elle nous est nécessaire! Parmi les nombreux profits que j'en ai retirés, je n'en signalerai qu'un. Maintenant, je suis bien meilleur qu'auparavant. La santé m'avait fait faire mille sottises. Donc, recevez avec humilité toute maladie qui vous viendra, croyant d'avance qu'elle vous est nécessaire. »

Gogol n'est pas seulement un chrétien fervent et résigné. En dépit des influences romaines dont il a subi le charme, il reste avant tout un membre dévot et enthousiaste de l'Eglise grecque orthodoxe, dont il pratique et commente même la liturgie.

« L'Eglise russe, c'est notre plus précieux trésor ;

elle n'a pas besoin d'être défendue. La meilleure propagande, c'est notre vie.

Laissons le missionnaire catholique se frapper la poitrine, étendre les bras, arracher par l'éloquence de ses sanglots et de ses paroles des pleurs bientôt séchés. La prédication de l'Eglise orthodoxe doit se présenter devant le peuple, de telle sorte que le seul aspect de son humilité, le seul son de sa voix émouvante fasse dire à tout l'auditoire : « Ne prononce pas une parole ; nous entendons bien sans que tu parles, la vérité de ton Eglise. »

Gogol a une conception personnelle de l'histoire et de la destinée de la Russie. Il y voit partout l'action directe de la Providence. Par un mysticisme analogue à celui que Mickiewicz, croyant servir la Pologne, avait naguère prêché dans une salle du Collège de France [1], il prétend trouver, chez certains poètes de sa nation, l'esprit prophétique :

« Pourquoi ni la France, ni l'Angleterre, ni l'Allemagne ne sont-elles touchées de ce souffle comme la Russie ? C'est parce que la Russie, plus que tous les autres Etats, sent la main de Dieu dans tous les événements qui s'accomplissent en elle et a le pressentiment d'un autre règne (il veut

[1] Voir mes études sur Mickiewicz (*Russes et Slaves*, 2e série).

dire le règne de Dieu, celui dont il est question dans le *Pater*). C'est pour cela que le ton de nos poètes est biblique. Et ce fait ne peut se produire chez les poètes des autres nations, quel qu'ait été leur amour pour leur patrie, et avec quelque chaleur qu'ils aient su exprimer cet amour. »

Il n'y a point à discuter de pareilles assertions. Evidemment Gogol ne connaît ni Malherbe, ni Racine, ni Jean-Baptiste Rousseau, ni Hugo, ni Lamartine, ni les lyriques anglais, allemands ou polonais. Il est fort peu au courant des littératures étrangères et il les juge du haut de son ignorance.

Il ne comprend pas la Russie sans la monarchie absolue, et il jette un regard de pitié sur les pays qui ne connaissent pas ce bienfait.

« Un Etat sans souverain absolu, c'est un automate. C'est beaucoup s'il arrive à être ce que sont devenus les Etats-Unis. Or, qu'est-ce que les Etats-Unis ? Un corps mort. L'homme y est tellemet évaporé qu'il ne vaut pas même un œuf vide.

Un Etat sans un monarque absolu, c'est la même chose qu'un orchestre sans chef. Si bons que soient les musiciens, ils ne feront rien sans un bâton qui les dirige. »

Il continuait par les lignes suivantes, que le censeur de 1846 crut devoir supprimer :

« Il semble que le chef d'orchestre ne fait rien,

ne joue d'aucun instrument, qu'il se contente d'agiter légèrement un bâton en regardant tout son personnel. Et cependant c'est lui qui est le grand maître de l'harmonie. »

Evidemment le censeur de Nicolas Ier ne pouvait admettre que le chef de l'Etat russe eût l'air de « ne rien faire ».

Voici maintenant des considérations singulières sur les rapports du pouvoir absolu et de la littérature :

« Nos poètes ont compris la haute mission du monarque. Ils sentent qu'il doit être tout amour. Il est l'image de Dieu, comme le reconnaît tout notre pays. Tout contribue à exciter chez notre souverain un amour supérieur, un amour divin pour ses peuples... Un peuple ne peut-être complètement sain que lorsque le monarque comprend qu'il doit être l'image de celui qui est l'amour.

« Comment voulez-vous que le lyrisme de nos poètes, qui ont appris du Nouveau-Testament la vraie définition du tsar, et qui en même temps ont vu de si près la volonté de Dieu dans tous les événements, comment voulez-vous que ce lyrisme en fasse pas échec à la Bible ? Il y a quelque chose de vigoureux chez nos poètes, qui ne se rencontre pas chez les poètes des autres nations ».

Je suis plus près de m'entendre avec Gogol, lorsqu'il exalte certaines vertus du peuple russe,

notamment la charité envers les criminels, la façon dont il traite les déportés qui s'en vont en Sibérie :

« Les uns apportent de la nourriture, les autres de l'argent, les autres une parole chrétienne et consolatrice. Nul n'a de haine pour le coupable. On n'a pas non plus cette tendance donquichottesque à faire de lui un héros, à collectionner des fac-similé de son écriture, ses portraits ; on ne le dévisage pas comme on fait dans l'Europe civilisée. Chez nous, on trouve quelque chose de meilleur : non pas le désir de le justifier, ou de l'arracher aux mains de la loi, mais celui de relever son âme déchue, de le consoler comme un frère console son frère, ainsi que le Christ nous l'a ordonné. »

Au moment où Gogol écrivait ses lignes, paraissaient les premières œuvres de Dostoïevsky, le grand consolateur des « humiliés et des offensés ».

Comme un trait sublime du caractère russe, Gogol rappelle, d'après un poème de Pouchkine, une fantaisie originale de Pierre le Grand qui, Dieu sait, ne fut pas toujours un héros d'humanité. Après s'être réconcilié avec un de ses sujets, Pierre avait eu l'idée de donner une grande fête pour célébrer cette réconciliation. Gogol est transporté d'enthousiasme au souvenir de cette fantaisie plutôt bizarre, et il s'écrie :

« Savoir, non seulement pardonner à son sujet, mais encore célébrer ce pardon comme un triom-

phe, c'est là vraiment un trait divin. Ce n'est que dans le ciel qu'on agit ainsi. Pouchkine s'y connaissait bien. Pouvait-il en être autrement? La noblesse de l'âme est la marque de presque tous les grands écrivains. »

Gogol exagère quelque peu, et l'on pourrait lui appliquer à lui-même ce qu'il dit un peu plus loin des slavophiles russes de son temps, autrement dit des conservateurs réactionnaires.

« Chacun d'entre eux s'imagine qu'il a découvert l'Amérique et, du moindre grain qu'il trouve, il fait un navet. »

Il y a beaucoup de ces *navets* dans les *Morceaux choisis*.

Gogol met la Russie au-dessus de tous les pays du monde et, pour un peu, il ferait du patriotisme une vertu théologale :

« Celui qui n'aime pas la Russie n'aime pas ses frères, celui qui n'aime pas ses frères ne brûlera pas de l'amour divin. Celui qui ne brûle pas de cet amour ne sera pas sauvé. »

Cette Russie qu'il aime tant, Gogol se déclare d'ailleurs incapable d'y vivre, et il imagine tous les prétextes possibles pour prolonger ou renouveler ses séjours à l'étranger.

Ce qui me choque particulièrement dans les sermons laïques de Gogol, c'est l'impudence naïve avec laquelle ce romancier de trente-cinq ans s'érige

en directeur de conscience, en docteur inspiré. Dans une *Lettre adressée à la femme d'un gouverneur*, il prend absolument le ton qu'aurait pris un Bossuet ou un Fénelon vis-à-vis de quelque illustre pénitente. Il y a évidemment des choses excellentes dans ce qu'il dit, mais, je le répète, le ton est déplaisant.

Il prescrit, il ordonne à sa correspondante de lui faire un rapport détaillé sur tout ce qu'elle aura vu et observé. On croirait vraiment lire une circulaire ministérielle adressée à des préfets.

Gogol n'est pas partisan de la séparation des Eglises et de l'Etat, et il n'y a pas lieu de s'en étonner. Il recommande, comme Dostoïevsky, la pitié pour les criminels et il invite sa correspondante à s'entendre avec l'évêque pour la réforme des âmes dévoyées. Il lui donne des instructions sur la manière de se conduire avec les membres du clergé. Il l'érige en mère de l'Eglise.

Il est volontiers de ces moralistes auxquels s'applique la légendaire formule : « Faites ce que je dis et ne faites pas ce que je fais. » Dans l'homélie qu'il adresse à un propriétaire rural, il l'engage à ne pas se contenter de gourmander ses paysans, mais à leur donner l'exemple en mettant lui-même la main à l'ouvrage, à manier la hache ou la faux. Cela vaudra bien mieux pour lui que tous les Marienbad, les exercices médicaux et les promenades indolentes.

Ainsi faisait naguère Tolstoï dans son domaine d'Iasnaïa Poliana. Gogol avait un bien assez vaste en Ukraine; mais il ne se sentait aucun goût pour la vie rurale, et c'est de Marienbad, Rome, Naples, Nice ou Ostende, qu'il prêchait la vie des champs et l'amour de la terre russe.

Gogol ne se préoccupe pas seulement des exemples que le propriétaire rural doit donner à ses paysans. Il se préoccupe aussi du rôle spirituel qu'il devra jouer vis-à-vis d'eux, d'accord avec le curé du village. Il est très possible que le pope soit incapable de prêcher et, dans ce cas-là, il vaut mieux qu'il s'abstienne. Pour suppléer à son insuffisance, le propriétaire devra lire les œuvres des Pères de l'Eglise et en particulier de Saint-Jean Chrysostome, qui écrivait pour des païens convertis, fort grossiers et semblables en plus d'un point au paysan russe. Il les relira ensuite en compagnie du curé; ils étudieront ensemble les morceaux qui paraîtront le mieux s'adapter au rustique auditoire. Si ce mode de prédication échoue, il reste la ressource de la confession. N'oublions pas qu'au temps de Gogol elle était obligatoire, pour tous les orthodoxes, au moins une fois par an.

« Chez le propriétaire X..., raconte Gogol, le prêtre ne sait pas prêcher, mais il se dédommage à la confession, et il secoue si bien ses pénitents qu'ils sortent de l'église comme d'un bain de va-

peur. X... lui envoya une fois, tout exprès, trente ouvriers de sa fabrique, des ivrognes, des filous de tout acabit, et il les attendit sur le parvis pour voir quelle figure ils feraient à la sortie. Ils sortirent tous rouges comme des écrevisses. Le pope ne les gardait pas longtemps ; il en confessait quatre ou cinq à la fois et, après cela, de l'aveu même de X..., ils restèrent pendant deux mois sans se montrer au cabaret. »

Une lettre est consacrée à cette question : Que doit être une femme pour son mari dans la vie moyenne en l'état actuel de la Russie ? Il est assez plaisant de voir traiter ce sujet par un homme qui mourut célibataire endurci et dans la vie duquel la femme n'a joué qu'un rôle insignifiant. Mais Gogol est né prédicant ; il use et abuse du droit de morigéner sa correspondante réelle ou imaginaire. Ses exigences dépassent même la doctrine de l'Église. Elle ne réserve aux bonnes œuvres que la dîme. Gogol veut que sa catéchumène leur consacre le septième de son revenu.

Il n'admet pas un instant qu'on hésite à suivre ses directions : « Commencez dès maintenant à exécuter mes prescriptions. » Et il ne permet même pas à sa pénitente de conférer avec son mari.

Il se pique de savoir quels sont parmi ses correspondants réels ou imaginaires, ceux qui se sont inspirés de Dieu et ceux qui ne le sont pas. A un ami intime il écrit :

« Je ne vois pas dans tes projets la participation divine. Je ne vois pas dans les termes de ta lettre que Dieu t'ait assisté au moment où tu l'écrivais. Non tu ne fais pas de bien, quoique tu veuilles en faire, et tes œuvres n'apportent pas le fruit que tu espères. »

Une des lettres a pour objet la fête de Pâques. C'est là un beau sujet de sermon.

Mais on se demande en quoi et par qui Gogol a été qualifié pour ce prêche laïque. Il a même écrit un traité spécial sur la liturgie de l'Église russe. Il se croyait un parfait chrétien; mais je crois bien qu'il lui manquait l'une des plus grandes vertus chrétiennes, l'humilité.

S'il négligeait ses œuvres de littérature profane pour la propagande morale et religieuse, en revanche il attachait une importance absolument exagérée à ses œuvres édifiantes.

Dans sa correspondance, il revient sans cesse sur ce recueil de *Morceaux choisis* qui lui semble destiné à renouveler la face du monde. De Francfort où il vit confortablement installé loin de cette Russie qu'il aime tant, mais où il est incapable de résider, Il adresse lettres sur lettres à son ami Pletnev [1] qu'il charge de surveiller la première édition. Si Pletnev rencontre la moindre difficulté

[1] Pletnev (Pierre-Alexandrovitch), 1792-1861, critique distingué, directeur de la Revue *Le Contemporain*.

avec la censure, qu'il soumette les épreuves à l'empereur lui-même : « Mon livre est un livre de foi et d'utilité, et je pense que l'empereur laissera tout passer. » Il se trompait en cela. Nicolas avait bien d'autres soucis en tête, et la censure, comme nous l'avons dit, imposa des suppressions.

Dès que le livre aura paru, Gogol veut que des exemplaires soient présentés à tous les membres de la famille impériale, même aux enfants. Il est convaincu que les riches achèteront son ouvrage, non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour le distribuer aux pauvres. Il supplie ses amis de lui envoyer leurs opinions en y joignant les observations de leurs amis, et surtout les critiques, s'il s'en produit. Il explique à sa mère qu'elle tirera le plus grand profit de ce recueil, surtout si elle le relit très souvent. Il prie son ami le professeur Schevyrev de vouloir bien rechercher, pour lui en remettre un exemplaire, le prêtre auquel il s'est confessé pour la dernière fois en Russie. Il ne se rappelle pas le nom de ce directeur éphémère de sa conscience, mais il tient à lui faire tenir le volume comme une suite de sa confession. Il engage le poète Iazykov à relire plusieurs fois le volume d'un bout à l'autre et, après chaque lecture, à lui adresser une lettre afin qu'il puisse connaître sa première, sa seconde et sa troisième impression : « Cela est indispensable pour toi et pour moi. »

C'était vraiment supposer beaucoup de patience au correspondant et je doute qu'il ait exaucé une prière aussi indiscrète. En ce qui me concerne, j'ai lu deux ou trois fois les *Ames mortes* et les *Nouvelles*, *Taras Boulba,* quatre ou cinq fois *Le Revisor*, mais relire les *Morceaux choisis*, je recule devant cette épreuve.

L'ouvrage n'eut pas le succès que l'auteur avait rêvé. C'était évidemment, disait Gogol, la faute de la censure qui avait supprimé les plus beaux morceaux.

Peu de personnes auront je crois le courage de lire en entier la correspondance privée de Gogol. Par moment le mysticisme y touche aux confins de la folie. Gogol se considère comme inspiré de Dieu lui-même.

« Le don précieux d'entendre l'âme de l'homme m'a été donné depuis longtemps par le Seigneur. » (Lettre du 5 janvier 1847.)

Dans une lettre écrite au mois de février suivant, il proteste contre les insinuations de ses amis qui le soupçonnent d'avoir subi l'influence romaine et d'incliner vers le catholicisme, et il formule cette déclaration assez inattendue :

« Je me suis rencontré avec le Christ plutôt par la voie protestante que par la voie catholique. Je me suis rencontré avec le Christ pour avoir d'abord admiré sa sagesse humaine et son incomparable

connaissance de l'âme, et c'est ensuite que je me suis incliné devant sa divinité. Il n'y a point chez moi d'exaltation, mais plutôt une évaluation mathématique. J'aligne des chiffres, sans m'échauffer, sans me hâter, et les totaux se produisent d'eux-mêmes. Chez moi rien de fondé sur la théorie parce que je ne lis rien en dehors des documents statistiques sur la Russie et de mon livre intérieur. »

Il exagère. Il lisait beaucoup, mais surtout des œuvres théologiques. A un ami frappé par un deuil cruel, il envoie pour le consoler, un morceau de saint Jean Chrysostome et un autre de Tertullien, sur la résurrection des corps, et il ajoute :

« Le Seigneur est miséricordieux. Mais n'est-ce pas lui qui m'a inspiré de travailler pour lui et de le servir ? Qui peut inspirer ce désir sinon lui-même ? Ou bien ne dois-je rien faire pour lui, quand toutes les créatures le glorifient ? On m'a fait un crime d'en parler trop souvent. On me dit que je n'en ai pas le droit, que je suis infecté d'amour-propre et d'orgueil inouï. Qu'importe si avec tous ces défauts, il vient un moment où l'on parle de Dieu ? Non, les raisonneurs ne me troubleront pas en prétendant que je ne suis pas digne, que ce n'est pas mon affaire, que je n'ai pas le droit. Nous avons tous ce droit. Tous nous devons nous instruire les uns les autres et nous édifier, comme le

déclarent le Christ et les Apôtres. Et parce que nous ne savons pas nous exprimer comme il convient, il nous échappe parfois des mots présomptueux... Prions et tout sera bien. Invitez à prier pour moi, afin que Dieu éloigne de moi l'esprit de tromperie, d'orgueil et tous les défauts dont on m'accuse, afin que mon Ange gardien ne s'éloigne pas de moi. »

L'âme de Gogol est un mélange bizarre d'élans enthousiastes et de scrupules timorés. Ainsi après avoir médité pendant de longues années le pèlerinage de Jérusalem, il hésite au dernier moment :

« Pourquoi est-ce que je vais maintenant à Jérusalem. Autrefois, j'étais du moins dans l'erreur sur mon propre compte. Je m'imaginais que j'étais — ne fût-ce qu'un peu — meilleur que je ne suis, que mes prières auraient quelque valeur auprès du Seigneur, si elles sont seulement accompagnées de celles de mes compatriotes. Maintenant je me demande : ma visite et mon adoration ne sont-elles pas une profanation du sanctuaire ? Si mon voyage était agréable à Dieu, un désir plus ardent brûlerait ma poitrine. Tout m'attirerait là-bas, et je ne songerais pas aux difficultés du voyage. Or, je me sens indifférent et dur, et la pensée des difficultés me préoccupe. »

Pour sortir de ses perplexités, Gogol invoque le secours de son directeur spirituel. Il lui envoie

cent roubles, dont la moitié devra être distribuée aux pauvres qui prieront pour le donateur. L'autre partie devra être employée à dire des messes et à payer le port des lettres que le pénitent attend de son directeur.

Parfois il adresse à sa mère de véritables homélies en style apocalyptique. Elle lui demande dans combien de temps il sera rentré en Russie. Il répond :

« Tout dépend de la volonté de Dieu ; s'il plaît à Dieu, le temps de mon absence sera abrégé ou il se prolongera de dix années entières. En tout cas, je vous conseille de prier pour demander que tout soit fait, non suivant nos désirs, mais suivant sa sainte volonté. »

Et il ajoute d'un ton de prédicant :

« Ne négligez pas cette lettre. Relisez-la plusieurs fois avec attention. Que celui qui l'a lue une fois ne s'imagine pas qu'il en a compris tout à fait le sens. Qu'il la lise et relise. Ce qu'il y aurait de mieux, c'est que chacun d'entre vous (sa mère et ses sœurs) la lise au moment de faire ses dévotions, quelques heures avant de se confesser, alors que nos yeux sont le mieux éclairés. »

Si Gogol se croyait appelé à remplir vis-à-vis de sa famille et même de tous ses compatriotes une mission spirituelle, pourquoi n'a-t-il pas franchement dit adieu au monde et revêtu la robe de moine

dans quelque couvent, au lieu de promener ses rêveries orgueilleuses et son indolence sur les rives du Rhin, dans les villes thermales de la Bohême, sur les plages de la Belgique ou de l'Italie ?

Dans une lettre adressée à son glorieux confrère, le poète Joukovsky (Naples, janvier 1848), Gogol raconte que dans sa jeunesse il était souvent gai, qu'il se rendait insupportable à ses camarades par des plaisanteries déplacées. Mais ce n'étaient que des accès momentanés. En général, il était plutôt mélancolique et enclin à la méditation. Il entre dans de longues considérations sur son talent et son caractère, et il termine par ce post-scriptum peu modeste.

« Si tu trouves que cette lettre n'est pas sans mérite, garde-la. On pourra la mettre en tête d'une seconde édition de la *Correspondance avec quelques amis.* »

Ainsi, dans ces dernières lignes, l'homme de lettres reparaît à côté du mystique.

Cette vanité naïve me rappelle une jolie boutade de mon regretté ami, l'académicien Gebhart. C'était à propos de la correspondance de deux illustres contemporains, Renan et Berthelot, qui venait de paraître dans une Revue :

— Ah ça ! s'écriait Gebhart, ils s'écrivaient donc devant une glace !

Gogol, non seulement écrit à ses amis devant

une glace, mais encore il les assassine de ses obsessions. C'est ainsi qu'il écrit à son directeur spirituel :

« Prier n'est pas facile. Comment prier si Dieu ne le veut pas ? Je vois en moi tant de mal, un tel abîme d'égoïsme, une telle incapacité de sacrifier le terrestre au céleste ! Autrefois, je m'imaginais que j'avais élevé mon âme, que j'étais bien meilleur qu'auparavant, à ces moments d'attendrissement suscités par la lecture des Livres Saints. Il me semblait alors que j'étais digne des grâces divines, que ces douces sensations attestaient la proximité de Dieu. Et maintenant je m'étonne de mon orgueil, je m'étonne que Dieu ne m'ai pas frappé et effacé de la surface de la Terre. »

Un peu plus tard, dans une lettre adressée au même, il se plaint de ne savoir plus prier.

« Il me semble parfois que je prie de toute mon âme ; mais la prière ne dure qu'une ou deux minutes. Puis mes pensées s'égarent, s'envolent, Dieu sait où. Quand je veux m'arrêter sur ma pensée, il en survient une seconde ; je m'arrête sur cette seconde. Il en survient une troisième. Et cependant, à une époque où tant de misères menacent l'homme de tous les côtés, il n'y a qu'à prier et à transmuer tout son être en larmes et en prières. Je sens tout cela et je n'agis pas, et cependant la terreur règne de plus en plus autour de moi et je

sens uniquement la nécessité de répéter : « Seigneur ne m'induits pas en tentation, mais délivre-moi du malin. »

Gogol se soucie peu de violer le deuxième commandement, qui interdit de prendre en vain le nom de Dieu. Il apprend que Joukovsky vient de terminer une traduction en vers de l'*Odyssée*, et il s'écrie :

« Oh ! ceci est une bénédiction divine, un miracle divin. Si, au milieu des troubles qui agitent l'humanité, Dieu envoie à quelqu'un d'entre nous la force nécessaire pour acquitter sa dette ici-bas, c'est un signe certain de la grâce divine. Il ne peut être ici-bas de plus grand bonheur. Oh ! puisse-t-il t'aider, toi son fidèle serviteur, à tout lui rapporter sans avoir rien enfoui dans le sol ! »

Cette grâce divine ne descendit pas sur lui et ne lui donna point la force d'achever ou de publier les *Ames mortes*, et il ne justifia point le jeu de mots singulier qu'il adressait dans des notes testamentaires à ceux qui devaient lui survivre :

« Qui veut passer ailleurs que par la voie de Dieu est un voleur et un brigand. »

Il fut ce voleur ; il nous a dépouillés du bien qu'il nous devait, et ses œuvres spirituelles ne sont pas une compensation suffisante pour le chef-d'œuvre qu'il ne nous a point donné.

CHAPITRE V

LES NOUVELLES

Les Nouvelles ne constituent pas la partie essentielle de l'œuvre de Gogol, mais, à défaut des *Ames mortes*, de *Taras Boulba* et du *Revisor*, elles suffiraient à lui assurer un rang éminent dans la littérature russe. Les premières sont une œuvre de jeunesse. C'est en 1831 et 1832 que paraissent les deux séries des *Soirées à la ferme de Dikanka*, publiées par un éleveur d'abeilles, Roudy Panko. En 1835 parut un autre Recueil intitulé : *Mirgorod* [1].

A dater du moment où Gogol entreprit ses voyages et se mit à la rédaction des *Ames mortes*, il renonça à peu près complètement à composer des Nouvelles. Pendant un séjour à Vienne, en 1840,

[1] Mirgorod, ville de la Petite-Russie, gouvernement de Poltava.

il remania *Taras Boulba* et écrivit le merveilleux récit intitulé : *Le Manteau.*

Le recueil intitulé : *Les Soirées à la Ferme de Dikanka*, comprenait les récits intitulés : La Foire de Sorotchintsi, la Veille de la Saint-Jean, la Nuit de Mai, le Document perdu, la Nuit de Noël, Une terrible Vengeance, Ivan Schponka, Un lieu ensorcelé.

Mirgorod comprenait outre Taras Boulba : Propriétaires du temps jadis, le Vampire, la Brouille d'Ivan Ivanovitch et d'Ivan Nikiforovitch.

A ces recueils, il faut encore ajouter des Nouvelles publiées en diverses circonstances : *Le Nez*, *Le Portrait, Le Manteau*, *La Voiture* (Koliaska), *La Perspective Nevsky.* Le Portrait, la Perspective Nevsky et les Mémoires d'un Fou avaient été publiés dans le recueil de mélanges intitulé *Arabesques*, qui parut à la fin de l'année 1834 et qui n'eut qu'un médiocre succès. Ce recueil renfermait, en outre, la première rédaction de *Taras Boulba.* Ces œuvres d'imaginations se trouvaient accouplées à des œuvres très disparates : des essais, sur la sculpture, la peinture et la musique, sur le moyen âge, sur l'enseignement de l'Histoire universelle, sur la Petite-Russie, sur Pouchkine, sur l'architecture contemporaine, sur le khalife Al Mamoun, les chants de la Petite-Russie, la géographie, la migration des peuples au ve siècle, etc.

Au début, le succès des Nouvelles fut médiocre. Et cependant les *Soirées à la Ferme* marquent une date importante dans l'histoire littéraire de la Russie.

A ce moment, le classicisme ou, comme disent volontiers les Russes, le pseudo-classicisme est en train d'expirer et avec lui l'école sentimentale héritière du XVIIIe siècle, dont *la Pauvre Lisa* [1], de Karamzine, est peut-être le spécimen le plus réussi.

On commence à se tourner vers l'étude et l'interprétation de la vie russe. Le poète Joukovsky, dans sa ballade de *Svietlana* et dans son *Epître à Voeïkov*, Katenine dans quelques-unes de ses poésies, Pouchkine dans quelques passages du poème *Rouslan et Ludmila*, retournaient de façon plus ou moins consciente à la tradition, aux légendes nationales. On abandonnait les modèles français. On était surtout hypnotisé par les Anglais et les Allemands, Shakespeare et Byron, Gœthe et Schiller.

Dans un article intitulé Coup d'œil sur la littérature russe en 1824 et au début de 1825, article publié par la revue l'*Étoile polaire*, Bestoujev, plus connu sous le pseudonyme de Marlinsky, écrivait :

« Nous sommes les élèves des étrangers. Nous

(1) Voir dans ma *Littérature russe* (p. 249), un fragment de la *Pauvre Lisa*. Voir aussi (p. 284) la *Svietlana*, de Joukovsky.

avons sucé avec le lait l'absence de nationalité et l'admiration uniquement de ce qui est étranger. »

La critique personnifiée par ses plus illustres représentants, Kirieevsky dans l'*Européen*, Polevoï dans *Le Télégraphe* de Moscou, Nadejdine dans *Le Télescope*, commençait à réclamer l'introduction de l'élément national dans la littérature; Nadejdine l'avait même réclamée dans une thèse soutenue en latin devant l'Université de Moscou.

La vie russe avait commencé à se manifester dans les œuvres des romanciers : Nariejny, Boulgarine[1] dont le *Gil Blas russe* fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, Simonovsky l'auteur des *Aventures d'Alexandre Sibiriakov* ou l'*École de la Vie*.

Ces tentatives, dont quelques-unes firent quelque bruit en Europe, étaient en général dépourvues de valeur artistique.

Gogol fut réellement le premier qui introduisit avec art la vie du peuple dans la littérature. Aussi l'a-t-on appelé le père de l'école naturaliste.

Mais il mêlait à son réalisme une forte dose d'élément romantique fantastique. C'est cet élément qui domine dans la plupart de ses récits et

[1] Notamment dans l'ouvrage de Boulgarine traduit en français : *Ivan Wyjighine ou le Gil Blas russe*, traduit par Ferry de Pigny (4 vol. Paris, 1839). Une autre traduction par Crouzet a paru à Paris en 1860. D'autres romans de Boulgarine ont été traduits en français.

qui en rend aujourd'hui — surtout pour des étrangers — la lecture assez difficile.

Le romantisme allemand avait déchaîné toute une nuée de fantômes, d'ondines et de vampires, lesquels combinés avec les figures traditionnelles du *folklore* russe, mènent dans les nouvelles de Gogol une sarabande épouvantable. Il a même emprunté à une nouvelle de Tick, le dénouement du récit intitulé *Le soir de la Saint-Jean.*

L'emploi du fantastique se prêtait d'autant mieux au tempérament de Gogol, qu'il était extrêmement superstitieux. Il avait un très grand besoin de croire, il redoutait particulièrement le diable. Il était un peu comme ces enfants qui se font peur à eux-mêmes par les scènes horrifiques qu'ils imaginent. Dans certains de ses récits, c'est l'élément surnaturel qui est le grand ressort, c'est lui par exemple qui prédomine dans *La Nuit de Noël* et dans *La Nuit de Mai*, dans *Le Soir de la Saint-Jean*, dans *Terrible Vengeance.*

Il s'efforce de mettre en scène les types de la Petite-Russie tels qu'il les a observés, ou qu'il a cru les observer; mais, en ce qui concerne les jeunes femmes ou les jeunes filles, il a une certaine tendance à les idéaliser.

A l'apparition des premières *Nouvelles*, la critique fut quelque peu désorientée; ce qui la gênait surtout, c'était, dans *Les Arabesques*, le mélange

singulier et inattendue des articles de critique, d'esthétique et des œuvres d'imagination.

Quelques-uns étaient épouvantés du réalisme de certains épisodes :

A quoi bon, disait Boulgarine, peindre les dessous (littéralement dans le texte la cour de derrière) de la vie et de l'humanité ?

D'autre part, il proclamait que les *Soirées à la Ferme* étaient des nouvelles excellentes. Il déclarait qu'elles surpassaient les meilleures choses de l'étranger et tout ce que la littérature russe avait encore produit dans le genre national.

Tandis que Senkovsky comparaît Gogol à Paul de Kock (ce qui n'était pas une injure), Nadejdine admirait la couleur locale dont le narrateur parait ses récits.

Schevyrev dans *L'Observateur* de Moscou louait Gogol, mais il l'engageait à détourner ses regards des villages et des bourgs pour porter son attention sur le grand monde de la capitale.

Bielinsky ne prenait pas au sérieux les articles et les études de Gogol, mais dans un essai sur *La Nouvelle russe* et les *Nouvelles* de Gogol publiés en 1835, par *Le Télescope*, il se plaisait à exalter le talent du nouvelliste :

« Gogol, disait-il, est maître dans l'art de faire quelque chose de rien. Ses œuvres sont marquées du sceau d'un vrai talent et conformes aux lois im-

muables de l'art. La simplicité de l'invention, la nudité de l'action, la pauvreté dramatique, l'insignifiance même et la vulgarité des événements qu'il raconte, attestent d'une façon certaine, infaillible, sa faculté créatrice. C'est de la poésie réelle, la poésie de la vie de tous les jours. Chacune de ses nouvelles est une comédie plaisante qui commence par des sottises, qui finit par des larmes et, en fin de compte, est la vie.

« Combien il y met de poésie, de philosophie, de vérité ! Ses nouvelles sont nationales au plus haut degré. Gogol ne pense en aucune façon au nationalisme ; il s'impose tout naturellement à lui. Son comique et son humeur sont purement russes. Il ne se permet aucune sentence, aucune morale. Il dessine simplement les choses comme elles sont et il les dessine sans but, pour le simple plaisir de dessiner.

« Gogol sans abandonner sa chère Petite-Russie est allé chercher la poésie dans les mœurs de la classe moyenne en Russie. Quelle profonde et puissante poésie il y a trouvé ! Il ne vient que d'entrer dans la carrière, mais quelles espérances ne donne-t-il pas ! Il possède un talent extraordinaire, vigoureux, élevé. Actuellement, il est à la tête de la littérature et il occupe la place que Pouchkine vient d'abandonner. »

Nous venons de rencontrer le nom de Pouchkine

sous la plume de Bielinsky. Que pensait-il lui-même des débuts de son jeune rival ? Voici ce qu'il écrivait à son ami Voïeïkov :

« Je viens de lire *Les Soirées à la Ferme*. Elles m'ont transporté. Voilà la vraie gaîté, la gaîté franche, naturelle, sans affectation... Et par endroits, quelle poésie, quelle sensibilité ! Tout cela est si extraordinaire dans notre littérature, que je n'en suis pas encore revenu. Je félicite le public de ce livre vraiment joyeux et je souhaite à l'auteur d'autres succès. »

Cette lettre fut reproduite dans le supplément littéraire de l'*Invalide russe* (numéro du 3 octobre 1831), et traduite en français dans *Le Miroir, journal de littérature et de théâtre* (n° 35), à la suite d'une courte note sur Gogol, dont le nom parut pour la première fois dans un recueil en langue française.

On peut lire les *Nouvelles* de Gogol, en traduction. Pour ceux de mes lecteurs qui n'auraient pas de traduction sous les yeux, je me contenterai d'analyser trois d'entre elles, l'une, qui appartient au genre fantastique, *Le Vii*, deux autres qui appartiennent à l'école réaliste, et dont l'une fait déjà pressentir Dostoïevsky, *Un Ménage du temps jadis* et *Le Manteau*.

Le Vii, comme Gogol nous explique dans une note rédigée à l'usage des lecteurs de la Grande-

Russie, c'est, chez les habitants de la Petite-Russie, le Chef des Gnomes. Viardot se conformant à ces indications, a traduit la nouvelle sous ce titre *Le Roi des Gnomes*. C'est un personnage fantastique, dont les sourcils énormes descendent jusqu'à terre. Gogol déclare que son récit repose sur une tradition populaire, qu'il n'a voulu rien y changer, qu'il le raconte avec simplicité comme il l'a entendu raconter.

La scène se passe dans cette ville de Kiev qui était tout à la fois la capitale et la ville savante de l'Ukraine. Gogol débute par un tableau de la vie tumultueuse des étudiants, — tableau du meilleur réalisme, — au moment où ils vont partir pour les vacances et revenir dans leurs familles.

« A ce moment là toute la grand'route était semée de grammairiens, de philosophes et de théologiens. Celui qui n'avait pas de maison paternelle s'en allait chez l'un de ses camarades. Les philosophes et les théologiens se mettaient *en condition*, c'est-à-dire qu'ils donnaient des leçons à des fils de gens riches et en échange ils recevaient par an une paire de souliers neufs, parfois même un vêtement. Toute la bande marchait ensemble, campait ensemble, faisait la soupe ensemble et dormait dans les champs. Chacun des étudiants portait un sac qui renfermait une chemise et une paire de bas. Les théologiens étaient particulièrement soigneux

et économes. Pour ne pas user leurs chaussures, ils les ôtaient, les suspendaient à des bâtons et les portaient sur leurs épaules, surtout quand il y avait de la boue; alors ils retroussaient leurs culottes jusqu'aux genoux et barbottaient intrépidement dans les flaques. Dès qu'ils apercevaient une ferme à l'horizon ils quittaient immédiatement la grand'-route, s'approchaient de la maison la mieux bâtie, se rangeaient sous les fenêtres et se mettaient à chanter un cantique à pleine voix. Le maître de la maison, quelque vieux Cosaque laboureur, les écoutait appuyé sur ses deux coudes, puis il se mettait à sangloter amèrement et disait à sa femme :

« Femme, ce que chantent ces étudiants doit être quelque chose de très bien; apporte leur du saindoux et quelque chose de ce que nous avons en fait de mangeaille ».

Et toute une platée de pâtés dégringolait dans le sac des chanteurs ; et puis un beau morceau de lard, quelques miches, parfois une poule bien ficelée accompagnait cette provende. Ainsi ravitaillés, les rhétoriciens, les grammairiens et les philosophes se remettaient en route.

Peu à peu, la troupe s'égrène. A la fin il ne reste plus que trois étudiants : le théologien Khaliava, le philosophe Khoma Brout et le rhétoricien Tibère Gorobets. Ils s'égarent dans la nuit et finissent par arriver dans une ferme où ils demandent l'hospita-

lité ; elle est déjà bondée de colporteurs et de cheminaux. La fermière consent à leur donner l'hospitalité, mais comme elle se défie des mauvais tours des étudiants, elle décide qu'ils seront logés séparément ; le rhétoricien dans la maison, le théologien dans une chambre isolée et le philosophe dans une étable vide.

La tentation de saint Antoine est peu de chose en comparaison des visions qui viennent assaillir le philosophe dans son réduit. C'est d'abord la vieille fermière qui se présente, se transforme en sorcière armée d'un balai, saute sur ses épaules et l'oblige à une furieuse galopade à travers la steppe où il fait la rencontre d'une rousalka [1].

Puis tout à coup de monture il devient cavalier et chevauche à son tour sur la maudite. Il la rosse tellement qu'elle finit par tomber à terre immobile. Il se retrouve enfin à Kiev. Là, il apprend que la fille d'un Cosaque de haut parage est rentrée récemment à la ville, courbatue, épuisée comme si on l'avait rouée de coups, qu'elle est à l'agonie et qu'elle a exprimé le désir que les prières pour les morts fussent dites par l'étudiant Khoma Brout. Le recteur ordonne au malheureux philosophe de déférer à ce vœu ; on l'entasse sur une kibitka en compagnie de quelques Cosaques, on l'emmène dans le

[1] Sorte de Nymphe des eaux. Voir ma *Mythologie* slave (Paris, Leroux, 1900), p. 178-181.

village où la jeune fille vient de mourir et on le présente au père de la défunte qui l'invite — d'un ton qui exclut tout refus — à réciter pendant trois nuits les prières des morts. On le laisse dans la chambre de la morte en tête à tête avec le cadavre. Il reconnaît la sorcière qui est venue le tenter et qui est morte sous ses coups. On amène le corps de la défunte à l'église, puis on revient à la cuisine. Ici l'auteur quitte un instant les régions fantastiques pour nous faire assister au souper des domestiques :

« Peu à peu ils se rassemblèrent dans la cuisine. Cette cuisine était en quelque sorte le club où se réunissait toute la valetaille, y compris les chiens qui venaient en frétillant de la queue chercher à la porte les os et les rinçures. Quelque part qu'un homme de service fût envoyé, quelle que fût sa commission, il venait tout d'abord à la cuisine pour se reposer au moins une minute sur le banc et pour fumer une pipe. Presque tous les célibataires qui vivaient dans la maison et qui paradaient en costume cosaque restaient là presque toute la journée, sur le banc, sous le banc, sur le poële, en un mot partout où l'on pouvait trouver un endroit confortable pour se coucher. Et puis chacun oubliait toujours dans la cuisine ou son bonnet, ou le fouet des chiens ou quelque autre objet du même genre. Mais l'assemblée était surtout nombreuse au moment du

souper. A ce moment, arrivait le tabountchik[1] après avoir enfermé ses chevaux dans l'enclos, et le vacher qui avait ramené ses vaches pour la traite et tous ceux qui n'avaient pu se montrer dans la journée. Pendant le souper, la conversation déliait les langues les plus rebelles. On y causait de tout, du nouveau pantalon, d'un col, de ce qui se trouve dans l'intérieur de la terre, de celui qui avait vu le loup. Les diseurs de bons mots ne manquaient pas ; ils ne sont pas rares dans la Petite-Russie.

Le philosophe s'assit avec les autres dans le large cercle qui s'était groupé en plein air devant la cuisine. Bientôt parut sur le seuil une bonne femme en bonnet rouge, tenant des deux mains un vase brûlant rempli de grosses quenelles et le mit au milieu des convives. Chacun tira de sa poche un couteau en bois, ceux qui n'en avaient pas, un bout de bois pointu. Dès que les lèvres commencèrent à se mouvoir avec plus de lenteur et que la faim canine de tout ce monde là fut apaisée, on commença à causer. La conversation naturellement tomba sur la morte ».

Nous rentrons ici dans le domaine du surnaturel. La plupart des interlocuteurs affirment que la défunte était une sorcière qui se plaisait à chevaucher sur le dos des chrétiens. Le philosophe a beau se

[1] Garçon de haras, surveillant des chevaux.

donner du cœur avec un bon verre d'eau-de-vie, ce n'est pas sans effroi qu'il retourne à la funèbre veillée. Trois Cosaques l'accompagnent à l'église et, suivant la consigne qu'ils ont reçue l'y enferment à double tour. Il allume tous les cierges qu'il peut trouver, et lit des prières à haute voix. Tout à coup la morte se lève et marche vers lui. Il lit les formules d'exorcisme et le cadavre se recouche dans le cercueil. Mais tout à coup le cercueil se met à voler à travers l'église et ne reprend sa place qu'au moment ou le coq commence à chanter. La nuit suivante, les mêmes terreurs se renouvellent, l'église tremble sur ses bases. Les cheveux de l'étudiant blanchissent subitement. Il ne se sent pas le courage de passer une troisième nuit dans de pareilles angoisses. Il prend la fuite, mais on le rattrape et on l'enferme de nouveau dans le sanctuaire. Cette fois encore le cadavre sort du cercueil; un tourbillon s'élève dans l'église; les images et les vitres sont brisées. L'étudiant aperçoit devant lui des formes monstrueuses, notamment celle du Vii dont le visage est de fer et dont les longs cils descendent jusqu'à terre. Cette fois il meurt de terreur. Tout à coup le coq chante pour la seconde fois; il est trop tard pour que les gnomes puissent s'en aller, ils restent collés aux fenêtres et aux portes par lesquelles ils ont essayé de s'échapper.

« Le prêtre qui vint le lendemain matin pour

dire l'office des morts s'arrêta épouvanté devant cette profanation du sanctuaire et n'osa point y pénétrer. Ainsi, l'église resta éternellement avec ces monstres fixés aux fenêtres et aux portes; les arbres, les racines, les hautes herbes, les buissons épineux poussèrent autour d'elle et sur elle, et personne ne saurait plus aujourd'hui en trouver le chemin. »

Ainsi finit ce cauchemar de trois nuits, qui aurait pu se prolonger pendant neuf cent quatre-vingt-dix-huit autres, s'il avait plu à la fantaisie du poète de se donner libre carrière.

Cependant Gogol ne finit pas sur ce couplet fantastique, il tient à nous ramener à la réalité en faisant prononcer l'oraison funèbre du philosophe par ses camarades, le théologien Khaliava et le grammairien Tibère Gorobets. Tous deux sont devenus de fieffés ivrognes, et l'histoire fantastique finit sur un détail d'un réalisme qu'on rencontre souvent dans certains tableaux de l'école hollandaise. C'est peut-être une manière de faire comprendre au lecteur que des hallucinations d'ivrogne ne doivent pas être prises trop au sérieux.

CHAPITRE VI

TARAS BOULBA

Gogol avait d'abord rêvé d'écrire une histoire universelle. Mais il n'avait pas tardé à constater combien il était mal préparé à cette tâche colossale. Il s'était réduit à l'histoire de son pays natal, de la Petite-Russie, autrement dit de l'Ukraine, particulièrement à celle des Cosaques qui comporte tant de merveilleuses aventures, tant d'épisodes pittoresques. Il avait même rédigé une circulaire assez naïve par laquelle il priait tous ceux qui possédaient des documents inédits de vouloir bien les lui envoyer en original ou en copie. Il n'était guère capable de dépouiller des chroniques ou de mettre à profit des diplômes ou des chartes. Ce qui l'intéressait le plus, ce qu'il comprenait le mieux, c'était les épopées de la Petite-Russie, les *doumy* chantées naguère par des aèdes aveugles, les bandouristes[1]. En 1874, à

[1] Ainsi nommés du nom de la *bandoura*, sur laquelle ils accompagnaient leurs mélopées.

Kiev, j'ai encore eu l'occasion d'entendre l'un des plus célèbres, peut-être le dernier d'entre eux, Ostap Veresaï.

Au mois d'avril 1834, Gogol publiait, dans la *Revue* du ministère de l'Instruction publique de Saint-Pétersbourg, une étude sur les chansons de la Petite-Russie et il la présentait comme un fragment du travail historique qu'il méditait. Il s'exagère quelque peu l'importance de ces poèmes au point de vue historique.

« Le chant, dit-il, c'est tout pour la Petite-Russie : la poésie, l'histoire, le tombeau des ancêtres. Celui qui n'a pas pénétré profondément les *doumy*, celui-là ne sait rien du passé de cette partie de la Russie. L'historien ne doit pas y chercher la date ou le lieu de la bataille, ni une relation fidèle. A ce point de vue-là, peu de chants peuvent lui être utiles. Mais s'il veut connaître la vraie manière de vivre, les éléments du caractère, tous les replis et les nuances du sentiment, les agitations, les souffrances, les joies de la nation ; s'il veut interroger l'esprit du temps passé, le caractère de la masse et des individus, alors il sera pleinement satisfait; l'histoire de la nation se développera devant lui claire et grandiose.

« L'armée cosaque s'avance en ordre et en silence ; la fumée et les balles jaillissent des fusils ; l'hydromel et le vin circulent à la ronde. Puis voici le ter-

rible supplice de l'hetman, qui fait dresser les cheveux, la vengeance des Cosaques, le tableau du Cosaque tué les bras dressés en l'air dans l'herbe, les cheveux épars, les cris des aigles qui sous le ciel se disputent à qui le premier arrachera les yeux du Cosaque, tout cela vit dans les chants, revêtu de couleurs éclatantes. »

Tout cela c'est du pittoresque, c'est de la poésie, mais ce n'est pas seulement avec *cela* qu'on fait de l'histoire.

Gogol ne tarda pas à s'en apercevoir. Les légendes des Cosaques étaient d'ailleurs pour le roman historique, une mine féconde à exploiter.

Qu'était-ce exactement que ces Cosaques ou Kozaks dont nous avons surtout appris le nom à la suite des guerres de Napoléon et de l'invasion qui en fut le dernier épisode ?

Kozak est un mot turc qui veut dire un homme légèrement armé, un partisan. C'est, en russe, en polonais et en petit-russe, un mot étranger comme chez nous le mot *zouave*. Ce nom se rencontre pour la première fois dans les chroniques russes au xve siècle. Les premiers Cosaques furent des réfugiés de la Grande-Russie moscovite qui, pour échapper aux impôts ou au service militaire, s'enfuyaient vers la frontière incertaine du Sud-Ouest, vers les régions flottantes tour à tour disputées par les Russes, les Tatares, les Polonais, l'Oukraïna.

L'*Oukraïna*, ce mot, dont nous avons fait en français l'Ukraine, veut dire le pays frontière. Là, ils trouvaient de larges espaces, de la terre noire fertile en bonnes récoltes, de gras pâturages et une race de chevaux excellents. Ils s'organisaient militairement pour vivre de pillage aux dépens des voisins tartares, russes ou polonais. Ils se groupaient en *cercles* et élisaient des chefs appelés atamans [1]. Ils restaient fidèles à la foi orthodoxe, c'est-à-dire à la religion nationale de la Russie, dont ils étaient en somme l'avant-garde plus ou moins inconsciente et indisciplinée. Le gouvernement moscovite ne pouvait songer à les réduire à une obéissance absolue, mais il pouvait profiter de leur organisation, les employer à coloniser les steppes, à lui servir d'éclaireurs contre les Tatares, les Turcs et les Polonais. Il les prit sous sa protection, les invita à construire des places fortes. Ils s'établirent sur le Don, puis, peu à peu, faisant reculer les Tatares devant eux, sur le cours inférieur du Dnieper et même du Volga. Pillards, farouches et sans scrupules, ils devinrent la terreur des populations voisines.

Certains groupes tombèrent dans la sphère d'action polonaise et les rois de Pologne se servirent de leur cavalerie comme les tsars de Moscou. Vers le

[1] Le mot attaman est tout simplement une déformation de l'allemand hauptmann (capitaine).

milieu du XVIe siècle, au-dessous des cataractes du Dnieper, appelées en russe *porogi* (les seuils), dans des îles couvertes de roseaux, se forma le groupe des Cosaques Zaporogues. Après avoir été contre les Turcs et les Tatares les auxiliaires des Polonais, ils se révoltèrent contre eux quand ils se crurent menacés dans le libre exercice de leur foi orthodoxe. Un de leurs chefs, Nalivaïko, fut exécuté à Varsovie en 1594. Dans la seconde moitié du XVIIe siècle, ils firent définitivement retour à la Russie à laquelle ils ont, comme on sait, fourni d'excellentes troupes de cavalerie.

Gogol était un bon patriote et un fervent orthodoxe. Ce qui l'intéressait surtout, c'était les luttes des Cosaques contre les Polonais, pour la défense de leurs franchises et de leur foi. Il avait d'abord songé à prendre pour héros d'un récit épique, l'hetman Cosaque Ostranitsa qui combattit les Polonais dans la première moitié du dix-septième siècle, et, d'après une tradition plus ou moins romanesque finit par être pris, grâce à une trahison, et fut emmené à Varsovie où il aurait péri sur l'échafaud.

Taras Boulba est une variante de cet épisode.

La première édition de *Taras Boulba* parut en 1835. L'auteur a remanié depuis son œuvre.

L'épisode qu'il a inventé se passe dans la seconde moitié du seizième siècle. Il se rattache à la lutte

des Cosaques russes contre les Polonais, des Cosaques orthodoxes contre le catholicisme ou l'union avec Rome qui n'en était qu'une forme déguisée.

Les deux fils du Cosaque Taras, Ostap[1] et André Boulba reviennent chez leur père après avoir fini leurs études au séminaire de Kiev. Le vieux Cosaque auquel son oisiveté commence à peser les emmène à la Sietch[2] pour faire leur éducation militaire. Mais André emporte dans son cœur l'image d'une jeune Polonaise entrevue en passant et pour laquelle il a conçu une irrésistible passion. Le conteur nous fait assister à la vie pittoresque de la Sietch, à l'élection d'un ataman, à des scènes truculentes de désordre et d'ivresse. La paix a été conclue avec le Sultan et les Cosaques se rongent les poings dans leur oisiveté. On ne peut plus guerroyer contre les bousourmanes (musulmans), mais on peut toujours se faire la main contre les Liakhi, autrement dit les Polonais, les Latins, les ennemis de la foi orthodoxe. Après un Conseil de guerre tumultueux, les Cosaques décident une expédition contre les Polonais et vont assiéger la ville de Doubno alors occupée par l'ennemi. Ils

[1] Eustache.

[2] Sietch ou en petit-russe Sitch désigne l'endroit où l'on a abattu les arbres ou les roseaux pour établir un camp. La racine est la même que celle du latin *secare*.

établissent leur camp devant Doubno. Une nuit, André est réveillé par une femme tatare ; c'est la servante de la jeune Polonaise dont il s'est naguère épris à Kiev et dont le père est gouverneur de la forteresse assiégée. Elle a reconnu le jeune homme du haut des remparts. La ville est réduite à la plus extrême famine, et la Polonaise envoie demander à André du pain pour son père et pour elle. André suit la messagère, entre avec elle dans la cité assiégée et se met au service des Polonais.

Des combats homériques se livrent autour de Doubno, André se trouve vis-à-vis de son père qui le tue sans remords.

Les Polonais reçoivent des renforts ; Ostap est fait prisonnier par eux et emmené à Varsovie, tandis que son père grièvement blessé est obligé de retourner à la Sietch. Sitôt guéri, il se met à la recherche d'Ostap et, en compagnie d'un Juif il se rend sous un déguisement à Varsovie ; il loge au ghetto parmi les Juifs, se faufile dans la foule et arrive juste à point pour assister au supplice d'Ostap. Ostap subit avec héroïsme les plus cruelles tortures. A un certain moment un cri lui échappe :

— Père où es-tu ! Entends-tu tout cela ?

— Oui, j'entends, réplique une voix au milieu de la foule.

Profitant de l'émotion générale, celui qui a pro-

noncé les paroles fatidiques disparaît. Boulba regagne le camp des Cosaques, passe les dernières années de sa vie à essayer de venger son fils et finit par être pris et brûlé vif par les Polonais.

Le point de départ du récit n'est pas nouveau. C'est l'amour des représentants de deux races ou de deux familles hostiles, c'est le sujet du Cid, c'est celui de Roméo et Juliette et Gogol, s'il n'avait pas lu Corneille, connaissait à coup sûr le drame de Shakespeare. Peut-être avait-il lu aussi les *Natchez* de Châteaubriand, où l'on voit les Hurons en lutte contre les Natchez, comme les Cosaques contre les Polonais. On a même relevé des rapprochements plus ou moins vraisemblables entre le récit de Gogol et celui de Châteaubriand ; on a comparé la fuite du jeune André en compagnie de la femme tartare à celle de Chactas et d'Atala. Il y a peut-être là une rencontre tout à fait forfuite. La trame du roman est terriblement mélodramatique. Ce qui en fait le charme, ce sont surtout les descriptions de la vie cosaque, telle que Gogol la connaissait ou l'imaginait d'après les récits imprimés, les traditions de famille et les doumy ou chansons populaires. La plume s'embarrasse parfois dans les replis onduleux de la période, mais quand il s'agit de descriptions ou de dialogues, le style est d'un pittoresque et d'un relief inimitable. Il rappelle les meilleures pages de Châteaubriand ou de Mérimée.

Le début est merveilleux.

« Eh! tourne toi un peu, mon fils. Comme tu es drôle ? Qu'est-ce que c'est que ces soutanes de curés ? Est-ce comme ça qu'on vous habille tous à l'Académie ?

C'est en ces termes que le vieux Boulba salua ses deux fils qui venaient de finir leurs études à l'École de Kiev et qui revenaient chez leur père.

Ils descendaient à peine de cheval. C'étaient deux vigoureux gaillards qui regardaient encore un peu en dessous comme des séminaristes fraîchement rendus à la liberté.

Sur leurs visages vigoureux et sains pointait à peine un léger duvet que le rasoir n'avait pas encore effleuré. Ils étaient tout effarés de cet accueil paternel et restaient immobiles, les yeux fixés sur le sol.

— Attendez ! attendez ! laissez-moi vous contempler à mon aise, continua Boulba, en les faisant pirouetter. Quelles longues soutanes ! Quelles soutanes ! Des soutanes comme ça on n'en a encore jamais vu dans le monde. Essayez donc de courir l'un ou l'autre. Nous allons bien voir si vous n'allez pas vous embarrasser dans les pans et rouler à terre.

— Ne ris pas, ne ris pas, père, s'écria à la fin l'aîné.

— Voyez-vous ! Quelle superbe ! Et pourquoi ne pas rire ?

— C'est comme ça ; tu as beau être mon père, si tu continues à rire, par Dieu, je te rosserai.

— En voilà un fils ! Et comment rosser ton père ? demanda Boulba ahuri, tout en reculant de quelques pas

— Oui, mon père. Quand on m'insulte, je ne connais personne.

— Et comment veux-tu te battre avec moi ? Serait-ce par hasard à coups de poings ?

— A tout ce que tu voudras.

— Soit, à coups de poings, dit Boulba en retroussant ses manches. Nous allons voir ce que tu vaux à ce jeu-là.

Et le père et le fils en guise de bienvenue, après une longue séparation, se mirent à s'allonger des coups, sur les flancs, sur le ventre, sur la poitrine.

La mère arrive et sépare les combattants. Boulba les introduit dans sa maison et les abreuve d'eau-de-vie.

— A votre santé, mes fistons. Dieu veuille qu'à la guerre vous soyez toujours vainqueurs, que vous battiez les musulmans, que vous battiez les Turcs et les Tatares. Eh ! bien, tends ton verre. Elle est bonne n'est-ce pas l'eau-de-vie ? A propos, comment dit-on eau-de-vie en latin ! C'étaient des nigauds que ces Latins ; ils ne savaient même pas l'existence de l'eau-de-vie. Comment diable appe-

lait-on celui qui a écrit des vers latins ? Je ne suis pas très fort en littérature. N'est-ce pas Horace ? J'imagine que l'archimandrite ne vous donnait pas même à flairer de l'eau-de-vie. Avouez-le, mes fistons, on vous rossait proprement de branches de bouleau ou de cerisier fraîchement cueilli, sur le dos et sur tout votre corps de Cosaque, peut-être même quand, vous êtes devenus plus raisonnables avec le fouet, et cela non pas seulement le samedi, mais les mercredis et les jeudis. »

Après avoir désaltéré et hébergé ses fils, Boulba leur annonce qu'ils partiront en expédition. Toute la cosaquerie s'étale dans la cour sur des peaux de mouton et tout le monde se met à ronfler, sauf la mère des deux séminaristes qui veille et pleure en les regardant dormir.

Le lendemain, Boulba emmène ses fils à la sietch. André emporte dans son cœur l'image de la belle polonaise, la fille du palatin de Kovno, qu'il n'a entrevu que deux fois et qui s'est plu à l'agacer, à l'enflammer par ses coquetteries. Le voyage des Cosaques à travers la steppe est pour Gogol le prétexte d'une de ces merveilleuses descriptions où il excelle. J'en ai cité plus haut quelques fragments (voir p. 6 et suivantes).

Tout à coup les voyageurs découvrent le Dnieper, descendent dans un bac et arrivent dans l'île de Khortitsa, où se trouvait alors la stietch.

« A leur entrée, ils furent assourdis par cinquante marteaux de forgerons, s'abattant dans vingt-cinq forges ensevelies dans la terre et couvertes de gazon. De vigoureux corroyeurs assis dans la rue sous des auvents, pétrissaient de leurs mains énergiques des peaux de bœufs ; des colporteurs étalaient sous des barraques des monceaux de silex, des briquets et de la poudre. Un Arménien exhibait de riches étoffes, un Tatare faisait tourner à la broche des rouleaux de mouton, entourés de pâte. Un Juif, la tête baissée, tirait de l'eau-de-vie d'un tonneau. Mais le premier Zaporogue qu'ils rencontrèrent ce fut un grand diable qui dormait au beau milieu de la route, bras et jambes étendues. Boulba ne put s'empêcher de s'arrêter et de le regarder avec complaisance ».

Ce qui fait le grand charme de *Taras Boulba*, ce sont les paysages, les descriptions, les tableaux de genre. Admirable matière pour un illustrateur de génie ! Je ne puis prolonger indéfiniment les citations. La traduction de Viardot, malgré quelques infidélités, donne en somme une idée fort agréable de l'œuvre Peu importe l'intrigue du roman qui en somme est fort attachante et dont les dernières pages sont d'une grandeur épique. *Taras Boulba* est un chef-d'œuvre classique au meilleur sens du mot.

Le genre créé si brillamment en Angleterre par

Walter Scott a eu en Russie de nombreux imitateurs vers 1830. Il suffit de rappeler Zagoskine, auteur de *Iourii Miloslavsky* et du *Tombeau d'Oleg*, Lajetchnikov, auteur de *La Maison de Glace*, *Le dernier Novice ou la Conquête de la Courlande*, *Le Musulman*, Polevoï, auquel on doit *Le Sermon au tombeau du Seigneur*. Aucun de ces romans, qui ont eu leurs jours de popularité et qui ont été traduits en diverses langues, ne peut se comparer à *Taras Boulba*. Les seules œuvres russes qu'on peut en rapprocher sont celles de Pouchkine : *La Fille du Capitaine* et *Le Nègre de Pierre le Grand*.

A propos de *Taras Boulba*, se pose une question que nous devons ici examiner. M. Ernest Dupuy, dans son attrayante étude sur Gogol[1], établit un rapprochement ingénieux entre le *Matteo Falcone* de Mérimée et le *Taras Boulba* de Gogol, tous deux meurtriers volontaires d'un fils coupable de trahison, et il s'exprime ainsi :

« Le dévouement de Mattéo Falcone n'est-il pas une invention dérobée à Gogol ? Dans les deux cas, le père se fait le justicier de la trahison commise par son fils ; les détails de cette exécution, les paroles qui l'accompagnent, l'impression de froideur calculée du récit, destinée à augmenter l'horreur du fait, toutes ces ressemblances semblent constituer

[1] *Les Grands Maîtres de la Littérature russe au XIXe siècle.* Paris, Lecène et Oudin, 1885, p. 47.

un larcin littéraire dont Mérimée aurait mieux fait de ne pas dissimuler la trace ; et l'on est presque en droit de lui prêter cette intention lorsqu'on voit son parti-pris de dénigrement au sujet de *Taras Boulba.* »

« M. Gogol, écrivait Mérimée dans la *Revue des Deux-Mondes*, en 1851, a fait de ses Zaporogues des portraits d'un coloris brillant qui plaît par son étrangeté même ; mais il est trop évident, parfois, qu'il ne les a pas copiés d'après nature. En outre, ces peintures de mœurs s'encadrent dans une fable si triviale et si romanesque, qu'on regrette fort de les voir si mal placées ; la plus prosaïque légende vaudrait mieux que ces scènes de mélodrame où s'accumulent les incidents les plus lugubres : famine, supplices, etc.

« Au résumé, on sent que l'auteur se trouve sur un mauvais terrain : son allure est embarrassée et son style toujours ironique rend encore plus pénible la lecture de ces récits lamentables. »

En somme, Mérimée n'a rien compris à *Taras Boulba*. C'est, j'imagine, parce qu'il ne connaissait guère l'histoire de la Petite-Russie et que la langue du récit forcé de provincial et d'idiotisme cosaque lui était peu accessible. En tout cas, il n'a pas eu — et il en avait le droit — l'idée d'établir un rapprochement entre son *Matteo Falcone* et le récit du conteur russe. Il n'a pas songé à crier au plagiat ;

car s'il y a un plagiaire, ce serait Gogol et non pas Mérimée.

Comparons un peu les deux récits.

Le fils de Matteo Falcone, Fortunato, est un enfant de dix ans. Un bandit corse, Gianetto Sampieri, poursuivi par les voltigeurs de l'armée régulière et déjà blessé, rencontre l'enfant et le supplie de le cacher dans une meule de foin. L'enfant lui offre la cachette demandée. Les voltigeurs arrivent. Fortunato fait l'innocent et se refuse à rien révéler. Mais l'adjudant qui commande le détachement lui promet une montre d'argent s'il se décide à parler. L'enfant se laisse séduire et le bandit est emmené prisonnier. Matteo Falcone revient et apprend la trahison de son fils. Il saisit la montre qu'il brise en mille pièces.

Matteo demande à sa femme :

— Cet enfant est-il de moi ?

— Oui, répond la mère.

— Eh bien ! cet enfant est le premier de sa race qui ait fait une trahison.

Il emmène le jeune traître dans le maquis, l'invite à faire ses prières et le tue d'un coup de fusil.

Voyons maintenant le récit de *Taras Boulba*.

Les Polonais ont fait une sortie [1] ; parmi eux se trouve André qui, frappant à droite et à gauche, s'est ouvert un passage à travers les Cosaques.

[1] Voir p. 164 de la traduction Viardot.

Boulba l'a reconnu. Il invite ses camarades à l'attirer dans le bois. Ils obéissent. André se précipite à leur poursuite. Tout à coup il se trouve en présence de son père. A sa vue, toute son ardeur tombe ; il s'arrête interdit :

— Eh bien ! qu'allons-nous faire ? dit Taras en le regardant fixement dans les yeux.

André ne répond pas et reste les yeux fixés à terre.

— Eh bien ! fils, tes Polonais t'ont-ils rendu beaucoup de services ?

André ne répond rien.

— Ainsi, tu as vendu ta foi ! vendu les tiens ! Descends de cheval.

Humblement, comme un petit enfant, André descendit de cheval et resta debout, ni mort, ni vif, devant Taras.

— Arrête-toi et ne bouge pas. Je t'ai engendré et je te tuerai, dit Taras.

Il recula d'un pas et descendit son mousquet de son épaule. André était pâle comme un linge. On voyait ses lèvres se remuer et prononcer un nom. Mais ce n'était ni le nom de sa patrie, ni celui de sa mère ou de ses frères. C'était celui de la belle Polonaise. Taras fit feu.

Comme un épi de blé coupé par la faucille, comme un jeune agneau qui sent sous son cœur le fer meurtrier, André inclina la tête et tomba sur l'herbe sans avoir proféré un seul mot.....

Comme on le voit du premier coup, les deux récits diffèrent absolument. Quant à l'idée première, l'histoire du père meurtrier de son fils, elle se rencontre dans l'histoire avant Gogol et avant Mérimée. Tous deux avaient évidemment lu dans l'histoire romaine l'épisode de Brutus faisant supplicier son fils coupable d'avoir voulu restaurer la royauté. Mérimée et Gogol connaissaient également le duel épique des Horaces et des Curiaces et le mot célèbre du frère meurtrier de sa sœur : « Va rejoindre ton fiancé, toi qui oublie et tes frères morts et celui qui te reste et ta patrie. Périsse aussi toute Romaine qui osera pleurer la mort d'un ennemi. » Et celui du vieil Horace protestant que la mort de sa fille était juste, qu'autrement il aurait lui-même, en vertu de l'autorité paternelle, sévi le premier contre son fils [1].

Je me suis diverti, je dois l'avouer, à un exercice de comparaison littéraire, m'imaginant qu'il pouvait avoir quelque intérêt pour le lecteur. Maintenant, je n'ai plus qu'un mot à ajouter, c'est que ce débat était absolument inutile et que les dates suffisent à le trancher au profit de Mérimée. *Matteo Falcone* a paru, pour la première fois, dans la *Revue de Paris*, au mois de mai 1829. J'ai tenu en main le numéro. Or, en 1829, Gogol, âgé de vingt

[1] Tite-Live, I, 24-26.

ans, n'avait encore publié que son mauvais poème, *Hans Kuchelgarten*. La première édition de *Taras Boulba* n'a paru qu'en 1835. Gogol a-t-il eu sous les yeux la *Revue de Paris?* Je me permets d'en douter. En ce temps-là, notre littérature l'intéressait médiocrement.

CHAPITRE VII

LES NOUVELLES RÉALISTES

Les récits fantastiques ne sont plus guère à la mode. Ceux de Gogol se rattachent, en somme, aux modes littéraires du romantisme. N'était le charme du style et le pittoresque du décor, j'imagine que la plupart d'entre eux seraient aujourd'hui tombés dans l'oubli. Ce qui vivra toujours, c'est ce qui touche aux réalités de notre vie humaine, ce qui intéresse notre cœur, ce qui émeut notre sensibilité. Parmi les nouvelles de Gogol qui se rattachent à cet ordre de production, il en est deux pour lesquelles j'ai, je l'avoue, une tendresse particulière, et je suis à peu près sûr de la faire partager au lecteur. La première est le récit intitulé : *deux propriétaires du temps jadis*, ou, comme traduit ingénieusement Viardot, *Un ménage d'autrefois*, qui est une œuvre de jeunesse ; la seconde est *Le*

Manteau, un chef-d'œuvre dont la pensée première vint à l'auteur en 1834, mais qu'il porta longtemps dans son cerveau et qui ne fut publié qu'en 1842.

L'idée du *Ménage d'autrefois* lui était venue lors de son premier voyage au pays natal, après quelques années de séjour à Saint-Pétersbourg. Il avait été frappé de la simplicité, de la pureté de mœurs de certains de ses parents, et c'est sous cette impression qu'il écrivit ce récit exquis auquel on pourrait appliquer le mot célèbre de La Bruyère : « On est ravi, lorsqu'au lieu d'un auteur on trouve un homme. »

« J'aime beaucoup, dit Gogol, la vie modeste et solitaire de ces propriétaires qui vivent dans des hameaux isolés et qu'on se plaît dans la Petite-Russie à appeler *les gens d'autrefois*. Ils ressemblent à ces vieilles maisonnettes pittoresques qui doivent leur charme à leur simplicité, au contraste qu'elles offrent avec une telle construction moderne toute reluisante, dont les murs n'ont pas été lavés par la pluie, dont les toits n'ont pas été recouverts d'une mousse verte, dont le perron n'est pas écaillé et ne laisse pas voir les briques rouges... Je vois d'ici la petite maison basse avec sa galerie que soutiennent de petits piliers en bois noircis et qui fait le tour de toute la maison, afin que par un temps d'orage ou de grêle, on puisse fermer les volets sans se mouiller. Derrière la maison, des

merisiers en fleurs, des rangées entières de petits arbres fruitiers, noyés dans la pourpe des cerises et dans la mer bleuâtre des prunes couvertes d'un duvet plombé ; un large érable, à l'ombre duquel un tapis est étalé pour le sommeil ; devant la maison une cour spacieuse, verdoyante d'une herbe courte et fraîche, foulée par les pas de ceux qui vont du hangar à la cuisine et de la cuisine au logis des maîtres : une oie au long col buvant de l'eau avec ses oisillons délicats comme leur duvet ; une palissade où pendent des enfilades de poires et de pommes sèches et des tapis mis à l'air, un chariot de melons près du hangar, un bœuf dételé, paresseusement étendu à côté, tout cela a pour moi un charme inexprimable, peut-être parce que je ne le vois plus et que toute chose nous devient chère par la séparation... »

C'est ce que dit Mickiewicz en beaux vers au début de son poème *Messire Thadée* « Lithuanie, o ma patrie, tu es comme la santé. Combien il faut t'apprécier, celui-là seul le sait qui t'a perdue. »

Le tableau de Gogol est exquis, il faut bien avouer cependant qu'il n'est pas très exact ; le melon ne mûrit pas au moment où le merisier est en fleur et l'on ne commence pas à conserver des poires et des pommes au temps des cerises. Gogol a groupé ici diverses impressions dans un ensemble synthétique auquel un vrai rural trouverait plus d'un détail à rectifier.

Ce qui le préoccupe surtout ici, ce n'est pas l'exactitude du détail, c'est l'idée d'établir un cadre charmant autour des deux bons vieux dont il va nous tracer les portraits. Son prétendu réalisme est ici terriblement idéaliste.

Athanase Ivanovitch a soixante ans, Pulchérie Ivanovna en a cinquante-cinq. Ils n'ont jamais eu d'enfants. Ils ont concentré l'un sur l'autre toute leur affection. Leur mariage a été un mariage d'amour. Athanase Ivanovitch a enlevé, il y a trente ans, celle qui est devenue sa femme et depuis ce temps là ils ont vécu comme Philémon et Baucis auxquels Gogol n'oublie pas de les comparer.

Clotho prenait plaisir à filer cette trame.

Il ne nous dessine pas leur portrait physique ; il nous laisse plutôt deviner leur portrait moral et, sans que nous sachions trop pourquoi ni comment, il nous inspire pour l'aimable couple la plus respectueuse sympathie. En revanche, il se plaît à nous décrire longuement le moindre recoin de la maison et l'humoriste qu'il y a chez lui reparaît dans certains détails tout à fait inattendus ; par exemple dans le célèbre couplet sur la chanson des portes.

«... Ce qu'il avait de plus remarquable dans la maison, c'était la chanson des portes. Dès le matin, elle retentissait par toute la maison. Je ne

puis pas vous dire pourquoi elles chantaient. Etait-ce parce que les gonds étaient rouillés ? Le mécanicien qui les avait faites y avait-il mis quelques secrets ? Mais ce qu'il y a de remarquable[1], c'est que chaque porte avait une voix à elle. La porte qui menait à la chambre à coucher avait une voix très fine de soprano ; celle de la salle à manger une voix rauque de basse ; mais celle de l'antichambre exhalait un son étrange, fêlé, en même temps lamentable, de sorte qu'en prêtant l'oreille on distinguait très nettement ces paroles : *Batiouchki ia ziabnou* (mes amis, je gèle). Je sais qu'il y a beaucoup de personnes qui n'aiment pas ce bruit ; mais moi je l'aime beaucoup et s'il m'arrive parfois d'entendre ici le grincement d'une porte, tout à coup la campagne me revient à l'esprit : une petite chambre basse, éclairée d'une chandelle plantée dans un vieux chandelier ; le souper est déjà sur la table, une sombre nuit de mai plonge par la fenêtre ouverte sur la table dressée ; le rossignol égaye de ses roulades le verger, la maison et la lointaine rivière, les branches s'agitent et bruissent... Ah Seigneur ! quelle longue file de souvenirs se présente alors à mon imagination... »

Gogol raconte lentement, avec complaisance, les

[1] La répétition du mot *remarquable* se trouve dans l'original. En général les prosateurs russes sont beaucoup moins scrupuleux que nous en matière de répétition.

occupations de ces braves gens qui ne font rien et il trouve le moyen de nous intéresser à cette oisiveté rurale dont nous retrouverons plus tard dans la littérature russe un tableau non moins séduisant dans l'Oblomov de Gontcharov[1].

Dans la vie du *pan*[2] petit-russien la cuisine ne joue pas un rôle moins considérable que dans celle du *barine* moscovite et les menus des deux conteurs — pour peu que nous aimions la cuisine russe — nous font venir l'eau à la bouche.

Dans cette vie si paisible et au fond si monotone, l'arrivée d'un hôte est toujours la bienvenue. On le fête, on le retient et c'est une nouvelle occasion de déguster les chefs-d'œuvre de la cuisine, les conserves, les liqueurs domestiques.

Il n'est ménage si uni que la mort ne finisse par séparer. Pulchérie Ivanovna tombe malade ; elle sent qu'elle va mourir. Elle recommande son pauvre mari à la sollicitude de l'intendante Iavdokha (Eudoxie) :

— Ecoute bien, Iavdokha, quand je serai morte, veille sur ton maître, prends soin de lui comme de ton œil, comme de ton propre enfant. Veille à ce qu'on lui serve les plats qu'il aime, à ce que son linge et ses vêtements soient toujours pro-

[1] Gontcharov a malheureusement été oublié par M. de Vogüé dans le roman russe.

[2] Seigneur.

pres. Quand il viendra des visites, habille-le toujours proprement; sinon il lui arriverait de se montrer dans sa vieille robe de chambre. Car il oublie souvent quand c'est jour de fête. Ne le quitte pas des yeux, Iavdokha, je prierai pour toi là-haut et Dieu te récompensera. N'oublie pas, Iavdokha; tu es déjà vieille, tu n'as plus longtemps à vivre; ne charge pas ton âme de péchés. Si tu ne prends pas soin de lui il n'y aura pas pour toi de bonheur en ce monde. Je prierai moi-même Dieu de ne pas te donner une bonne fin. Tu seras toi-même malheureuse, tes enfants seront malheureux et il n'y aura pas de bénédiction de Dieu sur ta famille. »

Elle meurt, son mari écrasé de douleur languit pendant quelques années et tombe en enfance.

Un jour qu'il se promenait dans son jardin il entendit une voix qui l'appelait : Athanase Ivanovitch ! Il se retourna et ne vit personne. Mais il se pénétra de l'idée que sa compagne le réclamait. Il se mit à maigrir, à fondre comme un cierge, et s'éteignit le jour où il n'y eut plus rien pour alimenter la flamme de sa pauvre vie.

Telle est la trame de ce récit d'où il semble que Gogol ait voulu bannir toute littérature et qui constitue un chef-d'œuvre inimitable.

C'est aussi un chef-d'œuvre que *Le Manteau*, bien qu'il ne comprenne qu'une trentaine de pages.

Gogol l'a longuement médité. Il a eu l'idée première en 1834 ; il ne l'a terminé et mis au jour qu'en 1842[1].

Nous connaissons fort bien la genèse de l'œuvre. Voici quelle en fut l'idée première.

Un petit employé de bureau fort pauvre et grand chasseur, à force de privations et de travaux supplémentaires à réussi à économiser deux cents roubles pour s'acheter un fusil Lepage. Il s'en va à la chasse au marais ; l'arme lui est brusquement arrachée par un puissant roseau et disparaît dans l'eau bourbeuse. L'employé désespéré de cette catastrophe rentre chez lui et se met au lit avec la fièvre. Ses camarades émus de pitié organisent une souscription pour lui acheter un nouveau fusil dont la possession le rend à la santé.

Dans les remaniements successifs de l'œuvre le fusil est devenu un manteau.

Dans une administration, que Gogol se garde bien par prudence de préciser, servait un petit employé appelé Akakii Akakievitch Bachmatchkine. C'est probablement à dessein que Gogol lui a donné ce nom d'Akakii qui veut dire sans malice. Akakii est né fonctionnaire. Tous les directeurs, tous les chefs de service qui se sont succédé dans

[1] La traduction du *Manteau* a paru dans le volume de Xavier Marnier, intitulé *Au bord de la Neva* (Paris Calmann Levy). Une autre traduction a été mise en vente dans la collection à dix centimes, publiée par M. Simon.

son administration l'ont toujours vu à la même place, appliqué au même travail, avec le même titre. Il travaille *con amore*, en artiste ; il éprouve une joie enfantine à calligraphier des papiers. Le souci de ses écritures le poursuit jusque dans la rue, si bien qu'il passe juste sous les fenêtres dont on jette les épluchures et qu'il se trouve tout à coup en tête à tête avec un muffle de cheval.

En rentrant chez lui il avale à la hâte un maigre dîner et se met à copier les documents qu'il a rapportés du bureau. S'il n'en a point, il fait de la calligraphie pour son agrément.

Ayant peu de besoins, il vit heureux avec quatre cents roubles d'appointements. Mais un beau jour l'hiver arrive. Akakii constate qu'il gèle dans la rue. L'étoffe de son manteau est devenue transparente et la doublure même est déchirée. Force est de porter le malencontreux manteau chez le tailleur. Le tailleur déploie le manteau, le tâte, l'examine dans tous les sens et déclare qu'il a fini son temps, qu'il faut en commander un nouveau.

« A ces mots, un nuage passa sur les yeux d'Akakii. Il lui semblait que tout tournait dans la chambre du tailleur... Un nouveau manteau, répéta-t-il comme dans un rêve, mais c'est que je n'ai pas d'argent pour cela.

— Oui un nouveau, dit avec un flegme barbare, le tailleur Petrovitch.

— Et combien cela coûterait-il ?

— Environ cent cinquante roubles ?

Akakii supplie en vain le tailleur de réparer l'ancien. L'artisan reste inflexible. « Akakii s'en va par les rues, comme perdu dans un rêve. Quelle affaire ! se disait-il en lui-même. Je ne croyais pas que nous en arriverions là... et après un silence il reprit : Ainsi voilà ! Ainsi voilà où nous en sommes. Vraiment je ne supposais pas qu'il en serait ainsi... Après un plus long silence il reprit : Ainsi voilà.. ! voilà une chose inattendue ! Cela ne pourrait... Quelle affaire ! »

Et au lieu de s'en aller chez lui, il prit sans s'en apercevoir le côté opposé. Un ramoneur le heurte en passant et lui noircit l'épaule, une hotte de plâtre tombe sur lui du haut d'une maison en construction. Mais tout à coup il se cogne à un agent de police qui était en train de savourer sur sa main hâlée une prise de tabac et qui lui dit :

— Pourquoi te jeter sur la gueule des gens ? N'as-tu pas le trottoir ?

Cette circonstance l'obligea à s'observer et à reprendre le chemin de la maison...

Le dimanche suivant il retourne chez le maudit tailleur dans l'espérance de l'attendrir. Vains efforts ! Le tailleur persiste à vouloir faire un manteau neuf. Mais il réduit ses prétentions à quatre-vingts roubles.

Akakii se décide au sacrifice. Il possède en tout quarante roubles d'économies. Comment doubler cette somme ? Akakii calcule qu'il peut restreindre certaines dépenses quotidiennes, se priver de thé le soir, — terrible privation pour un Russe — aller travailler le soir dans la chambre de son hôtesse pour ne pas user d'huile dans la sienne, éviter les mauvais pavés dans la rue pour ménager ses chaussures et diminuer ses frais de blanchissage.

Il en arrive à concentrer toutes ses idées, toute sa vie sur l'acquisition du précieux manteau. Pétersbourg en ce temps-là n'avait point de grands magasins de confections ou comme on dit là-bas, d'habits prêts.

Le directeur de son administration lui alloue une gratification plus forte que d'habitude. Il a enfin réuni les quatre-vingts roubles !

Il va avec son tailleur acheter l'étoffe et la doublure. Petrovitch travaille pendant quinze jours au précieux manteau. Akakii le met pour aller à son bureau et jouit de l'admiration et des compliments de ses collègues. L'un d'entre eux décide même qu'il donnera un thé le soir même pour fêter l'inauguration du vêtement. Akakii ne peut refuser de s'y rendre et pour la première fois de sa vie il se résigne à aller dans le monde. Il boit même du champagne et vers minuit il entreprend de retourner chez lui, la tête un peu lourde et les

jambes incertaines. Les rues sont désertes ; il fait un froid de loup ; tout à coup le promeneur nocturne est attaqué par des rôdeurs — les apaches n'étaient pas encore inventés — qui lui enlèvent brusquement son manteau. L'un d'entre eux lui envoie un coup de pied qui le fait rouler dans la neige.

Il rentre chez lui effaré, grelottant. La propriétaire l'engage à se rendre chez le commissaire du quartier pour déposer sa plainte. Il y court à dix heures ; le fonctionnaire dormait encore ; il revient à onze heures ; le commissaire était sorti. Enfin il met la main sur lui. Mais d'accusateur il se trouve brusquement transformé en accusé : Pour quelle raison était-il si tard dans la rue ? Ne sortait-il pas de quelque mauvais lieu ?

Pour la première fois de sa vie ce jour-là, le ponctuel Akakii n'alla point à son bureau !

Le lendemain, il y reparaît, défait, lamentable, couvert de sa vieille capote qu'il a heureusement conservée. On l'engage à recourir non pas au commissaire qui l'a si mal reçu, mais à un gros personnage qui porte le titre de général. Gogol qui a si plaisamment caricaturé les fonctionnaires de province dans le *Revisor*, ne nous présente pas le général pétersbourgeois sous un aspect plus sympathique. Le général a pour devise : Sévérité, sévérité, sévérité. Tous ses subordonnés trem-

blent devant lui. Il reçoit le pauvre Akakii avec la dernière brutalité.

— Eh ! quoi, monsieur, ne connaissez-vous pas la marche à suivre. Vous auriez dû d'abord présenter une supplique à la chancellerie. Elle aurait été remise au chef de bureau, qui l'aurait transmise au chef de division, puis au secrétaire qui me l'aurait mise sous les yeux.

— Là-dessus le général s'emporte :

Savez-vous à qui vous parlez ? Comprenez-vous qui est devant vous ? Le comprenez-vous? Je vous le demande.

Akakii sort épouvanté. Dans la rue sévit une tempête de neige. Il prend froid et se met au lit en rentrant chez lui. Une fièvre violente se déclare. Dans son délire, Akakii revoit toujours le manteau et les misérables qui le lui ont volé et le général qui l'a reçu de façon si brutale.

« Enfin il rendit son âme à Dieu. On ne mit les scellés ni sur sa chambre, ni sur ses effets, d'abord parce qu'il n'avait pas d'héritier et ensuite parce que tout son héritage consistait en un paquet de plumes d'oie, une main de papier blanc, trois paires de bas, quelques boutons de pantalon et la capote que nous connaissons. A qui tout cela échut-il ? Je ne sais.

« On emporta Akakii et on l'enterra. Et Pétersbourg continua de vivre sans Akakii Akakievitch,

comme s'il n'avait jamais existé. Ainsi disparut, s'évanouit un être qui n'avait jamais eu ni protecteurs ni amis, auquel personne ne s'était intéressé, pas même le naturaliste qui ne néglige pas l'occasion de piquer une vulgaire mouche sur une épingle et de l'examiner au microscope. Cet être avait supporté humblement les plaisanteries de bureau ; il avait cheminé vers la tombe sans aucune aventure extraordinaire. Vers la fin de sa vie un manteau avait pour un instant illuminé sa route, égayé pour une minute sa pauvre existence... Et puis un épouvantable malheur avait fondu sur lui, un de ces malheurs comme il en fond aussi sur les puissants de ce monde. Quelques jours après sa mort, l'administration envoya chez lui un garçon de bureau pour l'inviter à reprendre son service immédiatement. Le chef le réclamait, le garçon de bureau rapporta cette réponse :

Il ne reviendra plus. Voilà quarante jours qu'on l'a enterré.

C'est ainsi qu'on apprit à l'administration la mort d'Akakii Akakievitch. Le lendemain même à sa place était assis un nouvel employé ; il était beaucoup plus haut de taille et au lieu d'écrire en belle ronde il écrivait en anglaise expédiée ».

Le récit devait finir ici et Gogol aurait pu laisser au lecteur le soin d'en tirer lui-même la morale. Mais Gogol aime le merveilleux et il a tenu à en

introduire même dans l'histoire du pauvre petit employé.

Quelques jours après sa mort un récit étrange circule dans la capitale ; toutes les nuits, aux environs du pont Kalinka apparaît un revenant ; il a l'aspect d'un employé, il réclame un manteau volé, et sans égard pour les noms ou les titres, il enlève aux passants les manteaux — si précieux qu'ils soient — qui lui tombent sous la main. Un ancien collègue d'Akakii l'a parfaitement reconnu. Toute la police est mise sur pied ; mais elle ne réussit point à s'emparer du revenant qui continue ses déprédations nocturnes.

Cependant, le général a appris la mort d'Akakii. Il sent qu'il n'y a pas été étranger et il en a quelques remords. Il cherche à s'étourdir par les plaisirs. Un soir, tandis qu'il se rendait à pied chez sa maîtresse, au milieu d'une tempête de neige, il sent une main qui le saisit au collet. Il se retourne ; il reconnaît Akakii :

« Enfin te voilà ; j'ai besoin de ton manteau. Tu ne t'es pas soucié du mien, tu m'as même dit des choses dures. Donne-moi le tien. »

Le général se dépouille de son manteau et tout tremblant retourne chez lui.

Nous nous imaginons qu'il va se mettre au lit et mourir à son tour des suites de cet incident Gogol n'a pas voulu être aussi sévère. La leçon a

été terrible et elle a simplement corrigé le général de son insolence. Quant au fantôme d'Akakii qu'est-il devenu ? Gogol tient à nous laisser sur un frisson et il nous donne à entendre qu'il erre encore dans les rues de Saint-Pétersbourg.

Le Manteau occupe une place à part dans l'œuvre de Gogol. Il annonce l'œuvre de Dostoïevsky, ce long plaidoyer en faveur des misérables, *des Humiliés et des Offensés*[1] « Ah ! cet humble manteau d'Akakii Akakievitch, disait Vogué ! C'est le manteau du prophète biblique, transmis aux disciples qu'il enlevait jusqu'aux cieux. Ce même petit tchinovnik, anatomisé comme une pièce d'amphithéâtre, il posera plus d'une fois devant Dostoïevsky[2] ». N'eût-il écrit que le *Manteau*, Gogol aurait marqué dans la littérature russe une empreinte ineffaçable.

Toutefois, il ne faut pas s'imaginer, comme on l'a fait quelquefois depuis que la Russie est à la mode, que la littérature russe a le monopole de la pitié humaine et moins encore qu'elle l'a inventée. Après avoir lu et médité le *Manteau* qui est un chef-d'œuvre incontestable, j'engage les curieux à se reporter, aux œuvres trop oubliées aujourd'hui,

[1] Roman de Dostoïevsky publié pour la première fois en 1846, quatre ans après le *Manteau*. Voir plus haut (p. 57) la traduction du morceau où Gogol exalte la pitié du peuple russe pour les misérables.

[2] Discours prononcé à Moscou, le 9 mai 1909, devant le monument de Gogol.

de Champfleury. Des récits tels que *Les Souffrances du professeur Delteil* et *Chien Caillou* ne redoutent la comparaison ni avec Gogol, ni avec Dostoïevsky et s'ils nous étaient revenus il y a quelques années, traduits ou travestis du russe, nul doute qu'ils n'eussent obtenu un succès colossal auprès des snobs et des caillettes.

CHAPITRE VIII

LES AMES MORTES

Abordons maintenant les *Ames mortes*. Ce roman satirique est, ou plutôt devait être l'œuvre capitale de Gogol. Malheureusement il ne l'a pas achevé, ou s'il l'avait achevé, il en a, comme nous l'avons vu plus haut, détruit les derniers chapitres. L'histoire de cette œuvre, c'est, a dit très justement M. Kotliarevsky, l'histoire de l'agonie de l'auteur.

Gogol ressemblait quelque peu à notre Flaubert, qui fut aussi un maladif. Ecrire était pour lui une souffrance. Il a travaillé aux *Ames Mortes* pendant dix-sept ans, de l'année 1835 où il en eut la première idée, jusqu'à sa mort (1852).

De 1835 à 1842, il a réussi à mettre sur pied les

six premiers livres de l'œuvre. De 1842 à 1852 il a été incapable de l'achever.

Infelix operis summa qui ponere totum.
Nescit[1].....

Expliquons d'abord ce titre d'*Ames Mortes* qui n'est pas très intelligible au premier abord pour des lecteurs étrangers.

Au temps du servage, en style officiel, on désignait les serfs par le mot d'âmes. On disait : Un tel est possesseur de quatre-vingts âmes. C'était un pauvre diable. Un tel est possesseur de six mille âmes. Celui-là était un richard. Le nombre des serfs était naturellement proportionnel aux dimensions du domaine qu'ils exploitaient pour le compte du propriétaire. Une âme morte est un serf mort. Celui qui vend comme vivante une âme morte est un escroc, comme celui qui fait payer par un naïf l'action sans valeur d'une entreprise en déconfiture. Il lui vend un titre mort.

Suivant une tradition assez répandue, l'œuvre de Gogol aurait eu pour point de départ une anecdote contée par Pouchkine qui aurait déjà donné l'idée première du *Revisor*.

Un critique contemporain, M. Bobrov, a récemment étudié les origines du roman [2]. Pouchkine

[1] Horace.
[2] Dans les Mémoires de la section russe de l'Académie de Saint-Pétersbourg (Année 1910, Tome I).

avait pu donner l'idée. Mais le vrai point de départ devrait être cherché dans les œuvres du romancier lexicographe Dahl qui connaissait admirablement la vie russe et qui a écrit le plus souvent sous le pseudonyme de Kozak Lougansky. Dans un de ses récits intitulé Vakh (Bacchus) Sidorov Tchaïkine, Dahl raconte l'histoire d'un certain Poroubov qui achetait des âmes mortes à raison de cinq à dix roubles pièce et, par un acte légal, mais frauduleux, les transférait sur un terrain marécageux payé par lui cinquante roubles. Sur cette propriété imaginaire il empruntait quarante mille roubles au Conseil de Tutelle qui était une sorte de banque hypothécaire et ensuite disparaissait. D'après M. Bobrov, c'est par Dahl que Pouchkine eut connaissance de ce genre d'escroquerie. On peut objecter que le premier volume de Gogol fut publié dix mois avant que le récit de Dahl parût dans la *Bibliothèque de lecture*, mais nous savons tous que les hommes de lettres aiment assez à se raconter le sujet de leurs œuvres et que dans les Revues les manuscrits attendent plusieurs mois avant d'être publiés.

Quoiqu'il en soit, Gogol, de son propre aveu, commença à écrire sans se rendre compte des proportions définitives de l'œuvre.

Pour accomplir ses escroqueries, son héros devait nécessairement voyager à travers la Russie

et c'était pour le conteur un excellent prétexte à dessiner des paysages, à tracer des caractères. Mais l'auteur avait-il songé d'avance à la conclusion de l'œuvre ? Comment finirait son aventurier ? Finirait-il, enrichi des dépouilles de ses victimes par épouser quelque riche héritière et par ouvrir un brillant salon à Pétersbourg ou à Moscou, ou, ce qui est plus logique, irait-il échouer en prison ou même en Sibérie ? Je crois bien que Gogol n'en savait rien quand il a commencé son œuvre.

Le titre complet est ainsi conçu : *Les aventures de Tchitchikov ou les Ames mortes, Poème.* Par ce sous-titre Poème, l'auteur voulait évidemment indiquer qu'il ne fallait pas tout prendre au sérieux dans son récit et qu'il y faisait une belle part à l'imagination. Cependant il n'a pas intitulé les divisions des *Chants* (comme a fait à tort le traducteur Charrière), mais des chapitres. Le double titre est conforme aux habitudes littéraires de l'époque (Cœlina, ou l'Enfant du mystère, Paule ou la Ferme abandonnée). Il nous semblerait tout à fait bizarre aujourd'hui. Il y a des modes en littérature comme en habillement.

Dans les *Morceaux choisis d'une correspondance avec des amis* (voir plus haut p. 47), Gogol raconte qu'il lut à Pouchkine quelques fragments de son œuvre :

« Pouchkine en m'écoutant s'assombrissait de

plus en plus et à la fin de la lecture il s'écria d'une voix désolée : Mon Dieu ! que notre Russie est triste ! Cela me surprit. Pouchkine qui connaissait si bien la Russie n'avait pas remarqué que tout ce que je lui lisais c'était de la caricature et de l'invention. Depuis ce temps là, je n'ai plus songé qu'à affaiblir la pénible impression que pouvaient produire *Les Ames Mortes* ».

Ce qui semblait triste à Pouchkine, c'était évidemment la bassesse, la trivialité des personnages. C'était aussi l'idée même du servage contre laquelle Gogol n'a jamais songé à protester et qui au fond est la matière propre du poème.

Evidemment ce n'était pas le beau côté de la vie russe que Gogol voulait peindre quand il disait qu'il voulait faire paraître « d'un côté au moins toute la Russie ».

Il travailla fort lentement à son œuvre, à bâtons rompus, dans des hôtels ou des appartements garnis, tantôt en France, tantôt en Suisse, tantôt en Italie, arrêté tantôt par la maladie, tantôt par des accès de mysticisme qui le déprimaient ou l'exaltaient. Il s'imaginera par exemple que s'il est guéri d'une maladie, c'est parce que Dieu tient essentiellement à ce qu'il achève les *Ames Mortes*.

Il écrit à son ami Aksakov au commencement de l'année 1841 :

« Une œuvre merveilleuse s'accomplit dans mon

âme et mes yeux sont bien souvent mouillés des larmes de la reconnaissance. Ici éclate visiblement la sainte volonté de Dieu : une telle inspiration ne vient pas de l'homme. Un homme n'inventerait jamais un pareil sujet ».

Ainsi voilà Dieu collaborateur des *Ames Mortes* ! Vraiment il aurait bien dû les terminer ! Il est vrai que c'est lui aussi qui a inspiré à Joukovsky l'idée de traduire l'Odyssée ! Gogol a tout à fait oublié le commandement qui interdit de prendre en vain le nom de Seigneur. Non seulement il invoque ce nom sacré, mais il en abuse avec une splendide impudence.

Si encore il s'était agi d'écrire une œuvre comme cette *Case de l'oncle Tom* qui porta un coup si redoutable à l'esclavage des nègres ou même comme ce voyage de Radistchev où le servage est carrément pris à partie [1] Mais non ! Le servage, Gogol s'en accomode fort bien ; il ne veut même pas en connaître les abus. Il a d'ailleurs une crainte salutaire de la censure. Dans tout ce que nous connaissons de son poème, il n'y a qu'un seul épisode qui lui ait donné maille à partir avec cette institution.

C'est au chant neuvième, l'épisode du capitaine Kopeïkine.

Ce Kopeïkine est un vieux guerrier mutilé qui

[1] Voir sur Radistchev ma Littérature russe, pp. 172-178 et *Russes et Slaves*, 3e série (Paris, Hachette).

n'a point reçu de pension de retraite et qui pour vivre est réduit à se faire chef de brigands. Pratiquant le système bien connu aujourd'hui de la *restitution*, il ne s'attaque qu'aux biens de la couronne. Poursuivi par la police, il réussit à se sauver en Amérique et de là il écrit à l'Empereur pour l'engager à songer désormais à ceux qui ont été mutilés au service de la patrie. Le souverain comprend la leçon, amnistie Kopeïkine et sa bande et fonde une caisse de retraites pour les Invalides.

La censure ne pouvait naturellement tolérer cet épisode. C'était le seul où Gogol faisait intervenir la personnalité du Souverain qui ne devait pas figurer dans une œuvre d'imagination. L'auteur fit le sacrifice de ce hors-d'œuvre. Gogol honore le pouvoir dans la personne des hauts fonctionnaires. Il ménage moins les petits, ainsi qu'on en peut juger par l'analyse du *Revisor*. Dans la seconde partie inachevée du poème, il nous présente un gouverneur qui est le type de toutes les vertus, mais qui déclare que tous ses fonctionnaires sont tous de franches canailles (*merzavtsy*).

Aux grands personnages il prête plutôt des ridicules que des vices capables de compromettre le respect dû à leur haute situation.

Le tableau qu'il trace de la vie sociale et des mœurs de ses compatriotes dans la première partie du poème est d'ailleurs assez lamentable. Même

parmi les paysans il n'a pas su introduire un type vraiment sympathique, comme ceux qu'on rencontre chez Tourguenev ou chez Tolstoï. On comprend à lire les *Ames Mortes* avec attention le mot de Pouchkine : Que notre Russie est triste ! et ce mot, pourrait aussi servir d'épigraphe au *Revisor*.

Examinons maintenant ce qui nous est arrivé du poème et parlons d'abord du héros Tchitchikov. Gogol a négligé au début de nous dire ce qu'il était et d'où il venait. Ce n'est qu'au onzième chapitre qu'il a songé à réparer cet oubli.

Commençons donc par ce onzième chapitre. Il est indispensable de faire connaissance avec le protagoniste des *Ames Mortes*.

Paul Ivanovicth Tchitchikov appartient à la petite noblesse provinciale. Il a fait des études ordinaires ; son père lui a enseigné que le premier devoir était de gagner de l'argent et dès le collège il a su pratiquer l'usure vis-à-vis de ses camarades et a commencé à thésauriser.

A la mort de ses parents il a réalisé un très mince héritage et est entré comme employé du greffe d'un petit tribunal. Il a sur ses collègues un grand avantage ; il est sobre et laborieux, il réussit à se faire nommer greffier et mettant à profit les habitudes administratives que nous voyons aussi dépeintes et flétries dans le *Revisor*, il sait fort habilement et sans scandale faire chanter ceux qui

ont recours à son ministère. Il nage dans l'aisance, il prend des habitudes de luxe. Un beau jour arrive comme président du tribunal, un magistrat intègre et scrupuleux. Tchitchikov est envoyé en disgrâce dans une autre ville. Il trouve moyen de passer dans le service des douanes, se fait remarquer d'abord par son zèle à dépister les contrebandiers, puis finit par s'entendre avec eux et partager avec eux les bénéfices. Il réalise une grande fortune, mais ses fourberies sont mises à jour ; il passe en jugement. Sa fortune est confisquée. Il est destitué. De son désastre il n'a sauvé qu'une somme de dix mille roubles.

Il réussit à entrer au service d'un grand seigneur comme intendant et en cette qualité il est chargé d'engager au Lombard, c'est-à-dire au Crédit hypothécaire quelques centaines de paysans. Il fait une découverte stupéfiante, c'est que les serfs morts sont acceptés sur les contrôles aussi bien que les serfs vivants « l'un meurt, l'autre naît et à la fin le compte se retrouve ».

Cette révélation est un trait de lumière pour notre aventurier. Avant le prochain recensement, il va acheter toutes les âmes mortes qu'on voudra bien lui vendre. Puis il se présentera au Lombard qui lui prêtera bien deux cents roubles par tête. Il est vrai que d'après la loi on ne peut hypothéquer qu'avec la terre. Mais d'après la loi on peut acheter

l'homme pour coloniser des régions nouvelles, par exemple la Tauride et la Khersonnèse. Ces régions nouvelles, Tchitchikov saura bien les découvrir ou les inventer. Hypothéquer des serfs morts pour peupler des colonies imaginaires, voilà certes, une admirable spéculation.

Donc Paul Ivanovitch Tchitchikov se met en campagne pour trouver de bonnes gens prêts à lui céder à bon compte leurs serfs défunts et, comme il est avant tout un dévôt chrétien, il se signe pieusement avant de commencer ses voyages. Il n'y a pas encore de chemins de fer et il se met en route dans sa britchka, en compagnie de son laquais Petrouchka et de son cocher Séliphane.

Il arrive tout d'abord dans un chef-lieu de gouvernement que Gogol ne nous nomme pas. Les villes et les paysages décrits dans le poème restent anonymes. Mais on peut se fier à l'exactitude des descriptions. Etudiés au point de vue du pittoresque, les chapitres de Gogol nous offrent un tableau fort intéressant des aspects et des conditions matérielles de la vie russe vers 1840, c'est-à-dire à l'époque où les chemins de fer n'avaient pas encore rapproché la Russie de l'Europe. Vie peu confortable s'il en fut, sauf dans les châteaux et les grandes maisons. A l'auberge, la chambre fourmille de blattes et autre vermine ; la salle commune est noire de fumée. Tout en dînant Tchitchikov fait causer ses

voisins et mène une enquête sur toute la ville. Puis il va visiter les gros bonnets et trouve le moyen de se faire inviter à une soirée chez le gouverneur, lie connaissance avec des propriétaires qui l'invitent à aller les voir dans leurs terres. Tous ces provinciaux sont charmés de ses bonnes manières et se plaisent à le proclamer un homme supérieur. « L'homme russe, remarque Gogol, aime passionnément à faire la connaissance de ceux qui lui sont supérieurs, ne fût-ce que d'un tchine et l'échange d'un coup de chapeau avec un comte ou un prince lui est plus précieux qu'une cordiale amitié ». Or Tchitchikov se donne le titre de conseiller de collège (c'est le sixième tchine de la hiérarchie russe) et par dessus le marché de propriétaire. Les invitations lui viennent de tous les côtés. Gogol nous mène d'abord en compagnie de son héros chez le ménage Manilov. Ce Manilov est un précurseur de l'Oblomov de Gontcharov. C'est le type du propriétaire indolent, paresseux, négligent. « Sur sa table s'étalait toujours un livre, marqué à la page quinze qu'il lisait depuis dix ans. Il manquait toujours quelque chose dans sa maison. Le salon était orné d'un beau mobilier, tendu de jolie soie évidemment fort chère ; mais la tenture manquait à deux fauteuils qui étaient couverts d'une simple natte. Depuis plusieurs années le propriétaire répétait toujours à ses visiteurs : « Ne vous asseyez

pas sur ces fauteuils, ils ne sont pas encore achevés ». Une autre chambre n'avait pas du tout de mobilier.

A côté de Manilov, Gogol nous présente sa femme, une personne très bien élevée qui sait parler français, jouer du piano et tricoter de petits ouvrages. Après un dîner plantureux Tchitchikov amène la conversation sur les serfs morts et propose de les acheter. Stupéfaction de l'hôte.

« Comment une vente d'âmes mortes, un acte de vente !

Non pas, reprend Tchitchikov, nous les inscrivons comme vivantes, ainsi qu'elles figurent sur les registres du recensement. J'ai l'habitude de toujours respecter les lois ; j'en ai souffert quand j'étais au service ; mais excusez-moi. Le devoir avant tout, c'est sacré. La loi ! je ne connais rien que la loi. »

Manilov est trop heureux de se laisser persuader et comme il tient beaucoup à l'amitié de Tchitchikov, il se fait un plaisir de lui céder gratuitement les âmes mortes dont il peut disposer.

Tchitchikov quitte le domaine de Manilov pour aller dans celui de Sobakievitch avec lequel il espère bien faire aussi quelque bonne affaire. Mais en chemin, il s'égare, il est surpris par une effroyable tempête et, guidé par des aboiements de chiens, il finit vers deux heures du matin par échouer

devant un manoir occupé par une vieille dame, une veuve, Mme Korobotchka.

La veuve offre au voyageur égaré une cordiale hospitalité et le lendemain matin tout en prenant le thé, Tchitchikov conclut affaire avec elle. L'épisode est l'un des plus célèbres du poème. La vieille dame a beaucoup de peine à comprendre quel marché lui propose cet hôte inattendu. Elle offre de vendre du miel, du chanvre, mais des âmes mortes ! Elle se voit déjà réduite à exhumer des cadavres « pour épouvanter la nuit des oiseaux dans le verger ». Tchitchikov l'envoie à tous les diables et comme elle a grand peur du diable, elle cède un lot de défunts pour quinze roubles et le cadeau d'une feuille de papier timbré. La scène est d'un comique très profond et très amer. Elle vaut surtout par le détail et est trop longue pour être citée ici. On me permettra de renvoyer à la traduction que j'en ai donné dans ma Littérature russe [1].

Tchitchikov reprend son chemin et il déjeune dans une auberge où il retrouve une vieille connaissance qu'il a rencontrée l'autre jour, au chef-lieu, Nozdrev, un joueur acharné, qui entre temps a perdu aux cartes tout ce qu'il a voulu et qui se vante d'avoir vidé dans une nuit d'orgie dix-sept

[1] P. 405-418.

bouteilles de champagne. Ce Nozdrev est tout ensemble un roué, un détraqué, un prodigue et, bien entendu, un oisif. Il emmène Tchitchikov dans un château, lui exhibe les collections les plus hétéroclites et lui sert un dîner arrosé de vins qui ne le sont pas moins. Nozdrev existe toujours ; mais avec les chemins de fer et les sleeping-cars, on le rencontre aujourd'hui, tantôt à Ostende, tantôt à Trouville, à Paris ou à Monaco. Le repas à peine terminé, l'amphytrion présente un jeu de cartes et s'offre à tenir la banque à trois cents roubles. Tchitchikov se refuse à jouer avant d'avoir conclu un marché d'âmes mortes. Mais il trouve à qui parler. Nozdrev ne prend pas au sérieux l'offre de son hôte et lui propose à son tour toute espèce d'acquisitions. Il lui offre un cheval, un chien, un orgue détraqué, une britchka. Tchitchikov refuse d'acheter, refuse de jouer, mais se décide à une partie de dames à cent roubles. Il s'aperçoit que Nozdrev triche abominablement, lui dit des injures ; une rixe s'engage. Au moment où il va succomber Tchitchikov est sauvé par l'arrivée du capitaine ispravnik, officier de police qui vient mettre Nozdrev en état d'arrestation pour coups et violences exercées sur un propriétaire du voisinage. Tout ce chapitre est très vivement mené et fort gai, mais au fond il justifie encore le mot de Pouchkine. Que la Russie était triste en ce temps-là!

Tchitchikov trop heureux d'avoir échappé au triste sort qui le menaçait, s'élance dans la plaine au grand galop de sa troïka, se rend chez Sobakevitch et fait affaire avec lui pour un certain nombre d'âmes à raison de deux roubles cinquante par tête. Le chant finit par une sorte d'hymne en l'honneur de la langue russe. A propos d'un mot pittoresque échappé à la bouche d'un paysan russe, Gogol exalte d'un ton lyrique les beautés de cette langue qu'il possède si bien et qu'il a puisée aux sources mêmes du parler populaire :

« Comme il s'exprime bien le peuple russe ! S'il qualifie un personnage d'une épithète, cette épithète passera à la descendance, à la postérité. Il la traînera après lui dans le service, à Pétersbourg, jusqu'au bout du monde. Il aura beau faire le malin, essayer d'ennoblir son sobriquet, payer des savants pour le rattacher à quelque vieille race princière, rien n'y fera. Le sobriquet continue à croasser de tout son bec de corbeau et dira très nettement d'où l'oiseau s'est envolé. Le mot propre, qu'il ait été dit ou écrit, la hache ne saurait l'entamer. Et comme tout cela est le mot propre, ce qui est sorti du fond de la Russie, des régions où il n'y a ni Allemands, ni Finnois, ni autres allogènes, où il n'y a que l'esprit russe original, vivant, gaillard, qui ne va pas chercher le mot dans sa poche, qui ne le couve pas comme des poussins, mais qui

vous le colle tout à coup comme un passeport pour l'éternité ! Inutile d'ajouter comment sont faits ton nez ou tes lèvres. D'un seul mot tu es dépeint des pieds à la tête.

« Autant il y a d'églises, de monastères à coupoles, clochers bulbeux, et croix sur le sol de la sainte et pieuse Russie, autant fourmillent, scintillent et s'agitent de tribus, de races, de nations sur la face de la terre. Chaque peuple porte en lui un gage assuré de sa puissance, possède en son âme des énergies créatrices, une personnalité vivante et d'autres dons de Dieu. Chacun a son verbe à lui ; un langage qui pour exprimer n'importe quel objet réflète en l'exprimant une partie de son propre caractère. La connaissance du cœur et la sage notion de la vie s'exprime par la langue de l'Anglais ; une facile élégance éclate et pétille dans la parole éphémère du Français ; l'Allemand imagine avec ingéniosité un vocable médiocrement ingénieux et qui n'est pas accessible à tout le monde ; mais il n'est point de parole qui jaillisse du fond du cœur avec autant d'élan, de force, qui bouillonne, qui palpite aussi bien que le mot russe quand il est juste. »

Cette digression était fort admirée de Vogüé qui se plaisait à la citer. Elle est plus facile à admirer qu'à traduire. J'ai fait de mon mieux et je ne suis pas sûr d'avoir réussi ; mais si parmi mes lecteurs il y en a qui soient en état de goûter le texte

de Gogol dans l'original, je les engage par curiosité à se reporter à la traduction ou plutôt à la paraphrase — je ne veux pas dire à la parodie de Charrière. Ils passeront quelques instants agréables !

Tchitchikov se souciait, je crois, fort peu de la langue russe et de ses beautés. Sans perdre son temps à réfléchir sur la justesse de telle ou telle épithète, il continue sa route et arrive chez un propriétaire nommé Pliouchkine. Le village offre un aspect lamentable et non moins lamentable est l'aspect de la maison seigneuriale. Les murs sont écaillés, les fenêtres, sauf deux, claquemurées de planches vermoulues. Tchitchikov est reçu par un personnage coiffé d'un vieux bonnet et revêtu d'une robe de chambre en lambeaux qu'il prend d'abord pour une vieille femme et qui se trouve être le maître de la maison. C'est Pliouchkine en personne.

« Ce qu'il y avait de plus remarquable chez ce personnage, c'était sa toilette. Avec tous les efforts d'imagination, impossible de deviner de quels éléments était constituée sa robe de chambre. Ses manches et son dos étaient tellement graisseux et luisants qu'ils semblaient être en cuir de bottes ; par derrière, au lieu de deux pans en flottaient quatre dont la ouate sortait par flocons. Autour de son cou était noué quelque chose d'innommable. Etait-ce un bas ? une jarretière ? une ceinture abdominale ? A coup sûr ce n'était pas une cravate. En

un mot, si Tchitchikov l'avait rencontré en pareil équipage à la porte de l'église, il lui aurait certainement fait l'aumône. Mais ce n'était pas un mendiant qu'il avait devant lui, c'était un propriétaire. La maison ressemblait à un magasin de bric-à-brac ; Pliouchkine se plaisait à y entasser tous les détritus, vieilles semelles, guenilles, clous, tessons qu'il pouvait ramasser. »

Il avait eu jadis un intérieur confortable et élégant; mais depuis la mort de sa femme il avait complètement négligé sa personne et sa maison, et était tombé au dernier degré de la misère et de l'ignominie.

Ce type existe ailleurs qu'en Russie et j'ai eu l'occasion de le rencontrer.

Pliouchkine, était pourtant un propriétaire de mille âmes; ces âmes étaient aussi mal soignées que sa maison. Les unes étaient mortes, les autres étaient en fuite. Les fugitifs, Pliouchkine est trop heureux de s'en défaire à raison de trente-deux kopeks par tête; quant aux morts il les cède gratis, attendu que Tchitchikov s'engage à payer pour eux la capitation. Tout ce chapitre est merveilleux, comme description de détresse morale et matérielle. Si Balzac ou Zola l'avaient connu, ils auraient certainement salué en Gogol un maître et un précurseur.

En somme, la campagne de Tchitchikov a bien

commencé. Il retourne à l'auberge où l'attendent ses deux domestiques Petrouchka et Selifane. Gogol — nous l'avons remarqué tout à l'heure — ne s'est pas interdit les digressions. Il se rend compte de la pénible impression que le chapitre précédent, avec ses détails parfois répugnants disons même dégoutants, a dû produire sur le lecteur, et au début du chapitre septième, il éprouve le besoin de se justifier devant lui : « Heureux l'écrivain, qui négligeant les caractères ennuyeux, désagréables, malencontreux, s'attaque à des caractères où se manifeste la haute dignité de l'homme, l'écrivain qui, dans le tourbillon des images changeantes, a choisi quelques rares exceptions, qui n'a pas modifié une seule fois le ton élevé de sa lyre, n'est pas descendu de ses hauteurs vers ses frères pauvres, misérables, n'a pas touché la terre, s'est perdu tout entier dans les sphères lointaines et grandioses ! Sa belle destinée est deux fois enviable. Il vit dans ces régions comme dans sa famille et pendant ce temps-là sa gloire retentit et se répand au loin. Il a fait flotter devant les yeux des hommes un encens qui les enivre, il les a merveilleusement flattés en leur cachant les misères de la vie, en leur montrant les beaux côtés de l'homme. Tout le monde applaudit, tout le monde se précipite derrière son char de triomphe. On l'appelle un grand poète, un génie mondial qui plane au-

dessus des autres, comme l'aigle au-dessus des oiseaux. A son seul nom les jeunes cœurs ardents palpitent, des larmes de sympathie brillent dans tous les yeux... Nul n'égale sa puissance. Il est Dieu.

Tel n'est pas le sort de l'écrivain qui ose faire apparaître tout ce qui défile à tout instant devant nos yeux et ce que ne voient pas des yeux indifférents; toute la vase horrible, répugnante des détails qui, enveloppent notre vie, qui ose pénétrer au fond de tous ces caractères froids, morcelés, vulgaires dont fourmille notre voie terrestre, cette voie souvent amère et ennuyeuse, cet écrivain qui d'un ciseau implacable ose les mettre en relief, les faire éclater aux yeux de tous.

Celui-là ne recueillera pas les applaudissements, ne verra pas couler des larmes de reconnaissance ni se manifester l'enthousiasme unanime des âmes qu'il a transportées. Il ne verra pas accourir vers lui la vierge de seize ans, toute hors d'elle dans un élan d'enthousiasme; il ne s'oubliera pas dans l'enchantement des harmonies qu'il exhale. Il n'échappera pas enfin au jugement des contemporains, ce jugement hypocrite et brutale, qui traite d'inférieures et de misérables les créations qu'il a caressées, qui lui attribue un coin d'infamie, parmi les écrivains qui déshonorent l'humanité, lui prête les vices de ses héros, déclare qu'il n'a ni cœur, ni

âme, ni la flamme divine du talent. Car le jugement des contemporains ne veut pas reconnaître la même qualité aux verres qui pénètrent les mystères du soleil et à ceux qui révèlent les mouvements des insectes; car il n'admet pas qu'il faut avoir une âme très profonde pour illuminer un tableau pris dans la vie commune et l'enchâsser comme une perle dans son œuvre [1]. Car le jugement des contemporains n'admet pas que le haut et solennel rire doit être placé au même rang que le haut élan lyrique et qu'il y a tout un abîme entre ce rire et les contorsions d'un saltimbanque. (Nous retrouverons cette théorie dans La Sortie du théâtre [2].) Il ne reconnaît pas cela, le jugement des contemporains et il tourne tout en reproches et en injures par l'écrivain méconnu. Déclassé, dédaigné, isolé comme un pélerin sans famille, il reste seul au milieu de la route. Pénible est sa mission et amer son isolement.

« Et par une destinée singulière je suis encore destiné à marcher longtemps bras dessus bras dessous avec mes étranges héros... à ne contempler la vie qu'à travers un rire visible pour le monde et des larmes qu'il ne connaît pas. Et bien loin encore est le temps où le tourbillon de l'inspiration jail-

[1] Je traduis aussi littéralement que possible. Mais, malgré mon admiration pour Gogol, je suis bien obligé de reconnaître que ses métaphores ne se suivent pas très bien.

[2] Voir le chapitre sur le *Revisor*.

lira d'une tête environnée d'horreur sacrée et d'éclairs, où dans un frémissement inquiet les foules entendront le tonnerre majestueux d'autres éclairs ».

Au moment où Gogol écrivait ces lignes, était-il assailli par les idées mystiques qui fermentaient dans son cerveau et songeait-il au rôle d'apôtre et de prophète qu'il jouerait un jour parmi ses contemporains ?

Continuons avec lui le voyage bras dessus, bras dessous en compagnie de Tchitchikov. Après une excellente nuit passée à l'auberge, notre héros s'est réveillé et fait ses comptes. Il est déjà propriétaire de quatre cents âmes qui ne lui ont pas coûté grand chose et qui lui rapporteront beaucoup. Il se divertit à relire les listes qui portent les noms des défunts avec l'indication de leurs aptitudes ou de leurs professions. C'est avec quelques variantes la scène du fossoyeur dans le cimetière d'Hamlet : Bon menuisier. Très intelligent ; ne boit pas. De père inconnu. Bottier. De temps en temps le lecteur s'arrête sur quelque sobriquet extraordinaire, par exemple celui : Ne fais pas attention à l'auge, formule appliquée probablement à quelque ivrogne qui s'était laissé tomber dans une auge. Et cet autre : Roule, tu n'arriveras pas. Etait-ce quelque forain, voiturant des marchandises pour le compte de son maître ? Puis il parcourt la liste des fugi-

tifs vendus par Pliouchkine; où sont-ils à présent. Quel métier font-ils ?

Ce recensement singulier occupe Tchitchikov jusqu'à midi. Il s'aperçoit qu'il est l'heure d'aller au tribunal faire régulariser les actes de vente. Dans le *Revisor* nous retrouverons la physionomie d'un juge de province et nous recueillerons quelques détails sur l'ordre ou plutôt le désordre qui règne dans son établissement. Ici Gogol décrit par les menus l'organisation intérieure des bureaux, les types ou les caricatures des employés, leur facilité à tendre la main pour accepter des gratifications illégales. Grâce à l'obligeance d'un président peu scrupuleux, Tchitchikov ne paiera que la moitié des droits. On trouvera le moyen de faire passer l'autre moitié au compte d'un justiciable moins favorisé.

Pour fêter cet acte mémorable — ou plutôt cette série d'actes sur papier timbré — le maître de police organise un lunch des plus somptueux. Ce magistrat appartient à la même famille que le gorodnitchi du *Revisor*. Mais il a des manières plus caressantes. « Il vivait au milieu de ses concitoyens comme dans sa famille. Il était tout à fait à sa place et comprenait à merveille sa situation. Il était même difficile de décider s'il avait été crée pour la fonction, ou la fonction pour lui. Il menait si bien ses affaires qu'il se faisait deux fois plus que tous ses

prédécesseurs, et avec cela il était aimé de toute la ville. Les marchands d'abord l'aimaient beaucoup parce qu'il n'était pas fier. Il était le parrain de leurs enfants, les traitait en compères, il les exploitait de temps en temps de façon assez dure, mais il savait si bien y mettre la manière. Il tapait sur l'épaule de son interlocuteur, riait avec lui, lui offrait du thé, lui promettait de venir faire une partie de dames chez lui, l'interrogeait sur ses affaires. S'il apprenait qu'un enfant était tombé malade, il conseillait quelque médicament. Un charmant homme en un mot. »

Après un souper plantureux chez ce délicieux fonctionnaire, Tchitchikov devient, comme on disait en ce temps-là, le lion de la ville. Tout le monde parle de lui, des serfs dont il a fait l'acquisition. On le considère comme un millionnaire et les millionnaires ont toujours beaucoup d'amis. Les femmes elles-mêmes se mettent à raffoler de lui. Il reçoit des déclarations. Il est invité au bal du gouverneur. Toutes les beautés de la ville s'empressent autour de Tchitchikov. Mais son triomphe est gâté par l'arrivée de Nozdrev qui le traite carrément d'escroc et d'aventurier.

Mme Korobotchka chez laquelle il a fait sa première affaire est restée fort perplexe après son départ. Elle a des doutes sur la correction du marché conclu ; elle vient au chef-lieu pour s'éclaircir

et fait part de ses scrupules à une amie. Le bruit de sa visite se répand comme une traînée de poudre et donne lieu aux commentaires les plus divers. Suivant les uns Tchitchikov est un Don Juan déguisé qui vient pour enlever la fille du gouverneur. Suivant d'autres, c'est peut-être bien — comme Khlestakov — un revisor dissimulant son incognito sous le prétexte d'un commerce bizarre. Bref, l'administration se résoud à faire une enquête sur la personnalité sympathique mais suspecte du trafiquant d'âmes mortes.

J'ignore ce que penserait Gogol s'il vivait dans la Russie parlementaire d'aujourd'hui. Il n'y aurait pas, je crois, grande confiance si j'en juge par ce qu'il écrivait il y a plus de soixante-dix ans à propos d'une Commission provinciale :

« Dans toutes nos assemblées, à commencer par le *mir* [1] des paysans, dans toutes nos réunions, dans tous nos comités, s'il n'y a point une tête qui mène tout le monde, c'est la plus effroyable confusion. Il est difficile de savoir pourquoi ; évidemment c'est dans le sang. On ne voit réussir que les réunions établies pour s'amuser ou dîner ensemble, clubs ou réunions à l'allemande. Nous sommes toujours prêts à tout entreprendre. Au premier vent qui souffle, nous fondons des sociétés de

[1] Communauté rurale.

bienfaisance, d'encouragement, Dieu sait de quoi encore. L'objet est magnifique et on n'aboutit à rien. Cela vient peut-être de ce que nous sommes satisfaits dès le début et que nous nous imaginons qu'il n'y a plus rien à faire. Par exemple, nous imaginons une association pour venir en aide aux indigents, nous y consacrons des sommes considérables et immédiatement pour célébrer cette louable entreprise, nous offrons un banquet aux premiers fonctionnaires de la cité, bien entendu aux frais de la souscription. Sur l'argent qui reste nous louons un local somptueux; nous payons le local et les gens de service. Il nous reste en tout pour les pauvres cinq roubles et demi ; encore nous ne sommes pas d'accord sur la répartition et chacun tire la couverture de son côté. »

Les fonctionnaires réunis chez le maître de police ne sont plus d'accord sur le vrai caractère de Tchitchikov. Les uns déclarent que c'est un faussaire, d'autres un agent secret, d'autres le capitaine Kopeïkine dont il a été question plus haut (voir p. 126). Dans leur effarement ils oublient que ce Kopéïkine a perdu un bras et une jambe dans ses campagnes, d'autres plus téméraires veulent que Tchitchikov soit Napoléon échappé de Sainte-Hélène... Bref, les enquêteurs se séparent sans rien décider. Mais Tchitchikov sent très bien qu'on le soupçonne, que le terrain se dérobe sous lui. Il se décide à la fuite.

Gogol se plaît à nous décrire les faubourgs et les villages qu'il traverse.

Il rédige à l'étranger ce onzième chapitre des *Ames mortes* qui aurait pu en être le dernier ; sa pensée se reporte vers le pays dont il est si loin et qu'il ne voit jamais mieux que des bords de l'Atlantique, du Rhin, du Léman ou de la Méditerrannée. Il oublie toutes les misères dont il s'est fait l'historiographe et des accents lyriques trahissent son émotion.

« Russie ! Russie ! des belles et lointaines régions où je suis, je te vois. Ton sol est triste, plat, inhospitalier. L'œil n'est pas réjoui ni épouvanté par les hardies merveilles de la nature, couronnées des hardies merveilles de l'art. Chez toi point de ces villes avec des hauts palais aux milles fenêtres suspendus au-dessus des abîmes, des arbres et des lierres pittoresques, qui enserrent les maisons, dans le bruit et l'éternelle poussière des cascades. La tête ne se redresse point pour contempler les masses de pierre entassées au-dessus d'elles. A travers des arcades sombres jetées les unes sur les autres on ne voit point éclater les lignes éternelles des montagnes éclatantes qui s'élancent vers un lumineux ciel d'argent. En toi, tout est plat, vide et monotone. Comme de petits points, des signes de repère, tes villes basses se dressent sur tes plaines. Rien n'arrête, rien ne charme le regard.

Mais quelle force irrésistible, mystérieuse attire vers toi ? Pourquoi, sans relâche, résonne-t-elle dans mes oreilles, la chanson mélancolique qui résonne sur toute ton étendue d'une mer à l'autre ? Qu'y a-t-il dans cette chanson ? Pourquoi m'appelle t-elle par ses sanglots et me prend-elle au cœur ? Quels sons morbides caressent et pénètrent mon oreille et s'enroulent autour de mon cœur ? Russie que veux-tu de moi ? Quel lien invisible, mystérieux nous attache l'un à l'autre ? Pourquoi me regardes-tu ainsi, pourquoi tout ce qu'il y a en toi tourne-t-il vers moi des yeux pleins d'attente ? Et moi je reste encore incertain, insensible et sur ma tête plane un nuage lourd des pluies qui vont tomber et ma pensée s'arrête effarée devant ton étendue. Que prédit cet incommensurable espace ? N'est-ce pas chez toi que doit naître une pensée infinie, puisque tu es toi même illimitée ? N'est-ce pas ici que doit naître un héros, puisqu'il a l'espace de se déployer et de se mouvoir ? Il s'impose formidablement à moi ce puissant espace, il s'imprime avec une force terrible dans le fond de mon âme. Il éclaire mes yeux d'une lueur surnaturelle. Oh ! quel lointain éblouissant, merveilleux inconnu à ce monde ! O Russie ! »

— Arrête imbécile, s'écrie brusquement Tchitchikov s'adressant à son cocher, et nous voici brusquement ramenés du ciel en terre, autrement dit du monde de la rêverie à celui de la réalité.

Au fond Gogol ne sait trop que faire de son héros. Il se distrait par des variations sur la grande route et le pittoresque du voyage, description de la nuit, lever de la lune, lever du soleil; puis il se rappelle tout à coup qu'il a oublié de nous présenter Tchitchikov, que nous ne savons ni qui il est, ni d'où il vient et il entreprend de nous raconter sa biographie, que j'ai, comme il était nécessaire, résumée au début de cette analyse. Et brusquement l'auteur nous ramène à la britchka et à son voyageur. Tchitchikov exige que Stéphane lance la voiture à toute vitesse et c'est l'occasion pour le poète d'entamer une de ces digressions lyriques qui s'imposeront plus tard à tous les faiseurs d'anthologie.

« Quel Russe n'aime la vitesse en voyage ? Comment son âme ne l'aimerait-elle pas, cette âme qui aime le vertige, le plaisir du tourbillon, parfois prête à s'écrier : Le diable emporte tout! Il semble qu'une force inconnue vous emporte sur ses ailes, que vous volez, et que tout vole : les verstes [1] volent, les marchands volent au-devant de vous sur leurs kibitkas ; la forêt vole des deux côtés avec ses rangées sombres de pins et de sapins, ses bruits de hache et ses croassements de corbeaux ; toute la route vole Dieu sait où dans un invisible

[1] La verste vaut 1.067 mètres.

lointain. Il y a quelque chose d'effrayant dans ce rapide évanouissement des choses où tout objet disparaît sans laisser distinguer; seul au-dessus de votre tête le ciel avec de légers nuages et la lune qui perce semblent immobiles! Ah troïka, oiseau troïka [1] qui t'a inventée? Tu ne pouvais naître que chez un peuple ardent qui n'entend pas la raillerie et qui, nivelant tout, s'est répandu sur la moitié du monde. Essayez donc de compter les verstes jusqu'au moment où la tête vous tournera!

Et l'équipage n'est pas bien compliqué; il n'a point d'armature de fer; à la hâte, à la diable, avec la hache et la doloire, l'habile moujik d'Iaroslavl a su te fabriquer, o ma troïka! Le cocher ne porte point les bottes allemandes; une longue barbe, de gros gants et le voilà campé, Dieu sait sur quoi; il s'est soulevé, il a brandi son fouet, il a entonné sa chanson et les chevaux sont partis en tourbillon, les rayons des roues ne font plus qu'un cercle uni, la route frémit, le passant s'arrête et pousse un cri d'épouvante et elle roule, elle roule, elle roule la troïka. Et on ne voit plus au loin que de la poussière et de l'air qui tourbillonne.

N'est-tu pas ainsi ô ma Russie? N'es-tu pas emportée comme la troïka impétueuse que nul ne peut atteindre? Sous toi la route fume, les ponts

Voiture à trois chevaux attelés de front.

gémissent, et tu laisses tout en arrière. Celui qui te voit passer s'arrête comme devant un miracle; n'est-ce point un éclair tombé du ciel ? Que signifie ce mouvement formidable ? Quelle force mystérieuse est cachée dans ces chevaux mystérieux ? Ah ! quels chevaux ! quels chevaux ! Sont-ce les tempêtes qui se cachent sous vos crinières ? Est-ce une oreille fine qui se dissimule dans chacune de vos veines ? Ils ont entendu tomber d'en haut la chanson connue; tous ensemble d'un commun effort ils ont tendu leurs poitrines de bronze; ils effleurent à peine la terre de leurs sabots, ils ne sont plus que des lignes tendues qui volent en l'air et la troïka s'élance comme inspirée de Dieu.

Russie où cours-tu ? Réponds ! Elle ne répond pas. La clochette égrène dans l'air ses sons merveilleux; l'air frémit et se brise en fragments; elle vole, elle dépasse tout ce qu'il y a sur la terre et les autres peuples et les autres empires s'écartent et lui livrent passage ».

C'est sur ce couplet lyrique et triomphal que s'achevait le premier volume des *Ames Mortes*. Qu'eût dit Gogol s'il avait assez vécu pour voir la guerre de Crimée et plus récemment cette guerre d'Extrême-Orient qui a pour quelque temps arrêté la troïka russe dans sa marche ? Qu'eût-il dit s'il avait assisté aux épreuves et aux transformations de ces dernières années de l'empire ?

En somme, la première partie des *Ames Mortes*, telle que Gogol l'avait publiée en 1842 constituait un ensemble complet. Un escroc commet un certain nombre de fourberies et disparaît : cela est très logique et se voit très souvent dans la vie. Les abonnés des cabinets de lecture pouvaient attendre sans impatience la seconde partie du récit, si toutefois l'auteur voulait en donner une.

L'opinion publique fut quelque peu désorientée. L'*Abeille du Nord* publia un long article avec cette épigraphe *Parturiunt montes*.

« Tchitchikov, disait le critique — Boulgarine si je ne me trompe, — ressemble terriblement a Khlestakov du *Revisor*. Ici un imprudent gamin exploite tous les imbéciles et toutes les canailles d'une ville.

Là une parfaite canaille abuse de toute une province. L'un emprunte de l'argent à tout le monde, l'autre, demande à tout le monde des âmes mortes à acheter. Tous deux s'enfuiront à temps du théâtre de leurs exploits et délivreront l'auteur du souci de dénouer une intrigue d'ailleurs assez maladroitement nouée.

Par quoi donc sont remplies les 475 pages de ce roman à sujet si maigre ? Par la description des localités où se passent les différentes scènes, par celle de l'extérieur des personnages, par leurs dialogues, par divers épisodes, des descriptions,

des plaisanteries et des sentences. Il y a là beaucoup de détails divertissants, gais, finement observés, heureusement rendus, beaucoup de traits caractéristiques des classes inférieures de notre société, beaucoup de mots d'esprit, de traits justes contre l'ignorance, la sottise et le vice. On rencontre des jugements spirituels, des observations justes et frappantes, mais tout cela se noie dans un mélange étrange de fadaises, de vulgarité, de bagatelles. Tous les personnages que l'auteur met en scène sont tous plus ou moins des caricatures, tous sont des imbéciles ou des voleurs. Il n'y a pas un personnage, je ne dirai pas honnête ou noble, mais simplement convenable. C'est un monde spécial de fripouilles qui n'a jamais existé et ne pouvait pas exister.

Pour justifier l'auteur on peut dire qu'il ne voulait pas représenter le monde réel, où sont mélangés le bon et le mal, le vrai et le faux, l'intelligence et la sottise. Il voulait dessiner une charge et y faire entrer tout ce qu'il a trouvé de ridicule en ce monde. Mais tout ce qui se passe, tout ce qui se dit ne convient pas au roman, à la poésie. Mais tout ce qui se passe dans la rue ou dans une cour d'auberge, ne peut pas intéresser et nous être agréable dans un livre.

Nous sommes étonnés du manque de goût et du mauvais ton qui règne dans ce roman (Ici l'auteur

cite un certain nombre d'exemples). La langue et le style sont incorrects et barbares (Ici encore des exemples, qui naturellement sont sans intérêt pour les étrangers).

Il suffit pour remplir nos devoirs de critique, d'avoir signalé les fautes et les faiblesses. Appelons maintenant l'attention du lecteur sur les bons côtés de ce livre que l'auteur par plaisanterie a nommé un poème » (Ici des citations).

Boulgarine conclut ainsi : « Après ces citations que nous pourrions multiplier nous ne pouvons pas ne pas en vouloir à l'auteur de l'indifférence qu'il professe pour son talent. Il a volontairement renoncé à la place qu'il pourrait occuper parmi les maîtres du roman pour se mettre plus bas que Paul de Kock. C'est dommage, c'est grand dommage ! »

Paul de Kock ! La comparaison nous semble aujourd'hui monstrueuse. On ne lit plus aujourd'hui Paul de Kock ; mais vers 1840 il était considéré comme un des plus illustres représentants de l'esprit français et ses romans étaient traduits dans toutes les langues de l'Europe. La Bibliographie russe de Mejov signale plus de quarante traductions de ses œuvres. Or rien n'est difficile à établir comme la perspective exacte des œuvres étrangères. Dans ces dernières années on nous a imposé des œuvres de romanciers russes qui n'avaient réellement d'intérêt que pour la bourse du traducteur.

Il faut bien avouer que Boulgarine avait raison quand il déclarait que le poème ne renferme pas un seul personnage sympathique et Viazemsky confirmait ce jugement : « Ces caricatures qui se suivent sans relâche, font penser, disait-il, à la danse des morts ». Senkovsky proclamait que l'œuvre était une bouffonnerie, une collection de grotesques, d'originaux et de voleurs. Lui aussi mettait Gogol au niveau de Paul de Kock. Polevoï reprochait à l'auteur de n'avoir peint que les côtés fangeux de la Russie, et lui aussi faisait allusion à Paul de Kock.

En revanche, Serge Timofieevitch Aksakov écrivait à Gogol une lettre enthousiaste et Schevyrev comparait l'auteur des *Ames Mortes*, à Von Vizine, qui, au temps de Catherine II, avait signalé et flétri sur le théâtre les misères ou les ridicules de ses contemporains. Bielinsky signalait le caractère essentiellement russe, national et *patriotique* de l'œuvre et prédisait à l'auteur le plus bel avenir. Constantin Sergieévitch Aksakov poussait l'enthousiasme aux dernières limites. Il saluait l'œuvre du titre d'épopée, comparait l'auteur à Shakespeare et à Homère et même le mettait au-dessus de ces deux génies. C'était un peu exagérer.

Dans la préface qu'il écrivit en 1846, pour la deuxième édition des *Ames Mortes*, Gogol essaya de se justifier et il le prit sur un ton d'humilité.

Il s'adresse à son lecteur et il le prie de lui venir en aide. Il le tutoie suivant la vieille mode nationale.

« Dans ce livre que tu as sans doute lu, dans la première édition est représenté un homme de notre pays. Il voyage à travers notre terre russe, il rencontre des gens de toutes conditions, depuis les nobles jusqu'aux humbles. Il est figuré plutôt pour représenter les défauts et les vices de l'homme russe que ses qualités et ses vertus, et tous les gens qui l'entourent sont figurés aussi, pour montrer nos faiblesses et nos défauts.

Des personnages et des caractères meilleurs paraîtront dans les autres parties. Dans ce volume il y a beaucoup de descriptions inexactes, non conformes à la réalité de la terre russe, parce que je n'ai pas pu tout connaître. La vie d'un homme ne suffit pas à connaître la centième partie de ce qui se passe dans notre pays. En outre, par suite de mon inadvertance, de mon inexpérience, de la rapidité de mon travail, il s'est produit beaucoup de fautes et de lacunes de toute espèce, de sorte qu'il y a des corrections à faire à chaque page. Je te prie, ô lecteur de me corriger si élevée que soit ta condition... quelque insignifiant que te paraisse mon livre, quelque peu d'intérêt que tu trouves à le corriger, à y joindre des remarques. » Ce ton est un peu plus modeste que celui des élans mystiques ou lyriques, dont j'ai donné plus haut quelques spécimens.

Donc Gogol supplie ses lecteurs de collaborer avec lui. « Comme il serait bon par exemple, que quelque lecteur riche d'expérience et connaissant bien les types que j'ai décrits voulût bien annoter le livre du haut en bas, et m'envoyer au fur et à mesure ses observations personnelles et les souvenirs de sa vie (j'abrège le texte qui est un peu diffus). Quel immense service il me rendrait. Il ne s'agit point ici de style, ni d'art. Il s'agit de la réalité de l'œuvre. » Gogol prie aussi quelque lecteur appartenant à la noblesse, de lui adresser ses observations sur cette caste « qui est la fleur de la patrie ». « Je ne puis pas éditer les derniers volumes de mon œuvre, tant que je ne connaîtrai pas la vie russe de tous les côtés du moins, dans la mesure où il faut la connaître pour cette œuvre. »

C'est pour apprendre à connaître cette vie russe qu'il est allé gaspiller Dieu sait combien d'années à l'étranger.

Gogol invite ceux qui voudront le faire bénéficier de leurs observations à bien se pénétrer de ceci qu'ils n'écrivent pas pour un égal au point de vue intellectuel, mais pour un être infiniment inférieur qui n'a presque rien appris.

« Je les prie même au lieu de moi, de se figurer un sauvage de paysan, dont toute la vie s'est passée dans un trou, auquel il faut expliquer en détail les moindres circonstances, qu'il faut traiter comme un

enfant, en ayant peur à chaque instant d'employer des expressions supérieures à son intelligence. Si l'auteur des remarques a sans cesse ces idées présentes à l'esprit, ses observations seront beaucoup plus intéressantes, beaucoup plus curieuses, et m'apporteront un véritable bénéfice. »

Est-ce bien le même Gogol qui cinq ans auparavant écrivait à un ami ?

« Une œuvre merveilleuse s'accomplit dans mon âme... Ici éclate visiblement la sainte volonté de Dieu. *Une telle inspiration ne vient pas de l'homme. Un homme n'inventerait jamais un pareil sujet !* »

Décidément l'auteur des *Ames Mortes* était un terrible détraqué !

Après avoir tour à tour eu Dieu pour collaborateur, et sollicité le concours du premier imbécile venu, le poète désemparé finit par anéantir la plus grande partie de la dernière moitié de son œuvre. De cette moitié à laquelle il avait travaillé pendant dix ans, il n'est resté que le chapitre un, deux et trois, un quatrième chapitre inachevé et un certain nombre de fragments épars.

Le protagoniste est toujours Tchitchikov qui continue sa carrière d'aventurier. Il s'avise de fabriquer un faux testament, et cette fois il tombe sous la main de la justice ; il est jeté en prison. Mais il est gracié par un gouverneur beaucoup trop clément, et il reprend le cours de ses aven-

tures à travers le monde. Toutefois la leçon paraît lui avoir quelque peu profité, et il semble annoncer l'intention de redevenir un honnête homme et d'employer à de bonnes œuvres l'argent qu'il a volé.

Le ton du poème et le niveau moral des caractères s'élèvent. Nous rencontrons d'autres personnages que des canailles ou des imbéciles. Gogol nous donne à entendre que son héros est peut-être capable d'appliquer son intelligence à autre chose qu'à des escroqueries, et un généreux philantrope entreprend de le ramener à la vertu.

Tchitchikov renonce à acheter des serfs décédés, mais il ne renonce pas à hypothéquer ceux qu'il possède déjà.

Avec l'argent qu'il retire de cette ingénieuse spéculation, il ne désespère pas de pouvoir acquérir une propriété et redevenir un honnête homme. Les chapitres achevés offrent quelques personnages intéressants, par exemple celui du propriétaire Tentetnikov.

Tentetnikov représente le type si largement repris depuis, par Gontcharov dans « Oblomov » de l'homme inutile, du gobe-mouches éternel, type très fréquent dans l'ancienne société russe, moins dangereux peut-être que celui de certains agités modernes qui mettraient volontiers le feu aux quatre coins du monde pour satisfaire leur insatiable inquiétude.

« Le matin, il se réveillait très tard et restait longtemps assis sur son lit à se frotter les yeux, et comme ses yeux étaient par malheur très petits, il les frottait extraordinairement longtemps et pendant tout ce temps-là son domestique Michaïlo se tenait à la porte avec une cuvette et un essuie-mains. Le pauvre Michaïlo attendait une heure, puis une autre, retournait à la cuisine, puis revenait. Le maître se frottait toujours les yeux et était toujours assis sur son lit. Enfin, il sortait de sa couche, se lavait, revêtait une robe de chambre et passait dans le salon pour prendre du thé, du café, du cacao, ou même du lait chaud, tout cela très lentement, émiettant le pain sans pitié et infectant tout de cendre de tabac. Il restait deux heures à prendre le thé et encore c'était peu, puis il emportait un verre de thé froid, s'approchait de la fenêtre qui donnait sur la cour...

Deux heures avant le dîner, il s'enfermait dans son cabinet pour s'occuper sérieusement d'une œuvre qui devait embrasser la Russie à tous les points de vue, au point de vue civil, politique, religieux, philosophique, résoudre les problèmes et les questions soulevées par le temps et déterminer nettement son grand avenir... D'ailleurs cette entreprise colossale restait à l'état de simple idée. L'auteur mordillait sa plume, griffonnait des dessins sur le papier, puis laissait tout de côté et pre-

nait en main un livre qu'il ne lâchait pas jusqu'au dîner... Après le dîner, il prenait le café en fumant et jouait aux échecs tout seul... Que faisait-il jusqu'au souper ? Ce serait difficile à dire. Au fond il ne faisait rien du tout.

Ainsi vivait tout seul dans le vaste monde, un jeune homme de trente-quatre ans, toujours en robe de chambre et sans cravate ».

Après avoir séjourné chez ce raté lamentable, Tchitchikov entre en relations avec un vieux général de l'année 1812, cette année qui est si loin de nous et dont un centenaire glorieux pour les deux parties vient d'évoquer le souvenir. Comment Gogol imagine-t-il le représentant d'une époque héroïque ?

« Tchitchikov fut introduit dans son cabinet. Le général portait une robe de chambre d'un pourpre splendide. Le regard franc, le visage viril, les moustaches et les favoris poivre et sel, les cheveux tondus ras à la nuque, le col gras en arrière à trois bourrelets ; en un mot c'était un de ces généraux à peindre. »

A côté de ce misérable débris dont il fait d'ailleurs un personnage assez désagréable, Gogol s'est plu à tracer la miniature gracieuse et sympathique de sa fille Julienne. Il semble en vérité qu'il veuille nous réconcilier quelque peu avec l'humanité...

Mais ce n'est vraiment plus la peine de nous intéresser à un personnage dont les destinées ulté-

rieures ne nous seront pas révélées ; je laisse les curieux s'essayer, si cela les divertit, à mettre en place les quelques fragments découverts dans les papiers de Gogol après sa mort. C'est un jeu de *puzzle* tout comme un autre [1].

Si j'en crois M. Kotliarevsky, qui me paraît terriblement optimiste, la seconde partie du poème était destinée à effacer la pénible impression de la première. Enfin Gogol en méditait une troisième où son héros devenait un parfait chrétien, un bon citoyen et cela, grâce à l'intervention du tsar lui-même. Comment cette intervention se serait-elle produite ? Sous quelle forme la censure l'aurait-elle admise ? Ce sont des questions que nous sommes hors d'état de résoudre. Gogol a emporté son secret dans la tombe.

Malgré tout le talent de l'auteur, les *Ames Mortes* restent une œuvre difficile à comprendre et à goûter pour notre public. D'ailleurs elle ne se prête guère aux traductions industrielles qui pullulent sur notre marché.

Elle ne fournit aucune matière aux tirades humanitaires ou à la propagande anarchiste.

Les hommes et les lieux que le poète nous présente sont trop loin de nous dans le temps et dans

[1] A partir de la page 207 du second volume la traduction de Charrière n'est plus qu'un tissu de conjectures.

l'espace. Evidemment les *Ames Mortes* ne seront jamais populaires comme tel chef-d'œuvre de Tolstoï, de Tourguenev, de Dostoevsky. Tout homme qui se pique d'aimer les lettres doit cependant les avoir lues au moins une fois dans sa vie.

CHAPITRE IX

LE THÉATRE. LES ŒUVRES SECONDAIRES

Le théâtre de Gogol ne comprend que quatre pièces achevées : *Le Revisor* qui est son chef-d'œuvre et *La Sortie du Théâtre* qui en est comme l'appendice ; *Le Mariage*, les *Joueurs*, des fragments d'une comédie qui devait s'appeler *Le Vladimir du troisième degré* et des fragments sans intérêt.

Nous avons dit plus haut que Gogol avait sans doute hérité de son père le goût du théâtre, qu'il avait joué la comédie au Collège et qu'à Pétersbourg il avait un instant eu l'idée de se faire acteur. Ne pouvant jouer les pièces des autres, il s'était avisé d'en écrire et cette fois il avait mieux réussi. Mais il manquait d'esprit de suite et il s'est arrêté à mi-chemin.

Au mois de février 1832 il écrivait à Pogodine qu'il avait commencé une comédie, *Le Vladimir du*

troisième degré, qui renfermait « beaucoup de méchanceté, de sel et de rire ». Mais tout à coup il s'était aperçu que la censure n'autoriserait pas ce sujet scabreux. L'ordre de saint Vladimir est l'un des plus considérable des ordres russes et naturellement il est conféré par l'Empereur. S'attaquer à ceux qui reçoivent cette distinction, c'est s'attaquer indirectement à la personne du souverain. Evidemment la censure ne pouvait pas laisser passer des scènes comme celles-ci.

Le fonctionnaire Proletov est assis dans son cabinet et lit le journal. Il y découvre une promotion dans l'ordre. L'un des promus est un de ses collègues. « Comment, un concussionnaire qui a été deux fois traduit devant le tribunal ! »

Les Joueurs constituent non pas une comédie, mais un ensemble de scènes assez difficiles à mettre au théâtre et qui ne peuvent avoir la prétention de rivaliser avec la célèbre comédie de Régnard. C'est une suite d'épisodes assez plaisants qui pourrait s'intituler : le voleur volé.

Gogol nous présente une bande d'aigrefins qui voyagent d'hôtel en hôtel avec des cartes biseautées. Ils s'entendent pour dépouiller un riche voyageur, Glov qui vient de réaliser un gros capital. Glov refuse de se prêter à leurs combinaisons ; mais il laisse à sa place un fils dont les filous flattent les manies et qu'ils finissent par dépouiller complètement.

Le jeune blanc-bec ne les a pas payés comptant, il leur a donné une délégation de deux cent mille roubles sur une banque hypothécaire. Ils sont très pressés de toucher pour aller jouer à la foire de Nijny-Novgorod. L'un des membres de la bande, Ikharev, a précisément sur lui quatre-vingt mille roubles. Ils les lui empruntent et lui laissent en garantie la délégation de deux cent mille roubles. Après leur départ, Ikharev découvre que le prétendu Glov fils n'est point le fils du riche marchand, mais que c'est un aventurier qui n'a pas un kopek et dont la complicité a été achetée pour trois mille roubles. Ainsi Ikharev a été dépouillé par ses complices. Il conclut que décidément il vaut mieux jouer au boston à un *gros* la fiche.

La pièce ne renferme pas un seul rôle de femme, Elle semble avoir été écrite pour être jouée dans des pensionnats de jeunes gens. Le comique en est naturel, le dialogue vif et piquant. Toute la Russie était en ce temps là dévorée de la passion du jeu et si le jeu n'est pas le grand ressort du chef-d'œuvre de Gogol, le *Revisor*, il en est, comme on le verra plus loin, le point de départ.

Le Mariage est une vraie comédie qui s'est maintenue au répertoire et qui se lit avec agrément. Le héros est un vieux garçon, Podkolesine, qui voudrait bien se marier, mais qui ne peut s'y décider. Expliquons ce nom de Podkolesine. Il veut dire

celui qui doit tomber, *pod koleso,* sous la roue, sous cette roue fatale du mariage, qui doit tôt ou tard écraser les célibataires les plus obstinés.

Podkolesine est en proie aux obsessions d'une marieuse qui lui offre un parti magnifique. Il hésite, mais survient un ami qui le décide à tenter l'aventure.

Le deuxième tableau nous transporte chez la demoiselle à marier, Agatha Tikhonovna. La marieuse lui apporte la liste de tous les partis qu'elle a découverts. Puis c'est le défilé plaisant des candidats qui se présentent eux-mêmes, un huissier, un officier d'infanterie, un marin en retraite, enfin Podkolesine en personne conduit par son ami Kotchkarov, qui trouve le moyen d'éliminer les rivaux et de laisser le célibataire endurci en tête-à-tête avec l'ingénue. Le dialogue qui s'engage entre les deux candidats au mariage est assez plaisant.

AGATHE.

Ayez la bonté de vous asseoir.

(Ils s'asseyent tous les deux et gardent le silence.)

PODKOLESINE.

Mademoiselle, vous aimez à vous promener.

AGATHE.

Comment! me promener?

PODKOLESINE.

A la campagne, l'été, il est très agréable de se promener en barque.

AGATHE.

Oui, nous nous promenons quelquefois avec des amis.

PODKOLESINE.

On ne sait pas encore quel été il fera.

AGATHE.

Il est à souhaiter qu'il soit beau.

(Silence.)

PODKOLESINE.

Mademoiselle, quelle est la fleur que vous préférez ?

AGATHE.

Celle qui a le parfum le plus fort, l'œillet.

PODKOLESINE.

Les fleurs vont très bien aux dames.

AGATHE.

Oui, c'est une occupation agréable. (Un silence.) A quelle église êtes-vous allé dimanche dernier ?

PODKOLESINE.

A celle de l'Ascension, et le dimanche d'avant

j'étais allé à Notre-Dame de Kazan. D'ailleurs, on prie bien dans n'importe quelle église... Seulement l'autre est plus belle. (Un silence ; Podkolesine tambourine sur la table.) ..... Nous aurons bientôt la fête d'Ekaterinenhof.

AGATHE.

— Oui, dans un mois, à ce qu'il me semble.

PODKOLESINE.

Pas même dans un mois.

AGATHE.

Ce sera certainement une belle fête.

PODKOLESINE.

C'est aujourd'hui le huit, (Il compte sur ses doigts.) neuf, dix, onze... Ce sera dans vingt-deux jours.

AGATHE.

Sitôt que cela ?

PODKOLESINE.

Je ne compte pas le jour d'aujourd'hui. (Un silence.) Quels gens hardis que nos gens du peuple !

AGATHE.

Quels gens ?

PODKOLESINE.

Les ouvriers. Ils montent tout en haut. Je passe

le long d'une maison et le peintre là haut badigeonne et n'a peur de rien.

AGATHE.

Oh ! oui. Et où cela ?

PODKOLESINE.

Sur le chemin que je suis habituellement pour aller à mon bureau... Oui, tous les matins je vais à mon service.

(Un silence. Podkolesine recommence à tambouriner des doigts, puis prend son chapeau et s'incline.)

AGATHE.

Comment, vous voulez déjà ?

PODKOLESINE.

Oui, pardonnez-moi si je vous ai peut-être ennuyée.

AGATHE.

Comment, serait-ce possible ? Au contraire, je dois vous remercier de m'avoir fait si bien passer le temps.

PODKOLESINE.

Et cependant il me semble que je vous ai ennuyée.

AGATHE.

Ah ! vraiment non !

PODKOLESINE.

Alors, s'il est possible, permettez-moi quelquefois, un autre soir...

AGATHE.

J'en serai enchantée.

(Il sort. Agathe, restée seule, exhale en termes lyriques son enthousiasme.)

Quel charmant homme ! Je viens seulement d'apprendre à le connaître. En vérité, on ne peut pas ne pas l'aimer. Si modeste, si intelligent ! Oui, son ami me l'avait bien dit depuis longtemps. C'est dommage qu'il soit parti sitôt. Je voudrais l'entendre encore. Comme il est agréable de causer avec lui. Ce qu'il y a surtout de bien chez lui, c'est qu'il ne parle pas pour ne rien dire. J'aurais voulu, moi aussi, lui dire deux mots. Mais, je l'avoue, j'ai été si intimidée. Mon cœur avait cessé de battre. Quel homme excellent ! Je vais aller raconter tout cela à ma tante.

Kotcharov se croit sûr du succès de ses démarches. Il jette Podkolesine dans les bras d'Agathe et décide que le mariage aura lieu séance tenante. La jeune fiancée va revêtir sa toilette de noces et Kotchkarov va commander le repas. Mais, connaissant le caractère irrésolu de Podkolesine, il prend soin de cacher le chapeau de son ami pour l'empêcher de

s'échapper. Resté seul, Podkolesine se met à réfléchir. Décidément il ne peut se résoudre au mariage ; il saute par la fenêtre et disparaît.

Consternation générale. Le dernier mot appartient à la marieuse évincée par Kotcharov; mot qui peut se résumer ainsi : « Cela vous apprendra à essayer de faire un mariage sans moi. »

Le *Mariage* est en somme une très agréable comédie et l'une des meilleures peintures des mœurs russes que l'on ait portées au théâtre avant l'apparition d'Ostrovsky [1].

---

[1] Voir sur *Ostrovsky* le récent volume de M. J. Patouillet (librairie Plon).

CHAPITRE X

LE REVISOR

L'œuvre capitale de Gogol, auteur dramatique, c'est le *Revisor*, autrement dit l'inspecteur des services administratifs, le *missus dominicus*. Ce dernier titre étant un peu long, nous maintenons dans cette étude le nom de Revisor, sans nous donner même la peine de le franciser.

On a beaucoup discuté sur le point de départ de la pièce. Gogol aimait à dire qu'il devait le sujet à Pouchkine : Pouchkine lui avait raconté l'histoire d'un aventurier qui, dans la ville d'Oustioujna (gouvernement de Novgorod), s'était présenté en cette qualité et avait exploité les fonctionnaires. Pouchkine lui-même, pendant qu'il séjournait à Nijny-Novgorod, où il était allé recueillir des matériaux pour son *Histoire de Pougatchev*, avait été pris pour un revisor voyageant incognito.

Gogol aurait aussi entendu parler d'un certain Paul Petrovitch Svinine qui, en Bessarabie, s'était fait passer pour un haut personnage et avait été pris pour tel; il avait poussé l'audace jusqu'à recueillir des pétitions de forçats quand il fut démasqué.

Voyons maintenant les précédents littéraires. Gogol devait connaître les œuvres de son compatriote petit-russien, le poète Kvitka Osnovanienko (1778-1843). C'est un humoriste et un vaudevilliste qui se lit encore aujourd'hui, non sans agrément. Parmi ses comédies, il en est une qui a pour titre : *Les voyageurs de la capitale ou la petite ville bouleversée*, dont le point de départ pourrait bien avoir inspiré l'auteur du *Revisor*.

Le *gorodnitchi* (nous expliquerons plus loin ce mot) d'une ville de district — autrement dit d'un chef-lieu d'arrondissement — est avisé de l'arrivée prochaine d'un personnage considérable, particulièrement bien vu du gouverneur.

Evidemment, ce personnage est un revisor, c'est-à-dire un inspecteur, un contrôleur des services administratifs. Immédiatement le gorodnitchi prend des mesures pour jeter de la poudre aux yeux de l'illustre et importun visiteur. Il ordonne de sceller les poêles des pauvres gens pour qu'il n'y ait pas d'incendie dans la ville pendant son séjour ; la prison n'a pas de détenus : on arrête à tout hasard

un pauvre diable pour peupler la solitude de l'établissement.

Pareille chose est arrivée en France, m'assure-t-on, non pas sous l'ancienne monarchie, au temps des lettres de cachet, mais sous la présidence de cet excellent Félix Faure. Il visitait je ne sais plus quelle sous-préfecture et devait, notamment, inspecter l'hôpital. La veille de son arrivée, on s'aperçut avec terreur que l'hôpital n'avait pas de malades ; on engagea quelques volontaires qui voulurent bien, sur la promesse d'être bien nourris et encore mieux désaltérés, figurer des convalescents. Le président daigna trouver qu'ils avaient fort bonne mine et félicita le directeur.

Je reviens au prétendu *Revisor* de Kvitka Osnovianenko. Il lui a donné un nom qui ne nous permet guère de le prendre au sérieux. Il l'appelle *Poustolobov* (M. de Têtevide). Malgré cette dénomination, les citadins le prennent fort au sérieux, le reçoivent solennellement, le traitent d'Excellence et lui offrent un banquet. Après le festin, ils l'invitent à se reposer un peu. Il répond majestueusement : Et qu'adviendrait-il de la Russie si je me reposais après dîner ?

L'intrigue diverge ensuite de celle du *Revisor*. Mais, comme on le voit, le point de départ est le même.

Gogol connaissait peut-être aussi *La Petite Ville*

de Kotzebue, dont le premier acte offre une méprise analogue. Mais la comédie de Kotzebue, et le *Revisor*, n'ont à partir du second acte, aucun point de ressemblance.

Au fond le sujet de Gogol est très simple. Un petit employé de Pétersbourg, Ivan Alexandrovitch Khlestakov se rend dans sa famille, à l'est de la Russie, dans le gouvernement de Saratov. Il a perdu en route tout son argent au jeu et en attendant que sa famille lui envoie le viatique nécessaire pour le rapatrier, il reste confiné dans l'hôtel d'une petite ville, dont Gogol n'a pas dit le nom. Vu ses manières et sa distinction relative, les gros bonnets du pays le prennent pour un revisor voyageant incognito. Ils lui font la cour et lui prêtent ou lui offrent de l'argent à qui mieux mieux. Le gorodnitchi l'emmène chez lui, lui offre le vivre et le couvert et finit par lui donner sa fille en mariage. Il quitte la ville, emportant l'argent de ses dupes et leur promettant de revenir bientôt. Mais avant de partir, il a eu la fâcheuse idée d'écrire à un ami de Pétersbourg une lettre où il raconte ses aventures et trace le portrait ou la caricature de ses dupes. Cependant le bruit de l'heureuse fortune échue au gorodnitchi s'est répandu par la ville. Ses amis accourent pour l'en féliciter, non sans une pointe d'ironie ou de jalousie. Le gorodnitchi exulte et forme les plus splendides projets. Soudain

le maître de poste arrive; il a eu l'indiscrétion d'ouvrir la lettre de Khlestakov et il en communique le contenu à des auditeurs effarés de se voir tous ensemble dupés et caricaturés.

Ils se reprochent mutuellement leur sottise et se demandent quel est le premier d'entre eux qui s'est imaginé d'inventer la légende du revisor. Voilà qu'un gendarme se présente. Le vrai revisor est arrivé et il convoque immédiatement les fonctionnaires à l'hôtel où il est descendu. La toile tombe lentement sur les groupes des fonctionnaires pétrifiés.

Le sujet était assurément des plus hardis et devait provoquer quelque scandale. De même qu'il avait fallu l'intervention de Louis XIV pour faire jouer *Tartuffe*, de même il fallut celle de l'empereur Nicolas pour que le *Revisor* pût paraître à la scène. Il comprit quel aide lui apportait le poète pour les réformes administratives qu'il méditait. Il assista à la première représentation; il engagea ses ministres à aller voir le *Revisor*.

La pièce fut représentée pour la première fois le 19 avril 1836. Elle ne fut pas jouée conformément aux intentions de l'auteur; les acteurs crurent devoir les exagérer et tombèrent dans la caricature.

D'autre part, le public se méprit, ou affecta de se méprendre et de voir dans la comédie une satire des institutions gouvernementales. Rien n'était

plus loin de la pensée de Gogol. Il était par essence conservateur, impérialiste, bon et loyal sujet du souverain et ne prétendait en aucune façon au titre de libéral, bien moins encore de révolutionnaire. Le gendarme qui se présente à la fin de la pièce pour annoncer l'arrivée du véritable revisor, c'est le représentant de l'empereur. C'est l'exempt du dernier acte de *Tartuffe* et il pourrait dire comme lui :

Nous vivons sous un prince ennemi de la fraude.

Il est intéressant de relever les impressions des spectateurs de la première représentation à Pétersbourg et à Moscou.

Voici ce qu'écrit dans ses *Mémoires* Paul Vasiievitch Annenkov [1] :

« Dès le premier acte, l'effarement se lisait sur tous les visages. Aucun spectateur ne savait ce qu'il devait penser du tableau qu'on venait de lui présenter. Cet effarement s'accrut d'acte en acte. La majeure partie des spectateurs complètement désorientée, persistait inébranlable dans cette incertitude. Cependant, il y avait dans cette farce des traits et des scènes d'une telle vie, d'une telle réalité, qu'à deux reprises un rire général éclata. Il en fut autrement au quatrième acte (cet acte est

[1] Né en 1813, mort en 1887.

celui où Khlestakov écrit à son ami de Pétersbourg la lettre fatale, reçoit des suppliques de solliciteurs et obtient la main de la fille du gorodnitchi). Parfois encore le rire éclatait d'un bout à l'autre de la salle, mais c'était un rire timide qui tombait à l'instant même. Il n'y eut presque pas d'applaudissements, mais l'attention était extrême ; le public suivait convulsivement, avec effort toutes les nuances de la pièce. Parfois un silence de mort. Tout cela indiquait que la pièce avait empoigné vigoureusement le cœur des spectateurs. Après la fin du quatrième acte, l'effarement se transforma presque en une désapprobation générale à laquelle le cinquième acte mit le comble. Beaucoup rappelèrent l'auteur parce qu'il avait écrit la comédie, d'autres parce qu'ils voyaient du talent dans quelques scènes, la masse du public parce qu'elle avait ri ; mais l'impression générale de ce public d'élite était celle-ci : « C'est impossible, c'est de la calomnie, c'est une farce. »

La pièce n'était pas encore éditée et le public ne connaissait pas l'épigraphe dont l'auteur a fait précéder la première édition :

« Ne te fâche pas après le miroir, si tu as la gueule de travers. »

Le public de Moscou ne fut pas moins désorienté. Il était en grande partie composé de représentants de la haute société et la pièce fut peu goûtée. L'ac-

teur Stchepkine se montrait désolé de cet accueil : « Mon cher, lui dit un de ses amis pour le consoler, comment aurais-tu voulu qu'il en fut autrement ? Une partie du public est composée de ceux qui *prennent* (c'est-à-dire de concussionnaires), une autre de ceux qui *donnent.* »

Dans la revue *Molva* (*le Bruit public*) éditée par Nadejdine, l'auteur du compte rendu s'exprimait ainsi :

« Le *Revisor,* disait-il, n'a pas intéressé, n'a pas touché le public ; il l'a fait rire légèrement, il ne l'a pas touché. Durant l'entr'acte, on pouvait entendre — moitié en français — un murmure de mécontentement, des plaintes dédaigneuses. *Mauvais genre !*

Jugement terrible de la haute société par lequel elle flétrit le talent lui-même, s'il a le malheur de lui déplaire. La pièce a été par endroits couverte d'applaudissements ; mais, le rideau baissé, on n'a pas entendu une seule parole. C'est ce qui devait être et ce qui est arrivé. »

Gogol qui était terriblement névropathe et mal équilibré, fut très peiné de la façon dont on avait reçu sa pièce.

Un de ses amis, un certain Procopovitch, avait cru lui faire plaisir en lui apportant le premier exemplaire de la comédie imprimée. Gogol le jeta à terre avec fureur en s'écriant : « Ah ! Seigneur !

S'il n'y avait qu'une ou deux personnes pour se plaindre, mais tous ! tous ! »

Le 29 avril 1836, il écrivait à l'acteur Stchepkine :

« Tout le monde est contre moi ; les vieux et considérables fonctionnaires croient qu'il n'y a rien de sacré pour moi parce que j'ai osé parler des gens en service. Les policiers sont contre moi, les marchands sont contre moi. Les littérateurs sont contre moi. Ils grognent et viennent voir la pièce. Pour la troisième représentation il était impossible de se procurer des billets. Sans la haute intervention du Souverain, ma comédie n'aurait pas été représentée et il s'est trouvé des gens pour demander l'interdiction. Maintenant je vois ce que c'est que d'être un auteur comique. Au moindre fantôme de vérité tous se dressent contre vous. Ce n'est pas seulement un homme, ce sont des classes tout entières. J'imagine ce que c'eût été si j'avais pris quelque épisode de la vie pétersbourgeoise qui m'est maintenant beaucoup plus connue que la vie de province. Il est pénible de voir les hommes se dresser contre vous quand on les aime d'un amour fraternel ».

Gogol se sent incapable de supporter les critiques dont il est l'objet et il lui vient à l'esprit cette idée singulière que pour écrire librement sur la Russie il faut vivre loin d'elle.

S'il avait été un pamphlétaire politique, un agitateur comme un Herzen, un Bakounine, un Krapotkine, ce besoin d'émigrer se comprendrait. Le révolutionnaire est le plus souvent obligé de vivre en dehors de son pays. Mais Gogol est essentiellement monarchiste, conservateur et il n'a aucune raison sérieuse de passer la frontière. Nous avons dit quelle avait été l'impression première des habitants de Pétersbourg et de Moscou. Quelle fut celle de la critique ?

Boulgarine prétendait que le *Revisor* n'était pas une comédie, que des scandales administratifs ne constituaient pas un sujet théâtral, que l'œuvre était tout simplement une farce et un tissu de caricatures. Il déclarait que la ville de Gogol n'était pas une ville de la Grande-Russie mais de la Petite-Russie ; que certains personnages étaient des Juifs et non des Russes. C'était mentir avec impudence. Si Gogol avait voulu présenter des Juifs il aurait donné à ses héros des noms allemands ou hébraïques et n'aurait pas manqué de s'expliquer nettement dans les indications très copieuses qu'il fournit en tête de la Comédie sur chaque personnage.

Boulgarine concluait en déclarant que le *Revisor* ne fournissait aucun aliment au cœur ni à l'esprit. Gogol fut vengé de cette injustice par un article du prince Viazemsky publié dans *le Contemporain*. Cet article, au dire de M. N. Kotliarevsky, est ce que l'on a écrit de plus sage sur le *Revisor* :

C'est, dit Viazemsky, une vraie comédie. Ce n'est point une farce, bien qu'on y trouve des caricatures. Gogol est le Téniers russe. Viazemsky conclut ainsi :

« On se plaint qu'il n'y ait pas dans la pièce un seul homme sensé. Il y en a un, c'est l'auteur. On se plaint qu'il n'y ait pas un honnête homme. Il y en a un, c'est le gouvernement qui à la fin châtie tous les pervers en envoyant le véritable revisor. »

Bielinsky ne se prononça sur le *Revisor* que quelques années après la première représentation (en 1840 dans les *Annales de la patrie*). Son article était de nature à consoler Gogol des attaques dont il avait été l'objet. Il proclamait hautement la valeur artistique de l'œuvre.

« Il n'y a point dans le *Revisor* de scènes meilleures que les autres parce qu'il n'y en a point de plus mauvaises. Toutes sont excellentes et constituent les parties indispensables d'un ensemble unique ». La remarque est très juste. Un directeur qui voudrait faire des coupures dans le *Revisor* se trouverait bien embarrassé ! Bielinsky allait jusqu'à déclarer Gogol supérieur à Molière et en cela il exagérait. Mais je n'hésite pas à reconnaître que le chef-d'œuvre de Gogol ne le cède ni au *Tartuffe* ni au *Misanthrope*. Examinons maintenant ce chef-d'œuvre et essayons d'en faire ressortir les mérites.

L'action se passe dans une petite ville anonyme, un chef-lieu de district, nous dirions une sous-préfecture, sur la grand'route qui mène de Saint-Pétersbourg à Saratov [1].

Au lever du rideau les principaux fonctionnaires de la ville, l'administrateur des hospices, le directeur du collège, le juge, le commissaire de la police, un médecin et deux sergents de ville sont réunis chez le gorodnitchi. Je maintiens à dessein le mot russe que Mérimée traduit imprudemment par gouverneur. Le gorodnitchi, c'était dans ce temps le maître de police, ce qu'on appelle aujourd'hui l'ispravnik. Cette dénomination n'est plus en usage.

Le gorodnitchi a convoqué tous les gros bonnets de la ville pour leur annoncer une grave nouvelle, l'arrivée prochaine d'un revisor, c'est-à-dire d'un inspecteur chargé de *réviser* tous les services administratifs et de demander des comptes à tous ceux qui en sont chargés. Que chacun prenne ses précautions! Le directeur de l'hôpital devra faire débarbouiller ses malades, leur mettre des bonnets propres, faire disparaître l'odeur de tabac dont l'hôpital est empoisonné et l'odeur de chou qui empeste les cuisines. Le juge devra faire dispa-

[1] Ville de Russie sur le Volga inférieur. Elle est à environ 1500 kilomètres de Pétersbourg. Elle compte aujourd'hui près de 150.000 habitants.

raître les oies qui se promènent dans la salle des pas-perdus, ranger un fouet de chasse qui traîne dans son bureau et veiller à ce que son assesseur sente moins l'eau-de-vie que d'habitude. L'inspecteur des écoles a dans son personnel des professeurs qui se tiennent mal et qui ont des tics malheureux.

Tandis que nos fonctionnaires nous révèlent ainsi leurs défauts, leurs travers ou leurs ridicules, arrivent ceux qu'on pourrait appeler les deux compères de la comédie, les deux rentiers inséparables, Bobtchinsky et Dobtchinsky. Ceux là ne sont pas des fonctionnaires, ce sont de bons bourgeois qui vivent de leurs revenus et dont la vie se passe en flâneries et en commérages. Pour se divertir davantage à leurs dépens, Gogol leur a donné à tous deux le même nom de baptême et le même nom patronymique ; ils s'appellent tous deux Pierre Ivanovitch et leurs noms de famille ne diffèrent que par l'initiale. Ils entrent tout essoufflés d'avoir couru, tant ils sont pressés d'annoncer la grande nouvelle. Le revisor est arrivé. Ils l'ont vu, ce qui s'appelle vu.

Ils sont allés à l'hôtel, qui est en même temps le meilleur restaurant de la ville, ils se sont fait servir du saumon et ils ont rencontré un personnage mystérieux qui se promenait dans la salle à manger et qui regardait avec persistance dans leur assiette.

Ils ont appris que c'est un employé du gouvernement qui se rend dans le gouvernement de Saratov. Il est depuis quinze jours à l'hôtel ; il déclare n'avoir pas d'argent et prend tout à crédit. Evidemment c'est pour mieux dissimuler son incognito. C'est le revisor !

Les fonctionnaires sont consternés. Depuis deux semaines ! Que de désordres dans la ville pendant ce temps-là. Une femme de sous-officier a été fouettée contrairement à la loi ; les prisonniers n'ont pas reçu leurs rations. Il y a eu du tapage dans les rues qui n'ont pas été balayées [1].

Tout le monde perd la tête sauf le juge qui déclare que personne n'oserait mettre les pieds dans son tribunal et le gorodnitchi qui décide d'aller prendre le taureau par les cornes, autrement dit d'aller chercher le lion dans son repaire. Il profite de l'occasion pour faire la leçon à ses inférieurs. Ici se place un mot célèbre qui est devenu proverbial. Le gorodnitchi interpelle le policier Svistounov (Sifflard, dirait-on en français) et lui prêche la morale :

« Je te connais ; tu fais le bon apôtre et tu fourres des cuillères d'argent dans tes bottes.

[1] Mérimée traduit (p. 140 de sa traduction). « Et les cabarets dans la rue et pas de balayage ». Il ignorait les diverses sens du mot *kabak*. Sa traduction renferme bien d'autres erreurs que nous signalerons plus loin.

« Qu'as-tu fait chez le marchand Tchernaïev ? Il t'avait donné, pour ton uniforme, deux archines (un mètre et demi) de drap et tu as chipé toute la pièce. Prends garde, tu prends plus que ne permet ton grade. »

Tous ou presque tous prennent plus que ne permet leur grade et le gorodnitchi, qui fait si bien la morale à son subordonné, sent très bien qu'il n'a pas les mains nettes. Il est tellement troublé qu'il sort en mettant sur sa tête, non pas son bicorne, mais l'étui en carton dans lequel on le lui a apporté.

Le second acte se passe dans l'hôtel où demeure le revisor. Il est flanqué d'un laquais ou plutôt d'un serf nommé Osip, qui rappelle le type légendaire de nos valets de comédie et qui, notamment, n'est pas sans offrir quelque ressemblance avec le valet du *Joueur*, de Regnard.

Ce laquais nous en apprend beaucoup sur la moralité de son maître qui est assez élastique. Khlestakov est un étourneau vaniteux, un gâcheur d'argent. Joueur par-dessus le marché, il s'est laissé dépouiller, au cours de son voyage, par un aigrefin et attend, pour quitter l'hôtel, que son père lui ait envoyé des fonds. Il risquerait d'attendre fort longtemps si le ciel ne lui adressait de bonnes âmes pour le tirer d'affaire.

Au moment où il achève un maigre dîner, obtenu à grand peine d'un hôtelier rétif et méfiant, le

gorodnitchi se présente dans sa chambre. Khlestakov est très troublé de cette visite inopinée ; le gorodnitchi n'est pas moins intimidé : l'un a peur d'être arrêté, l'autre d'être destitué. Après un début de conversation assez pénible, Khlestakov avoue son embarras ; quelques roubles feraient bien son affaire pour lui permettre d'échapper à ce maudit hôtelier. Le gorodnitchi est convaincu qu'il joue la comédie pour mieux garder son incognito. Il lui offre deux cents roubles pour régler son compte et, comme une chambre d'hôtel n'est pas digne d'un si haut personnage, il l'invite à venir demeurer chez lui. De cette façon, il est sûr de le chambrer, de l'avoir toujours sous la main et d'arrêter au passage les plaintes qui pourraient être adressées au revisor contre l'administration municipale.

Voilà donc Khlestakov installé chez le gorodnitchi. On lui fait visiter quelques établissements municipaux, notamment l'hôpital où il fait un succulent repas, arrosé des vins les plus généreux. Il est un peu ému en arrivant chez son hôte, mais il comprend peu à peu la méprise dont il est l'objet et il prend le parti d'en profiter. Il fait successivement la cour à la fille et à la femme de son hôte. Toutes deux s'éprennent de lui à leur façon et déclarent qu'il est charmant. Les fonctionnaires municipaux font à l'envi ressortir leurs mérites devant cet inspecteur général qui ne saurait manquer de

contribuer à leur avancement. Enhardi par toutes les platitudes qu'il voit autour de lui, excité par les vins généreux, Khlestakov se pose en haut et puissant personnage et, au fur et à mesure qu'il voit l'ahurissement et un sentiment de terreur respectueuse se peindre sur le visage de ses auditeurs, il leur débite des bourdes de plus en plus fortes. Il est au mieux avec son directeur. Il est connu partout; une fois même on l'a pris pour le commandant en chef et lui a rendu les honneurs. Il connaît des actrices, il est lié avec les hommes de lettres, notamment avec Pouchkine, qui est un grand original. Il écrit : c'est lui qui a composé le *Mariage de Figaro*, *Robert le Diable*, *Norma*. (Il cite au hasard de sa mémoire les noms des œuvres qui étaient populaires vers 1835.) C'est lui également qui a écrit les romans les plus célèbres de l'époque. Il donne des bals, des dîners. Et quels dîners! On sert des melons de six cents roubles et le potage vient en droite ligne de Paris. Il fait le whist avec le ministre des affaires étrangères, l'ambassadeur de France et l'ambassadeur d'Allemagne [1]. Le matin, à son réveil, son antichambre bourdonne de solliciteurs : des comtes, des princes attendent son lever. Une fois, c'est lui qui a fait marcher tout le

[1] Il n'y avait point d'ambassadeur d'Allemagne en ce temps-là. Khlestakov commet un impair; il aurait dû dire de Prusse ou d'Autriche.

département. Le directeur était absent. On lui a envoyé trente-cinq mille courriers pour le décider à accepter la suppléance. Khlestakov s'échauffe de plus en plus, se grise de ses paroles. La tête lui tourne, il chancelle et tous les fonctionnaires se précipitent pour le soutenir et lui font comprendre qu'il a besoin de repos. Il va cuver son vin.

Tandis qu'il repose, les femmes s'exaltent sur son charme et sa distinction. Les hommes se préoccupent du moyen de parer le coup dont ils se croient menacés. On fait la cour à Osip, son domestique, pour savoir exactement quelle fonction il occupe à Pétersbourg.

LE GORODNITCHI.

Dis-moi, mon ami, à quoi ton maître attache-t-il le plus d'importance, qu'est-ce qui lui est le plus agréable quand il est en voyage ?

OSIP.

Il aime surtout qu'on le reçoive bien, qu'on le traite bien. Ainsi, moi, qui ne suis qu'un serf, eh bien, il tient à ce qu'on me traite bien. Nous allons quelque part : — Eh bien, Osip, comment t'a-t-on traité ? — Mal, Votre Honneur. — Ah ! dit-il, Osip, mauvaise maison. Rappelle-la moi, quand j'irai là.

Les valets de Molière, de Regnard et de Beaumarchais sont terriblement ingénieux. Je ne crois pas qu'ils aient trouvé mieux que ce mot-là.

Osip est récompensé de sa franchise. Il reçoit de quoi prendre le thé et même des gâteaux avec.

En attendant le réveil de Khlestakov, les fonctionnaires tiennent conseil au sujet des mesures à prendre pour parer le péril qui les menace. Le mieux, évidemment, c'est d'acheter la bienveillance du terrible revisor. Mais par quel moyen et de quelle façon ? Lui proposer directement, sans détour, d'acheter sa bienveillance, cela peut être dangereux. Si par malheur il était honnête ! Evidemment, il faut lui graisser la patte. Mais comment et qui le premier osera « attacher le grelot ».

Tout à coup, on entend, dans la chambre de Khlestakov, des bruits de pas. Plus de doute. L'ennemi est réveillé. Ce serait le moment de l'aborder... Tout le monde se sauve.

Pour éviter un changement de décor, Khlestakov, à peine réveillé, vient occuper la scène restée libre. Tandis que tout en bâillant il réfléchit aux agréables surprises de la journée, le juge entre dans la pièce sans se faire annoncer. C'est lui qui va essayer d'attacher le grelot. Il se présente en tremblant, décline ses noms et qualités, s'excuse d'avoir l'audace de déranger l'illustre dignitaire. Dans sa main mal fermée, il tient un paquet de papiers. Nous devinons que ce sont des roubles. Khlestakov le devine aussi et tire son interlocuteur d'embarras. Il lui raconte de lui-même qu'il a beau-

coup dépensé en route, qu'il est un peu gêné et, naturellement, le magistrat saisit la balle au bond, et les roubles passent de sa main dans le portefeuille du revisor. La même scène se renouvelle avec le maître de poste qui se laisse soulager de trois cents roubles... à titre de prêt, bien entendu.

Puis, c'est le tour de l'inspecteur du gymnase, auquel Mérimée donne, je ne sais pourquoi, le titre de recteur, qui entre en rechignant et que ses collègues poussent dans le dos pour le faire avancer. Comme il ne voit trop par où entamer la conversation, Khlestakov essaye de le mettre à son aise en lui offrant un cigare qu'il ne sait par quel bout allumer. Khlestakov jouit de son embarras, amène la conversation sur les femmes et voyant qu'il ne peut rien obtenir de son interlocuteur, s'attaque directement au portefeuille. Il donne toujours la même raison : j'ai tout dépensé en route; l'inspecteur du gymnase s'en tire avec trois cents roubles et s'en va tout guilleret.

Maintenant, il est bien probable que le redoutable revisor ne viendra pas visiter les classes.

Le curateur des établissements de bienfaisance, qui succède à ce timide universitaire, n'est pas un timide comme lui, mais un bavard qui ne demande qu'à dauber sur tous ses concitoyens. Khlestakov arrête à grand peine le flot de son éloquence par une demande de quatre cents roubles qui passent

immédiatement du portefeuille du curateur dans celui de l'insatiable revisor. Mais voici les deux bavards, les deux compères inséparables, j'allais dire les deux commères, Bobtchinsky et Dobtchinsky. Eux ne sont pas venus pour acheter l'indulgence du voyageur.

Ils n'exercent aucune fonction. Ce sont de braves rentiers, des oisifs qui cherchent toutes les occasions d'occuper leurs loisirs et qui viennent tout simplement satisfaire une curiosité insatiable. Ils sont tout à fait ahuris, quand Khlestakov mis en appétit leur demande tout de go de lui prêter mille roubles. A eux deux, ils n'en ont que soixante-cinq ; mais ils n'osent pas les refuser. En échange de ce mince service, Dobtchinsky demande au prétendu revisor d'assurer l'avenir de son petit garçon qui peut bien avoir cinq ou six ans ; quant à Bobtchinsky, il n'a personne à recommander ; mais, il voudrait que l'on connût son existence à Pétersbourg : « Quand vous serez à Pétersbourg, racontez à tous les grands personnages, aux sénateurs, aux amiraux, exposez à ces Excellences que dans cette localité vit Pierre Ivanovitch Bobtchinsky. Et même, si la chose va jusqu'à l'Empereur, dites à l'Empereur : « Majesté, dans cette ville vit Pierre-Ivanovitch Bobtchinsky. » La phrase est passée en proverbe.

Resté seul, Khlestakov fait ses comptes. Il a ra-

massé plus de mille roubles et il s'est royalement diverti aux dépens de provinciaux. Son domestique Osip qui représente le gros bon sens populaire, l'engage à filer vivement avant que ses dupes n'aient découvert le pot aux roses. Il y consent mais, avant de filer, il veut se donner le plaisir de conter ses bonnes fortunes à un ami, à un journaliste de Pétersbourg, qui ne manquera pas de faire des gorges chaudes des naïfs provinciaux. Il écrit une longue lettre à cet ami anonyme ; il la confie à Osip pour la jeter à la poste ; et c'est, comme nous le verrons tout à l'heure, cette lettre qui fera le dénouement.

Au moment où il la remet à Osip pour la jeter à la poste, sa chambre est envahie par de nouveaux solliciteurs. Cette fois, ce sont des marchands qui viennent se plaindre des exactions du gorodnitchi ; ils n'apportent pas de l'argent, mais des dons en nature. Ici se place un des plus jolis contresens de Mérimée. L'un des marchands expose les procédés dont le gorodnitchi accompagne ses exactions.

Si l'on essaye de lui résister, il vous donne tout un régiment à loger. Quand on réclame, il ferme la porte : « Je ne te ferai pas donner la question, dit-il, je ne t'infligerai pas un châtiment corporel, parce que la loi ne le permet pas, mais mon cher, dit-il, je saurais bien te faire avaler tant de couleuvres. »

Il y a dans le texte : je te ferai manger des ha-

rengs. Ces harengs ont déconcerté Mérimée, qui les a remplacés par de métaphoriques couleuvres. Or, dans l'idée de Gogol, il s'agit bien de harengs, de harengs salés, de harengs saurs. Lorsqu'on voulait torturer un prisonnier, sans lui infliger la question, on lui offrait pour toute nourriture des harengs saurs, sans lui donner à boire.

On ne peut pas trop en vouloir à Mérimée d'avoir ignoré ce détail, souvent publié à l'étranger dans les écrits relatifs à certains épisodes du règne de l'empereur Nicolas.

Les marchands supplient le prétendu revisor de faire déplacer le gorodnitchi et pour s'assurer sa bienveillance, ils lui offrent des pains de sucre et un panier de vin.

Khlestakov trouve moyen de leur extorquer, par dessus le marché, trois cents roubles.

Les solliciteurs arrivent de plus en plus nombreux, mais comme ce sont de pauvres diables, Osip réussit à en débarrasser son maître.

Entre temps la fille du gorodnitchi s'est éprise du beau voyageur. Elle se jette en quelque sorte dans ses bras. Khlestakov après avoir flirté tour à tour avec la jeune « pecque » provinciale et sa mère se trouve, en quelque sorte, acculé à la nécessité de la demander en mariage. Il conclut sous l'œil attendri et ravi du gorodnitchi des fiançailles dont il sait fort bien qu'elles ne tireront point à conséquence.

Cependant, le prudent Osip est allé commander la voiture qui va les emmener dans la maison paternelle. Khlestakov file au milieu d'un attendrissement général, non sans avoir emprunté à son futur beau-père une somme supplémentaire de quatre cents roubles.

Lui parti, le gorodnitchi et sa femme se félicitent de la haute fortune qui vient de leur échoir. Le fonctionnaire prévaricateur va pouvoir se venger de tous ceux qui l'ont dénoncé. Ils quitteront leur trou de province et iront vivre à Pétersbourg. On y fera une chère exquise dans un appartement somptueux. Le bruit du mariage s'est répandu. Toute la ville arrive présenter ses félicitations à l'heureux couple et à la radieuse fiancée. Ces félicitations dissimulent mal d'envieuses pensées que traduisent certains *a parte* brutaux. Le gorodnitchi exulte à la pensée d'être bientôt nommé général.

LE JUGE (*à part*).

En voilà un à qui le titre de général convient comme une selle à une vache [1]. Non, tu en es bien loin encore ! Il y en a de bien plus propres que toi et qui ne sont pas encore généraux.

Tandis que s'échangent ces félicitations bruyantes et ces brocards plus discrets, voici que tout à

[1] Mérimée traduit : Comme des manchettes à un cochon !

coup le directeur des postes arrive. Il tient une lettre à la main. Vous devinez bien que cette lettre, c'est celle du quatrième acte, celle qu'Osip a été chargé de mettre à la poste. Le directeur est curieux par métier; en voyant cette missive adressée à Pétersbourg, rue de la Poste, il a redouté quelque dénonciation, quelque plainte à propos du service qui lui est confié. Il a donc décacheté la lettre — c'était dans les habitudes du temps et le *cabinet noir* était alors en Russie une institution gouvernementale.

Dans cette lettre, si malencontreusement interceptée, Khlestakov dépeint à son ami de Pétersbourg, toutes les misères morales et tous les ridicules qu'il a eu l'occasion de constater... et d'exploiter.

Ici se place un jeu de scène merveilleux et qui prouve combien Gogol avait l'instinct du théâtre et combien il est regrettable qu'il ne l'ait pas plus souvent appliqué. Chacun des personnages présents a son couplet satirique : le maître de poste commence par le couplet qui concerne le gorodnitchi et le lit sans aucun scrupule, mais quand il arrive à celui qui le concerne, personnellement, il hésite, il bafouille et fait tout ce qu'il peut pour l'escamoter. Son voisin, Artemii Philippovitch, lui arrache la lettre des mains et lit à haute voix le couplet en question. « Le maître de poste, c'est tout à fait

notre garçon de bureau Mikheev, c'est-à-dire une canaille et un ivrogne. » Et le jeu de scène continue. Fureur du gorodnitchi. Il demande qu'on se mette à la poursuite du drôle qui l'a si bien exploité et qui, par-dessus le marché, envoie sa caricature à Pétersbourg. Mais, hélas ! il n'y a rien à faire. Il a eu soin de donner à Khlestakov les meilleurs chevaux et la Russie n'avait, en ce temps-là, ni télégraphe, ni téléphone. La fureur du gorodnitchi éclate dans un couplet d'allure presque lyrique et qui me remet à l'esprit celui d'Harpagon à la recherche de sa cassette :

« Regardez, tout l'univers, le monde entier, toute la chrétienté, regardez comme le gorodnitchi a été bafoué. L'idiot! l'idiot! la vieille canaille! (Il se menace du poing.) La brute qui a pris un pantin, une loque pour un homme considérable... Et maintenant il galoppe et, le long de la route, fait sonner la sonnette de sa troïka. Il va raconter l'histoire par le monde entier. Tu vas devenir un objet de raillerie. Mais il y a pire, il se trouvera quelque gratte-papier, quelque écrivailleur qui te mettra en comédie. Voilà ce qu'il y a de dégoûtant. Il n'épargnera ni le tchine, ni la situation, et tout le monde se tordra de rire et tout le monde applaudira [1]... De quoi riez-vous? C'est de vous-mêmes que vous

[1] Il s'adresse aux spectateurs.

riez. (Dans sa fureur il frappe le plancher du pied.) Tous ces gratte-papiers, je les... Ecrivassiers, maudits libéraux! Race de Satan. Je voudrais vous lier tous ensemble, vous réduire en farine et vous donner au diable. Oui, vous mettre dans le bonnet du diable. (Il brandit le poing, frappe le sol du talon. Après un silence.) Je n'en reviens pas encore. C'est bien vrai : si Dieu veut châtier un homme, il commence par lui ôter la raison. Mais qu'est-ce qu'il y avait dans cet étourneau qui eût l'air d'un revisor? Rien. Pas même un demi-pouce; et les voilà tous tout à coup : le revisor! le revisor! Mais qui nous a chanté le premier que c'était un revisor? »

Bobtchinsky et Dobtchinsky sont naturellement désignés. Ils ne peuvent pas nier; on s'apprête à leur faire un mauvais parti, à les réduire en farine et à les fourrer dans le bonnet du diable quand tout à coup apparaît le *Deus ex machina*. C'est un gendarme, un vrai gendarme :

« Un revisor, envoyé ici en mission spéciale de Pétersbourg, vous invite à vous rendre à l'instant même auprès de lui. »

Tous les fonctionnaires sont comme frappés de la foudre. Un cri d'effarement sort de la bouche des dames. Tout le groupe reste comme pétrifié.

Sur ce groupe pétrifié — le mot est de Gogol — la toile tombe lentement. Les plus heureux sont

assurément Bobtchinsky et Dobtchinsky, lesquels n'étant pas fonctionnaires n'auront pas à se rendre chez le véritable revisor.

Comme on le voit, Gogol a mis à profit, peut-être inconsciemment, deux épisodes qui se trouvaient déjà dans Molière : la lettre du *Misanthrope*, l'exempt du *Tartuffe*. Si réellement Molière a eu l'honneur d'inspirer Gogol, on ne peut que l'en féliciter.

Gogol fut navré de la façon dont sa pièce avait été accueillie par le public.

« Tout le monde est contre moi, écrivait-il à son ami Stchepkine. Les vieux et considérables fonctionnaires croient qu'il n'y a rien de sacré pour moi, puisque j'ai osé ainsi parler des gens en service (des fonctionnaires) ; les policiers sont contre moi, les marchands sont contre moi, les littérateurs sont contre moi. Ils grognent et viennent voir la pièce. Pour la troisième représentation, il était impossible de se procurer des billets. Sans la haute intervention du souverain, ma pièce n'aurait pas été représentée, et il s'est trouvé des gens pour demander son interdiction.

« Maintenant, je vois ce que c'est que d'être un auteur comique. Au moindre fantôme de vérité, tout se dresse contre vous. Ce n'est pas seulement un homme, ce sont des classes tout entières. Je m'imagine ce que c'eût été si j'avais pris quelque

épisode de la vie pétersbourgeoise qui m'est maintenant mieux connue que la vie de province. Il est pénible de voir se dresser les hommes contre vous quand on les aime d'un amour fraternel.

« Toutes les classes de la société sont contre moi, écrivait-il d'autre part à l'historien Pogodine Je ne m'en afflige pas, mais il est pénible et douloureux de voir injustement excités contre soi des compatriotes qu'on aime de toute son âme, de voir de quelle manière fausse et inexacte ils prennent tout. Ils prennent le particulier pour le général, l'incident pour la règle. Ce qui est vrai et vivant, ils le traitent de pamphlet. Mettez en scène deux ou trois filous. Des milliers d'honnêtes gens s'irritent en disant : Nous ne sommes pas des filous. Que le bon Dieu les bénisse! »

Au moment de quitter la Russie, il écrivait à Pogodine :

« Je ne me fâche pas des commérages, je ne me fâche pas de voir s'indigner et détourner de moi ceux qui découvrent leurs propres traits dans mes originaux; je ne me fâche pas d'être gourmandé par des ennemis littéraires ; mais, ce qui m'afflige avant tout, c'est l'ignorance qui mène la capitale ; ce qui m'afflige, c'est de constater à quelle situation lamentable se trouve chez nous réduit l'écrivain. Tout le monde est contre lui et rien ne rétablit l'équilibre en sa faveur. On le traite d'incendiaire, de rebelle.

« Et qui parle ainsi ?

« De hauts fonctionnaires, des hommes d'expérience qui devraient être capables de comprendre les choses comme elles sont, des gens que le monde russe considère comme cultivés.

« Cette susceptibilité me désole ; elle est l'indice d'une profonde, d'une obstinée ignorance. »

Pour justifier sa pièce, quelques années après son apparition (en 1842), Gogol fit ce que Molière avait fait pour l'*Ecole des Femmes* (*La Critique de l'Ecole des Femmes*). Sous ce titre : *La Sortie du Théâtre*, il écrivit une petite comédie, ou plutôt un dialogue qui est censé avoir lieu au sortir d'une représentation dans le vestibule du théâtre. Les spectateurs, avant de monter en voiture, échangent leurs impressions. Les uns critiquent la pièce, d'autres la défendent et essayent de justifier l'auteur qui assiste incognito à leurs entretiens.

Voici quelques-unes des critiques ou objections que Gogol se fait adresser par des interlocuteurs qui, hélas ! n'étaient pas tous imaginaires.

Le sujet est invraisemblable. Il n'y a ni intrigue, ni action, ni caractère, rien que des caricatures. La moindre comédie de *Kotzebue* comparée au *Revisor*, c'est le Mont Blanc comparé à la colline de Poulkovo [1].

[1] Colline aux environs de Pétersbourg, célèbre par son observatoire. Elle a 79 mètres de hauteur.

Celui qui rit sans cesse ne peut avoir des sentiments. Il ne doit savoir ni aimer, ni pleurer.

Le *Revisor* n'est pas une satire des vices humains, c'est une effroyable caricature de la Russie. Mettre en scène de mauvais fonctionnaires et des abus, c'est insulter le gouvernement lui-même. De telles représentations devraient être interdites.

Pour un tel individu, il n'y a rien de sacré. Aujourd'hui, il vous dit que tel fonctionnaire est mauvais et demain il vous dira que Dieu n'existe pas. Il n'y a qu'un pas à franchir.

Pour de pareilles œuvres, un auteur mérite la Sibérie.

— Si j'étais au pouvoir, dit un interlocuteur, je saurais bien réduire l'auteur au silence. Je l'enverrais dans un endroit où il ne verrait pas la lumière du bon Dieu.

L'auteur, qui est resté lui aussi dans le vestibule du théâtre, a entendu toutes les objections, toutes les critiques adressées à son œuvre. Il y répond dans un long monologue :

« On se plaint, dit-il, qu'il n'y ait pas, dans ma pièce, un seul honnête homme. Si, il y en a un : c'est le rire. »

Je ne crois pas que Gogol eût fait de très fortes humanités et qu'il connût la devise attribuée à Santeuil. En tout cas, il la paraphrase dans son monologue qui peut se résumer en trois mots latins : *Castigat ridendo mores.*

CHAPITRE XI

GOGOL ET MÉRIMÉE

C'est Viardot qui, le premier, a introduit en France les œuvres de Gogol. Il ne savait pas le russe, mais il a adapté avec agrément la version littérale que des amis russes lui avaient fournie.

En revanche, c'est Mérimée qui, le premier, a réellement présenté Gogol à nos compatriotes. Il ne fut pas en rapports personnels avec lui, comme l'insinue M. de Vogüé [1].

Gogol ne fait aucune mention de lui dans sa correspondance. Son attention avait sans doute été appelée sur Mérimée par Pouchkine, qui avait pris au sérieux les prétendus chants serbes de la *Guzla* [2].

[1] Mérimée a révélé à la France le nom de Gogol. Toutefois Mérimée ne connaissait qu'une partie de l'œuvre de son ami. (*Le Roman russe*, édition de 1886, p. 71.)

[2] Voir sur la *Guzla*, de Mérimée, le livre si curieux de M. Yovanovitch. *La Guzla*, de Mérimée (Paris, Hachette, 1911) et mon récent volume : *Serbes, Croates et Bulgares* (Paris, Maisonneuve, 1913).

Le 15 novembre 1851, Mérimée fit paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* un article intitulé : *La Littérature en Russie*, *Nicolas Gogol*, article réimprimé en 1852 dans le volume qui a pour titre : *Carmen*, et qui a continué de figurer dans ce volume, dont j'ai sous les yeux la quarante-sixième édition. Nous ignorons si Gogol, qui devait mourir trois mois plus tard, eut connaissance de cet essai. C'est en 1853, après la mort de Gogol, que Mérimée fit paraître la traduction du *Revisor*.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Gogol, de son côté, avait été frappé par le talent de Mérimée, et qu'il écrivit pour le *Contemporain* un article, jusqu'ici inconnu de notre public, et qu'il me paraît intéressant de reproduire à titre de curiosité.

« Mérimée est sans contredit un écrivain remarquable. Pouchkine l'estimait beaucoup. Il l'appelait un écrivain ingénieux et original et déclarait que ses œuvres se faisaient remarquer [1] au milieu de l'abaissement et de la lamentable décadence de la littérature française (*sic*). Le nom de Mérimée n'est pas devenu aussi populaire en Europe que celui d'autres écrivains moins bien doués au point de vue du génie, mais plus féconds, qui visaient à l'effet d'effarer le lecteur à tout prix. Mérimée a peu produit ; mais toutes ses productions portent la marque

[1] Remarquable, remarquer. Cette négligence est dans l'original.

d'un talent brillant. Il y a beaucoup de vérité, beaucoup d'exactitude même dans des remarques rapides et pour ainsi dire jetées en courant, beaucoup de connaissances et d'expérience. Les scènes dramatiques, publiées sous le nom de Clara Gazul, éclatent de traits poétiques. Beaucoup de détails du moyen âge y sont serrés de très près et vivent en quelque sorte sous les yeux. Il y a partout une pensée; partout apparaît quelque chose des mouvements violents et caractéristiques des caractères de ce temps-là.

Les *Ames du Purgatoire*, qui viennent maintenant de paraître [1] en traduction, frapperont certainement le lecteur par la poésie du sujet, par la vivacité, la rapidité, l'attrait du récit, la fraîcheur des couleurs espagnoles, la finesse des observations, les remarques piquantes et hardies. Et combien d'esprit semé dans ces quelques pages!

Mérimée, comme on le constate très aisément dans toutes ses œuvres, n'a pas du tout été préoccupé de satisfaire le goût du public; il a marché tout à fait à part; même les sujets qu'il a choisis n'étaient pas ceux que réclamaient la mode et les besoins du lecteur. A ce qu'il semble, il ne recherchait ni les acheteurs, ni la gloire; on dirait qu'il

[1] Les *Ames du Purgatoire* ont été publiées par Mérimée en 1834 dans la *Revue des Deux-Mondes*. J'ignore de quelle époque est la traduction russe.

n'a écrit ses œuvres que dans les moments de loisirs... Et sa vie elle-même ne s'accorde pas avec la vie courante de l'Europe.

Son nom n'est pas tombé dans la sphère politique contemporaine; on ne l'entend pas à la chambre des pairs [1]. Il n'est pas publiciste. On ne connaît pas de lui un seul discours. Il remplit les fonctions d'inspecteur des monuments historiques de la France. Il s'est donné pour objet de les examiner, de faire des rapports sur leur état, de les étudier, de les entretenir. Mérimée possède, en outre, une aptitude rare chez ses compatriotes, celle qui consiste à saisir exactement la couleur locale, à comprendre la nationalité, à la traduire, même à la contrefaire.

Tout le monde connaît son recueil de chants slaves intitulé : *La Guzla*. Ce recueil a trompé Pouchkine lui-même, qui l'a cru original et qui l'a traduit... Sentir et deviner l'esprit slave [2], c'est déjà beaucoup, c'est même presque impossible pour un Français. Vu leur tempérament, les deux nations ne s'entendent pas du tout au point de vue du caractère. D'autre part, il est difficile à un

[1] On ne le prenait pas assez au sérieux sous Louis-Philippe, mais l'Empire le nomma sénateur en 1853 (L. L.).

[2] Mérimée n'a ni senti, ni deviné l'esprit des Serbo-Croates. Mais, à cette époque-là, on ne les connaissait pas plus en Russie qu'en France (L. L.).

Français d'oublier qu'il est Français. A ce point de vue-là, Mérimée, dans ses œuvres, se montre très supérieur à beaucoup d'écrivains ses compatriotes. »

Le volume de *Carmen* [1] se trouve dans toutes les bibliothèques et dans tous les cabinets de lecture, et je n'ai pas besoin d'insister longuement sur l'essai de Mérimée. Il a dit des choses fort justes sur Gogol, dont il ignore le côté mystique et dont il ne connaît de son propre aveu qu'un recueil de nouvelles, un roman et une comédie. J'ai déjà fait remarquer plus haut (voy. p. 99) que Mérimée n'a rien compris à *Taras Boulba*. Il ne comprend guère plus les *Ames mortes*. Il trouve le sujet des *Ames mortes* repoussant et lui reproche de pécher fortement par l'invraisemblance. Il oublie que les aventures de Tchitchikov se déroulent en deux jours et que, pendant un délai si court, sa fourberie a moins de chance d'éclater. Il donne des extraits assez agréablement traduits, sauf un contresens (à la page 306, un œuf frais pour un œuf vide). Dans les fragments qu'il traduit du *Revisor*, il lui échappe de

[1] Dans la *Revue des Deux-Mondes*, suivant le procédé imaginé par Buloz, l'article était précédé de la mention suivante : « Nicolas Gogol. *Nouvelles russes : Les Ames mortes, l'Inspecteur général.* »

On a négligé de répéter cette mention dans les éditions de librairie. Or, l'article débute ainsi : « Je n'ai lu de M. Gogol que les trois ouvrages dont je viens de transcrire les titres. Cette ineptie en est à sa 46e édition ! »

singulières distractions. Ainsi il fait dire à Khlestakov (p. 314) : On m'envoie la soupe dans une casserole de Paris par le chemin de fer. Le *Revisor* fut joué en 1836; le premier chemin de fer russe (la ligne de Tsarskoïe-Selo) date de 1848. La distraction est forte ! Il y a, dans l'original, par bateau à vapeur.

En somme, cette étude de Mérimée sur Gogol est fort incomplète et superficielle.

Examinons maintenant de près la traduction du *Revisor*. Dans un cours professé au Collège de France, il y a quelques années, j'ai eu la patience de la collationner tout entière avec le texte et j'ai fait des découvertes extraordinaires. Il me paraît intéressant de les communiquer au lecteur.

ACTE I. — SCÈNE III

GOGOL dit :

Il est arrivé à la saint Basile l'Egyptien (c'est-à-dire le 19 février).

MÉRIMÉE traduit :

Il est descendu chez Vasili Eghiptianine.

SCÈNE V.

GOGOL.

Derjimorda est allé avec la pompe à incendie.

MÉRIMÉE.

Derjimorda est allé à un feu de cheminée.

GOGOL.

Dites à Derjimorda de ne pas trop jouer des poings. Sous prétexte de rétablir l'ordre, il vous fait voir trente-six chandelles, aussi bien à l'innocent qu'au coupable.

MÉRIMÉE.

Qu'il ait soin de mettre à tout le monde, honnêtes gens ou autres, sa lanterne sous le nez; qu'il ait l'air d'être à son service.

ACTE II. — SCÈNE I

Le serf Osip, exilé en province, se rappelle avec amertume les délices de la vie pétersbourgeoise et notamment ses aventures galantes.

GOGOL.

Parfois une femme de chambre comme ça vous jette une œillade. Fi! fi! le diable m'emporte, des manières tout à fait galantes! Tu n'entends jamais un mot impertinent. On te dit toujours vous.

MÉRIMÉE.

Au diable la galanterie. Elles n'ont pas un mot tendre à vous dire; toujours vous!

C'est juste le contraire de ce qu'il y a dans le texte. On tutoyait les serfs, on ne leur disait pas : vous.

GOGOL.

Ibidem. Il me semble que je mangerais le monde entier (c'est le serf affamé qui parle).

MÉRIMÉE.

Je parie que tout le monde a déjà dîné à cette heure.

ACTE II — SCÈNE VIII

GOGOL.

Le gorodnitchi : chez nous le bœuf est toujours bon au marché.

MÉRIMÉE.

Le veau que j'achète au marchand est toujours bon.

SCÈNE X

GOGOL.

Vous verrez quel est chez nous la marche des affaires, quel ordre...

MÉRIMÉE.

C'est que chez nous l'administration est si régulière, il y a tant d'ordre.

ACTE II — SCÈNE II

GOGOL.

Des regards tellement vifs qu'on en est tout troublé.

MÉRIMÉE.

Le regard comme s'il avait le diable au corps.

SCÈNE IX

GOGOL.

Il m'a longtemps tenu tête à l'hôtel.

MÉRIMÉE.

Mais pourquoi se taire chez le restaurant ? (Ce qui est d'un français douteux).

ACTE IV — SCÈNE I

GOGOL.

Il va à la cour et gourmande le Conseil d'État.

MÉRIMÉE.

Il fait enrager le Conseil d'État.

ACTE IV — SCÈNE II

GOGOL.

Non seulement vous savez raisonner sur les chiens, mais sur la tour de Babel.

MÉRIMÉE.

Non, non ! Vous ne vous entendez pas seulement en chiens, vous savez *organiser un dîner*.

Il y a dans le texte, le mot *stolpotvorenie,* qui veut dire création, construction de la tour..

Mérimée n'a pas compris ce mot et il a lu stolotvorenie qui ne veut rien dire, mais comme *stol* veut dire table, il a compris la création de la table, par suite l'art d'organiser un dîner. En supposant que son dictionnaire fût incomplet, n'avait-il pas sous la main quelque Russe auprès duquel il pût se renseigner ?

SCÈNE III

GOGOL.

(C'est Khlestakov qui parle).

J'ai dépensé tout mon argent en route.

MÉRIMÉE.

J'ai été retenu en route.

Même contresens à la scène suivante, à la scène V et à la scène VI.

A la scène X, j'ai déjà signalé l'effroyable contresens sur les harengs salés que Mérimée a transformés en métaphoriques couleuvres (voir plus haut, p. 194).

SCÈNE XIV

GOGOL.

Tu as toujours je ne sais quel courant d'air qui circule dans ta tête. (Pour comprendre ce mot, il faut savoir que le russe *vietrennyi* veut dire éventé et par suite étourdi).

MÉRIMÉE.

Il y a toujours dans ta tête je ne sais quelle fumée.

ACTE V — SCÈNE I

Le gorodnitchi qui rêve d'aller à Pétersbourg et de devenir général, demande à sa femme quel cordon elle préfère, le rouge ou le bleu.

Le bleu, répond Anna. (Le bleu est la couleur du cordon de Saint-André, le plus élevé des ordres russes).

GOGOL.

Eh ! voyez-vous ce qu'elle voudrait. Le rouge (cordon de Sainte-Anne ou de Wladimir) est bien aussi.

MÉRIMÉE.

Peste ! c'est comme cela qu'elle les aime.

SCÈNE VII

GOGOL.

En voilà un à qui le titre de général conviendrait comme une selle à une vache... Il y en a de plus propres que toi qui ne sont pas encore généraux.

MÉRIMÉE.

Cela lui irait comme des manchettes à un cochon... Tu as ton affaire, mais tu n'es pas encore général.

GOGOL.

Passe encore si cela ne veut dire qu'escroc.

Mérimée traduit par polisson.

GOGOL.

Il s'est fiancé. Voilà le pied de nez [1] complet! (littéralement au beurre, comme nous disons aux petits oignons).

MÉRIMÉE.

Fiancé! Et tu ne vois pas qu'il nous a encore floués!

Je n'insiste pas sur une foule de peccadilles, dont l'énumération n'aurait pas grand intérêt pour le lecteur. Les citations que j'ai données suffisent à l'édifier.

[1] Je traduis par pied de nez; le mot russe présente un sous-entendu obscène.

Il y a trente et quelques années, je me trouvais à Moscou. Je fis la connaissance d'un aimable compatriote qui occupait une situation fort élevée dans la colonie française. Il se louait fort de son séjour dans la capitale. Il m'accueillit à bras ouverts. « Je suis ici comme chez moi, me dit-il. Je sais le russe. Ma mère était Russe. C'est elle qui a appris le russe à Mérimée. » Et mon obligeant compatriote m'emmena déjeuner au fameux restaurant de l'Ermitage.

Je crus bien avoir remarqué deux ou trois solécismes dans les ordres qu'il donnait au cocher. Mais les izvostchiks, ou cochers russes sont forts intelligents ; ils sont habitués à entendre écorcher leur langue par les étrangers et pourvu qu'on les paye bien, ils comprennent toujours.

Arrivés à l'Ermitage, mon amphytrion commença par réclamer le garçon français. Le garçon français était parti la veille pour son pays natal et force fut de se débrouiller avec ses camarades russes. La chose n'était pas très difficile ; la carte était bilingue : russe d'un côté, français de l'autre. Mais quel français ! Nous restâmes un instant en arrêt devant un certain poisson *Obernoua* (en français *sic*). J'imaginai que la traduction russe nous fournirait une explication. Le même fatidique Obernoua s'y étalait en caractères gréco-slaves. Il finit par découvrir qu'il s'agissait d'une sauce *au beurre noir !*

Après quelques tâtonnements, mon hôte avait réussi à établir un menu savoureux. Tout à coup, il se frappa le front avec inquiétude : « Sacrebleu ! Je voulais vous offrir une demi-bouteille de Château-Yquem, mais j'ai complètement oublié comment on dit demi ! »

Grâce à Dieu, je savais comment on dit demi en russe et je tirai mon hôte d'embarras.

Le repas fut excellent.

Il m'avait édifié tout ensemble sur l'hospitalité de mon aimable compatriote et sur la manière dont sa mère lui avait appris le russe. C'est sans doute de cette même façon qu'elle avait appris cette langue à Mérimée.

Avant d'être de l'Académie française, Mérimée était devenu membre libre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Récemment encore un académicien très savant, mais quelque peu pédant, se refusait à voter pour un érudit de premier ordre sous prétexte qu'il avait, disait-il, fait un contresens dans la traduction d'un texte de loi inédit et fort difficile. Qu'aurait dit le regretté d'Arbois de Jubainville s'il avait eu pour confrère Mérimée ? De rage, il eut été capable de donner sa démission, comme fit naguère un célèbre prélat à propos de l'élection de Littré à l'Académie française.

CHAPITRE XII

APPENDICE

Les Fêtes du Centenaire de Gogol a Moscou

I

Moscou garde dans un de ses cimetières la dépouille d'un des écrivains qui ont le plus honoré la littérature russe au XIXe siècle, le puissant humoriste Nicolas Gogol, l'auteur des *Ames mortes* et du *Revisor*.

Gogol n'est pas moscovite d'origine ; il est né dans la lointaine Ukraine ; mais Moscou qui veille sur ses cendres a tenu à lui élever un monument non loin de celui qu'elle a naguère consacré à Pouchkine, l'ami, le confident, l'inspirateur de Gogol. Il était naturel que ce monument fût inauguré à l'occasion du centenaire de l'homme de génie dont il reproduit l'image et, comme le nom de ce génie a depuis longtemps franchi les frontières de sa patrie, que ses œuvres ont été traduites en toutes les langues et font partie du patrimoine éternel de l'humanité, il était naturel que les initia-

teurs de la souscription nationale, la Société de Littérature et l'Université de Moscou aient eu l'idée d'associer à cette fête tous ceux qui en Europe s'intéressent au prodigieux essor que cette littérature a pris dans le courant du XIXe siècle. De nombreuses invitations ont donc été adressées aux corps savants et aux Universités des pays étrangers. Cette fois l'Europe n'est pas restée indifférente comme il y a un quart de siècle, à l'époque où j'étais seul à la représenter au pied de la statue de Pouchkine.

La France fut surtout empressée à répondre. Une invitation avait été adressée à l'Institut. Communiquée aux diverses Classes, elle trouva auprès de chacune d'elle un accueil des plus sympathiques. Les esprits ont marché depuis un demi-siècle et l'on en est plus à se demander — comme on le faisait en 1867 — si la Russie appartient ou non à l'Europe et si ce n'est point trahir la cause de la civilisation que d'entrer en rapports intellectuels avec elle. L'Académie française, rompant avec ses précédents, décida pour la première fois depuis sa fondation qu'elle se ferait représenter dans la lointaine Russie. Son délégué ne pouvait être que l'auteur du *Roman russe*, M. Melchior de Vogüé qui, par une heureuse rencontre, était précisément à ce moment-là directeur de la Compagnie; l'Académie des Inscriptions me fit l'honneur de m'adjoindre à

M. de Vogüé : celle des Beaux-Arts désigna M. Bernier, l'éminent architecte de l'Opéra-Comique, qui ignorait encore la Russie, et qui de ses études sur Pétersbourg, Moscou et Kiev aura peut-être rapporté quelque ingénieuse inspiration ; l'Académie des Sciences, M. Bigourdan qui est un viel habitué de l'Observatoire de Pulkovo. Le délégué de l'Académie des Sciences morales et politiques devait être nécessairement M. Anatole Leroy-Baulieu. Malheureusement M. Leroy-Beaulieu qui voyageait en Orient n'a pu déférer au vœu de ses confrères. Nous l'avons tous vivement regretté.

II

Le samedi 1er mai, le train spécial de la Compagnie des wagons-lits m'emportait vers Pétersbourg. Dès la frontière d'Allemagne il était assailli par la neige qui nous a fait cortège jusqu'à la frontière de Russie. L'agrément des wagons-salons, c'est qu'on peut y voisiner de couloir à couloir et de coupé à coupé. Une heureuse fortune me donnait pour compagnons de voyage mes excellents confrères, MM. de Vogüé et Bernier. M. l'amiral Touchard, ambassadeur de France, était notre voisin : qu'il me soit permis de le remercier ici de la cordialité de son accueil et des bonnes heures passées ensemble à la table plus ou moins somptueuse de la Compagnie des wagons-lits et dans les salons de

l'ambassade de France où, grâce à la bienveillance de l'ambassadeur, au gracieux accueil de Mme l'amirale Touchard, nous avons retrouvé un coin de la patrie lointaine. Le nouvel attaché militaire, le lieutenant-colonel Maton est précisément un de nos anciens élèves de l'École supérieure de Guerre; un de ses jeunes camarades, que je retrouve en sa compagnie, le capitaine V..., est aussi des miens, et j'apprends avec joie que trois de nos officiers, tous trois familiers avec la langue russe, viennent d'être envoyés dans des régiments russes pour s'initier aux méthodes militaires de nos alliés. Puisse ce contact intime de nos deux armées produire quelque jour les résultats que nous avons lieu d'en attendre et que jusqu'à ce jour nous n'avons pas eu l'occasion de constater !

Quand je quitte la France pour visiter les pays slaves, j'ai peine à m'imaginer que je change de patrie. En arrivant à Pétersbourg, j'ai tout de suite rencontré à la gare des visages amis. C'est mon vieil ami Constantin Iakovlevitch Grot qui s'offre à m'installer dans l'hôtel centenaire où je vais retrouver mon logis d'autrefois : la rue a changé de nom ; ce n'est plus la petite Morskaïa, c'est aujourd'hui la rue Gogol et ce parrainage me semble d'un bon augure pour la mission dont je suis chargé aujourd'hui.

Dans cet asile relativement modeste, je reprends

mes anciennes habitudes, et, tandis que mes confrères ont peine à trouver le sommeil si nécessaire au voyageur dans le fracas de la bruyante Perspective[1], je jouis d'une tranquillité parfaite sous le toit familial qui abrita naguère ma jeunesse. Mon ami Constantin Iakovlevitch n'est pas venu seul au-devant de moi ; je retrouve à la gare deux de nos anciennes étudiantes de la Sorbonne qui ne m'ont point oublié. Le lendemain de mon arrivée, l'une d'entre elles m'amène son fiancé, un jeune et brillant officier qui sait tout l'intérêt que je porte à sa future compagne et qui est déjà mon ami. En vérité, je ne sais rien de plus aimable que ces jeunes filles russes quand elles ont tous les charmes de leur sexe, sans y joindre les vices ou même les vertus du nôtre. Elles sont beaucoup moins mijaurées que les jeunes Françaises pour lesquelles l'homme, même sous les cheveux blancs, est toujours un être plus ou moins dangereux ; je n'ai jamais trouvé chez nos compatriotes rien qui ressemble à leur bonne, saine et franche affection. Et ceci est tout aussi vrai de la jeune fillette en manches et jupes courtes que de la demoiselle à marier ou de la jeune femme déjà en pouvoir de mari. Olia, Alia, Viérotchka, jeunes filles que j'ai vues naguère bébés ou petites filles et qui n'avez pas oublié nos randonnées

[1] La Perspective Nevsky, autrement dit Avenue de la Néva.

et nos parties de croquet sur les grèves de notre Océan, quelle joie de vous revoir aujourd'hui avec votre frais sourire, votre gaîté spirituelle, votre cordialité affectueuse ! Entre le plaisir de passer avec vous deux soirées de famille ou celui d'entendre les artistes des théâtres impériaux, je n'ai pas hésité un instant et si j'avais à recommencer, je vous sacrifierais encore tous les Schaliapine et toutes les Kchesinska. Les barytons, les ténors, les ballets, les décors, cela s'exporte et se paye à prix d'argent. Mais ce qui ne peut ni s'exporter ni se payer, c'est le charme du foyer russe, c'est la bonne grâce infinie de ces êtres exquis chez lesquels l'éducation n'a point tué la sensibilité et chez qui l'esprit ne craint point d'être la dupe du cœur. Si j'adore ce type délicat de la jeune fille russe, en revanche, je ne connais rien d'odieux comme cette donzelle sans éducation, sortie de quelque arrière-boutique ou de quelque presbytère provincial, qui, mal peignée et mal débarbouillée, nous arrive d'Oufa, de Kachir ou Kiakhta, farcie d'une éducation mal digérée, ignorante de l'histoire, des lois sociales et du savoir vivre et qui vient à Paris étudier le droit romain et le Code Napoléon pour réformer la condition du moujik et l'organisation traditionnelle de la Russie ou même de l'humanité. Cette Russe-là, que le ciel vous préserve de la rencontrer, ou, si vous avez ce malheur, gardez-vous de juger par elle l'ensemble de ses compatriotes !

III

Pétersbourg a toujours la physionomie gaie, tumultueuse et brillante que je lui aie connue naguère. Dans ses rues affairées, on chercherait en vain la trace des troubles qui l'ont jadis désolée. Il paraît d'ailleurs, si j'en crois mes amis, que ces troubles étaient singulièrement exagérés et que le télégraphe ne se gênait pas toujours pour mentir.

Ce qui me frappe tout d'abord dans les rues, c'est l'extraordinaire développement des tramways électriques.

Les trolleys qui courent le long des grandes voies ne blessent point l'œil dans cette ville gigantesque où, comme disait naguère Custine, les rues sont des places et les places sont des steppes.

Le temps dont je dispose ne me permet pas d'aller voir les édifices ou les musées que je connais déjà. Parmi les églises nouvelles, il en est une qui attire tout particulièrement mon attention, c'est la basilique expiatoire élevée près du Canal Catherine, à l'endroit même où l'empereur Alexandre II tomba victime d'un stupide attentat, le 1er mars 1881. Je dis stupide, car ce crime a retardé de plus d'un quart de siècle l'évolution constitutionnelle que méditait le souverain frappé par des nihilistes.

Cette basilique placée sous le vocable de la Résurrection n'a rien de commun avec le style pseudo-clas-

sique de Saint-Isaac. Elle se rattache au vieux style russe, au style du seizième siècle, de la cathédrale du bienheureux Basile à Moscou, des *terems* du Kremlin, de la maison des boïars Romanov[1]; ses clochers bulbeux, quelques-uns à facettes polychromes, étincellent au soleil.

Ce n'est pas ainsi, je l'avoue, que je me figurais une église expiatoire. L'intérieur confirme encore cette impression. Ce ne sont partout que mosaïques et dorures. Peut-être quand le temps et la fumée des cierges auront assombri, estompé l'éclat malencontreux d'une ornementation trop somptueuse, peut-être alors la basilique repondra-t-elle à l'objet pour lequel elle fut édifiée. Peut-être aussi l'architecte a-t-il voulu symboliser non point un deuil éphémère, mais la gloire de la résurrection. Près du portail de l'église, sous un riche baldaquin de marbre noir, derrière une grille métallique, il a conservé une partie du trottoir et du pavé qui fut arrosé du sang de l'Empereur martyr. Non loin de la basilique, de l'autre côté du jardin Michel, s'élève l'Académie des ingénieurs, naguère le palais Michel où Paul Ier fut assassiné, le 24 mars 1801. Alexandre II avait précisément fait transformer en chapelle la chambre où Paul périt sous la main des

[1] Sur tous ces édifices, voir mon *Moscou* et les illustrations qui l'accompagnent.

conspirateurs. Il ne se doutait guère qu'il aurait, lui aussi, une tragique destinée.

Tandis que nos jardins rayonnent déjà sous leur verte parure, la nature russe est encore endormie. Le jardin Michel est interdit au public et les jardiniers commencent à peine à faire à ses plates-bandes leur toilette printanière.

Le nouveau palais Michel qui fut naguère occupé par le grand duc Michel Pavlovitch, mort en 1849, a été transformé depuis quelques années en un musée des Beaux-Arts.

Il est entièrement consacré aux œuvres de l'Ecole russe.

Considéré à ce point de vue il constitue une très heureuse innovation. Jusqu'à l'ouverture de cette galerie, c'est à Moscou, au musée Tretiakov, qu'il fallait aller chercher l'histoire de l'école russe. Maintenant cette histoire, nous pouvons la suivre ici depuis les origines les plus lointaines de l'iconographie jusqu'aux dernières productions de Verestchaguine. Musée national, mais aussi musée impérial, ainsi que le rappelle la consigne qui prescrit rigoureusement au visiteur de laisser au vestiaire ses galoches, son parapluie, son pardessus et même son chapeau. Je ne regrette point les deux après-midi que j'ai consacrées au Musée Alexandre III. Une série particulièrement intéressante pour nous est celle des tableaux de Verestchaguine consacrés à la campagne de 1812.

Quelques-uns, si mes souvenirs sont exacts, ont été naguère exposés à Paris. A vrai dire, ce sont des fragments de diorama plutôt que des tableaux : le dessin est souvent ingénieux et l'effet intensif ; mais la peinture aurait gagné à être retouchée par Meissonnier.

J'aimerais à prolonger mon séjour dans la capitale malgré l'âpre bise qui souffle du Ladoga, dont les glaçons descendent encore la Néva, malgré la physionomie tout hivernale de la cité. Je me sens repris par son charme étrange, entouré de si chaudes amitiés. Mais le devoir m'appelle à Moscou.

IV

Pour recevoir ses hôtes, il semble que la Russie, en dépit de la saison printanière, ait tenu par une sorte de coquetterie à revêtir une dernière fois sa parure hivernale. Notre arrivée à Moscou est saluée par une tempête de neige. Je n'avais jamais visité l'antique capitale que dans la saison chaude et je suis tout surpris de la voir le 7 mai de notre calendrier presque ensevelie sous les frimas; mais ce n'est qu'une giboulée éphémère, le dernier caprice de l'hiver russe. Moscou ne fera pas aux hôtes qui lui viennent de tous côtés l'affront de les recevoir au milieu des bourrasques. La neige a bien vite fini de fondre et Moscou tient à ce qu'ils emportent de son climat une impression plutôt sympathique.

Nous savons que les hôtels sont pleins, que des députations sont venues de toutes les parties du monde russe ; mais nous ne sommes pas inquiets. Le vieil et fidèle ami qui m'attend à la gare, l'académicien Veselovsky, auquel on doit des pages excellentes sur Gogol et sur notre Molière, est venu en fourrier distribuer les logements. Il m'apprend que j'aurai la joie de recevoir l'hospitalité dans la maison bien connue où un amateur distingué, M Pierre Ivanovitch Stchoukine a réuni de forts précieuses collections.

Je connais déjà M. Stchoukine, pour l'avoir rencontré à Paris chez son frère feu Ivan Stchoukine qui avait rassemblé dans son appartement du quartier Monceau une admirable bibliothèque et dont nous regrettons la mort prématurée.

L'izvoztchik qui m'emporte sous la neige me dépose au bout de trois quarts d'heure dans un des faubourgs de la ville, non loin de la gare de Brest et du jardin zoologique. M. Stchoukine m'attend à la porte de son musée, et, dès la première poignée de main, je sens que je suis désormais chez moi dans ce palais pittoresque où tant de trésors sont réunis. M. Stchoukine, est comme l'était son frère, un grand ami de notre pays ; il a dans sa jeunesse étudié à Lyon l'industrie des tissus. Il est l'un des associés d'une maison qui fait d'importantes affaires avec la Russie et la Sibérie et il con-

sacre la plus grande partie de sa fortune à la satisfaction de ses goûts artistiques.

Il a toujours été grand collectionneur ; pendant son séjour en France, il a commencé à réunir des livres à gravures ; de retour en Russie il a continué ; puis il a joint aux livres des objets d'industrie persane recueillis aux foires de Nijny-Novgorod, puis les japonneries, enlevées à l'exposition de Paris en 1889 où elles obtinrent, on s'en souvient, un succès si considérable, puis les ceintures polonaises brodées d'or ou d'argent qui constituaient naguère une des industries les plus célèbres de la Lithuanie. L'appétit vient en mangeant. La curiosité de M. Stchoukine s'est tour à tour portée sur les antiquités russes, les icones, les bijoux, les éventails et les tableaux, particulièrement ceux de l'école russe et de notre école française. Ce généreux Mécène n'a pas voulu que ses collections fussent exposées à être dispersées après sa mort et il les a léguées au musée historique de Moscou.

L'empereur, en acceptant cette libéralité, a remercié le donateur par le titre de conseiller d'Etat actuel. En se réservant l'usufruit de ses collections, M. Stchoukine s'est réservé aussi le droit de les accroître et il les enrichit sans cesse de nouvelles acquisitions. Si mon devoir ne m'appelait pas constamment hors de cette maison hospitalière, je n'aurais à redouter ni les jours de pluie ni les tempêtes de neige.

Au musée est jointe une bibliothèque riche en incunables et en livres à gravures de tous pays.

M. Stchoukine ne s'est pas contenté de former son musée. Il a voulu le décrire et il a publié en un certain nombre de volumes l'inventaire de quelques-unes de ses richesses. L'un de ces volumes est en français; il est intitulé : *Recueil de lettres et de documents manuscrits anciens de la collection de Pierre Stchoukine* (Moscou, 1897).

Mon hôte ne m'offre pas seulement l'hospitalité de sa maison ; il m'offre encore celle de son club. Ce club, le club anglais, est logé dans un somptueux édifice de ce style pseudo-classique qui a fleuri en Russie depuis l'époque où Catherine rêvait d'être impératrice de Byzance jusqu'à celle où l'on a découvert qu'il y avait un style russe [1].

Les Moscovites connaissent encore cette joie qui nous est refusée à nous autres Parisiens, la jouissance de l'espace. La salle où nous dégustons debout les *zakouski*, simple vestibule de la salle à manger, pourrait passer chez nous pour un salon magnifique. Sous nos fenêtres se déroule un jardin qui, ailleurs, serait considéré comme un véritable parc. Parmi les convives je retrouve avec joie une ancienne connaissance, le général Pouchkine, le fils du grand poète dont je suis venu naguère ici saluer le monument.

[1] M. Stchoukine est décédé dans le courant de l'année 1913.

Mais je n'ai pas le temps de m'attarder dans le somptueux abri que l'hospitalité russe m'a réservée. Le programme des journées officielles est très chargé. Les fêtes ne dureront pas moins de trois jours.

Le dimanche 26 avril (2 mai), service funèbre dans l'église du Sauveur. Puis inauguration de la statue sur le boulevard Nikitsky ; l'après-midi, séance littéraire dans la grande salle du Conservatoire ; le soir, représentation théâtrale.

Le lundi, nouvelle séance littéraire, concert et réception à l'Hôtel de Ville.

Le mardi, séance littéraire et banquet.

Je demeure dans un quartier fort excentrique, à l'extrême limite de la cité, à dix minutes de la station la plus proche des tramways ; mais, à Moscou, les *izvoztchiks* surgissent d'entre les pavés, comme les champignons des forêts après la pluie. Les cochers ne sont point astreints comme chez nous à stationner sur des places fixes ; la maraude est, au contraire, le système normal.

En quelque quartier que vous soyez, dès que vous mettez les pieds dans la rue, sauf en cas d'orage, vous êtes sûr d'être hélé par quelque izvoztchik errant.

Il n'y a point de tarif, et la voiture marche à prix débattu. Malheur à l'étranger auquel la distance et les chiffres ne sont point familiers.

Ma première visite est pour le Consulat de France et pour l'Alliance française. Moscou est dans l'Europe orientale un des centres français les plus considérables. Le Consulat général compte plus de deux mille ressortissants.

Il n'est pas, je suppose, un seul de nos lecteurs qui ne sache aujourd'hui ce que c'est que l'Alliance pour la propagation de la langue française qui vient de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. L'Alliance a créé en Europe et dans les autres parties du monde environ quatre cents groupes similaires qui en dehors de toute idée religieuse ou politique s'occupent uniquement de propager ou de défendre notre langue. Depuis que la Russie constitutionnelle a permis d'organiser des associations qui semblaient suspectes ou dangereuses au régime autocratique, nos compatrtotes ou les amis de notre langue ont créé en Russie des sections de l'Alliance française à Batoum, à Helsingford, à Irkoutsk, à Kazan, à Kiev, à Mitau, à Moscou, à Nijny-Novgorod, à Odessa, à Omsk, à Podolsk, à Riga, à Rostov sur le Don, à Saint-Pétersbourg, à Tachkent, à Tiflis, à Varsovie, à Vilna, à Vladikavkaze. Parmi ces associations, celle de Moscou est, je crois, la plus active et la plus florissante. Elle a ouvert une salle de lecture qui reçoit un certain nombre de journaux, elle offre à ses adhérents des cours gratuits de grammaire, de littérature et

de chant ; elle organise des conférences et même des représentations théâtrales et des voyages de vacances. Elle compte parmi ses membres un certain nombre de Russes désireux de profiter des avantages qu'elle procure ou de témoigner leur sympathie à notre langue ; elle a pour président d'honneur le Consul général de France.

Le Conseil central de Paris suit avec une sympathie bien naturelle les efforts de ce groupe si actif et si entreprenant et il m'avait chargé de lui apporter deux témoignages de son estime, deux médailles d'argent qui devaient être décernées à deux membres du bureau désignés par le suffrage général de leurs collègues.

Le jour où je me présentai chez M. le Consul général de France, le Conseil d'administration de l'Alliance était précisément convoqué pour s'entendre sur les mesures à prendre à propos de l'inauguration de la statue de Gogol. L'Alliance avait décidé d'envoyer une députation à cette cérémonie, de communiquer une adresse et de déposer une palme d'argent au pied du monument. Grâce à cette circonstance, j'eus la bonne fortune d'entrer immédiatement en rapport avec les représentants de notre industrie, de notre commerce et de notre enseignement. D'un commun accord les médailles furent décernées au trésorier et au bibliothécaire de l'Alliance. J'ai été particulièrement heureux de

pouvoir laisser à nos chers compatriotes ce souvenir de mon passage à Moscou, mais profondément désolé de ne pouvoir leur promettre la conférence que quelques-uns d'entre eux me faisaient l'honneur de me demander.

V

Gogol repose dans un des cimetières de Moscou, dans celui du monastère de Saint-Daniel. J'ai tenu à faire un pélerinage à sa tombe. Il dort sous une dalle de porphyre noir où son nom s'inscrit en lettres d'or, à l'abri des murailles crénelées qui, naguère, permettaient au couvent de se transformer en forteresse. Le monument a été décoré de couronnes, de palmes fraîches. Il est vraiment bien là, à l'ombre du monastère, le dévot écrivain qui, vers la fin de sa carrière, rougissait de ses œuvres profanes, comme naguère notre Racine, et qui voulut jeter au feu la dernière partie des *Ames Mortes*. Perte irréparable ! J'aime ces cimetières des couvents russes : il semble que le défunt y soit moins seul que dans nos parcs purement laïques où les tombes ne représentent plus qu'un numéro pour le conservateur ou le marbrier, et dont l'idée divine est le plus souvent absente.

Gogol a passé une partie de sa vie à se débattre contre la misère. Ah ! s'il avait eu pour alimenter la flamme de son génie quelques parcelles de ces

milliers de roubles qu'on va dépenser demain pour le célébrer !

> On les persécute, on les tue,
> Sauf après un long examen
> A leur dresser une statue
> Pour la gloire du genre humain.

Ces vers de Béranger sont, hélas ! de tous les temps et de tous les pays.

Le ciel s'est montré relativement clément pour les fêtes ; la neige qui nous avait accueillis à l'arrivée a disparu. Ce n'est pas encore le printemps ; mais c'est déjà la fin de l'hiver.

Dans la pieuse Russie, l'inauguration de la statue d'un chrétien ne saurait aller sans une cérémonie religieuse. C'est dans la vaste cathédrale du Sauveur qu'a lieu, le dimanche matin, la pannychida ou service funèbre.

La cathédrale du Sauveur, c'est l'église votive élevée en mémoire de la défaite des Français en 1812. La Russie songe, dès maintenant, à fêter cette date fatidique et là-bas, sur la Place-Rouge, le Musée historique abrite une exposition fort curieuse d'objets ou de documents relatifs à cette guerre mémorable. Mais la rancune est bien loin du cœur de nos anciens ennemis et l'hommage que nous venons de si loin rendre à leur écrivain national leur atteste que, nous aussi, nous ne gardons aucun souvenir des dissentiments qui ont naguère divisé

nos deux patries au temps déjà lointain du premier et du deuxième Napoléon.

C'est la première fois assurément que l'habit de l'Institut — naguère porté par Napoléon lui-même — apparaît sous les voûtes de la colossale et merveilleuse basilique. Chez nous, dans une cérémonie religieuse, des sièges marqués d'avance sont réservés aux députations. Mais dans le temple orthodoxe tous les fidèles sont égaux et se tiennent debout. Et la liturgie est longue ! Dieu sait par combien de prélats elle est célébrée, de combien de diacres et de chantres ils sont assistés ! L'office ne dure pas moins de deux heures et demie et j'avoue que je n'ai pas la patience d'attendre jusqu'à la fin. Il paraît qu'un des prélats a même prononcé une oraison funèbre de Gogol.

L'hommage rendu naguère par le clergé à la mémoire de Pouchkine a été beaucoup plus modeste. Est-il vrai — on me l'a dit — que le clergé, en honorant de façon si grandiose la mémoire de Nicolas Gogol, ce parfait chrétien, ait tenu à montrer qu'il n'était point hostile par principe à la littérature laïque, et que toute cette pompe est un avertissement indirect à l'adresse de Tolstoï, naguère excommunié ? Je n'ose me prononcer sur la question.

Le clergé ne fête pas seulement Gogol dans le temple, il tient à bénir la statue. Nous nous ren-

dons au boulevard Nikitsky, sur lequel elle est érigée. Des tribunes ont été construites et notre place devait y être marquée. Mais au dernier moment les tribunes ont paru peu solides et la police en a interdit l'accès. Le voile de la statue tombe, et la désillusion des spectateurs paraît unanime. Ce n'est point le vaillant auteur des *Ames Mortes* et du *Revisor* que nous avons devant nous ; c'est une espèce de moine affaissé sur un rocher, enveloppé d'un grand manteau, la tête recouverte d'un capuchon. C'est peut-être le Gogol des dernières années, absorbé dans un mysticisme lamentable et méditant sur la fin dernière de l'homme. Certes, le fond de l'œuvre de Gogol est triste puisqu'elle nous peint les misères de la corruption des fonctionnaires, les aventures d'un escroc et les hontes du servage. Mais il m'est impossible de me représenter ainsi l'homme qui a fait épanouir un rire aussi large sur les lèvres de ses contemporains.

J'ignore qui est l'auteur du monument, M. Andreiev ; mais je crains bien qu'il ne soit inspiré de M. Rodin et qu'il n'ait pris que les mauvais côtés du génie de ce maître. Le long du piédestal court une frise de bas-reliefs qui représentent les principaux personnages ou les principales scènes de l'œuvre de Gogol [1].

[1] Ce monument a été reproduit dans la deuxième édition du volume sur *Moscou*, p. 70.

Précisément, la Société des Amis de la littérature russe vient de publier un important album renfermant tous les portraits de Gogol.

C'était une physionomie originale, déparée par un nez pointu que l'artiste aurait dû savoir escamoter, mais dont il n'a pas su dissimuler le profil malencontreux.

Les fêtes en l'honneur de Gogol ont été organisées par l'Université de Moscou et par la Société des Amis de la littérature russe d'accord avec la municipalité de la capitale. De l'Université je ne dirai rien ici. Elle est aujourd'hui la première de la Russie pour le nombre des étudiants. Elle est aussi, je crois, la plus nationale, j'entends celle qui compte le plus de Russes pur sang et le moins d'allogènes.

La Société des Amis des Lettres russes date de 1811. Elle comprend en tout cent soixante membres dont vingt membres honoraires ; j'ai longtemps (depuis le 15 décembre 1873) été le seul Français qui figurât sur ses contrôles. A l'occasion du jubilé de Gogol la Société m'a donné pour confrères mes excellents compatriotes, MM. de Vogüé et Anatole Leroy-Beaulieu. Beaucoup de membres qui m'ont fait l'honneur de m'élire en 1873 ont disparu. Sur les listes actuelles je rencontre nombre de noms qui illustrent aujourd'hui la littérature russe et qui figurent aussi sur les contrôles de l'Académie

impériale de Saint-Pétersbourg. J'y rencontre même un certain nombre de femmes.

Si la Russie avait une institution correspondant à l'Académie française, c'est à ce corps lettré qu'il aurait évidemment incombé de fêter le centenaire de Gogol. Mais jusqu'ici la littérature proprement dite n'a pas droit de cité dans le corps académique de Saint-Pétersbourg. J'ouvre la *Pamiatnaïa Knijka* qui est l'almanach impérial. Sous la rubrique : Académie impériale des Sciences, je découvre, après la section des sciences physiques et mathématiques, une section de langue et de littérature qui est entièrement composée de grammairiens et de philologues et dont j'ai l'honneur d'être correspondant. Elle se compose de neuf membres et parmi eux on chercherait en vain un poète, un historien, un romancier. J'ouvre l'*Annuaire* de Souvorine qui, lui n'a point de caractère officiel, à la suite de cette section de langue et de littérature russe, je découvre cette rubrique : Groupe des Belles-Lettres ; le grand-duc Constantin Constantinovitch et trois noms seulement.

Mais je sais que ce groupe des belles-lettres comprend encore d'autres noms ; il compte dix ou douze membres et parmi eux figure Léon Tolstoï. Parmi eux figure aussi un professeur de Moscou, Alexis Veselovsky qui est pour moi un vieil ami et que l'*Annuaire* de Souvorine a oublié. Si le groupe

en question, bien que créé par décret impérial en mémoire du poète Pouchkine, ne figure pas sur les contrôles officiels, c'est probablement grâce à l'antipathie qu'inspire dans certaines régions le nom de Tolstoï qui figure dans cette section. En réalité le groupe existe ; il fonctionne, ses membres ne sont pas tenus à résidence fixe ; mais ils portent le titre d'académiciens ; ils répondent en somme à ce que nous appelons en France les académiciens libres ; ils devront, paraît-il, s'occuper de préparer des éditions savantes des Classiqnes nationaux ; ils ne reçoivent point de traitement fixe, mais des indemnités éventuelles. N'importe ! La situation de ces ombres d'académiciens est quelque peu singulière. Quand la Douma qui a tant à faire en aura le loisir, je me permets de lui recommander l'étude de la question. La littérature russe s'est depuis un demi siècle imposée à l'attention du monde civilisé. Il serait équitable de lui assurer dans le monde académique la part de représentation proportionnelle qui lui est due. Ce problème est, à la vérité, plus difficile à résoudre qu'en France où la littérature, pendant de longs siècles, a marché d'accord avec la royauté, tout en jouissant dans la vie académique, d'une certaine indépendance. Il est à souhaiter que la Russie trouve une solution élégante, apte à concilier les traditions monarchiques de l'Empire et l'essor du génie national. La littéra-

ture russe ne saurait plus être traitée en Cendrillon. Notons qu'aux fêtes de Gogol ce groupe académique où figure pourtant un membre de la famille impériale, n'a point été officiellement représenté. J'ai toujours admiré l'incomparable patience avec laquelle le public russe subit les séances littéraires les plus longues et les discours les plus variés. Il n'a point manqué à cette patience durant les laborieuses journées consacrées à Nicolas Gogol. Après avoir été fêté dans le temple et sur la place publique, l'auteur du *Revisor* l'a été dans l'*aula*, la grande salle des actes de l'Université, dans la salle du Conservatoire et dans un des amphithéâtres de la Faculté de théologie. Je connais bien l'*aula*; j'y ai assisté naguère, en 1872, au deuxième centenaire de la naissance de Pierre le Grand. Fête officielle et monarchique s'il en fut. En voyant étinceler tant d'uniformes, je crus entrer dans une assemblée de généraux. Pour Gogol, la fête est plus modeste; l'habit noir et la redingote suffisent. Seuls les membres de l'Institut ont, suivant la tradition académique, endossé l'habit à broderies vertes, le seul des vêtements français qui ait survécu aux fantaisies de la mode depuis plus d'un siècle. Il est de tradition que les délégués de l'Institut, quand ils représentent la Compagnie, parlent en langue française. Les deux académiciens qui ont pris la parole et dont les discours ont été imprimés depuis

aux frais de l'Institut, sont restés fidèles à cet usage, mais ils ont tous deux terminé par quelques paroles en langue russe. Au début de la séance, le président de la Société des Amis de la littérature russe a proclamé correspondants ou plutôt membres honoraires, MM. de Vogüé et Leroy-Beaulieu.

Parmi les assistants on se montre aux premiers rangs les neveux de Gogol. Ce sont de bons bourgeois de la Petite-Russie qui semblent un peu ahuris des honneurs décernés à leur illustre parent. Deux jours après, au banquet de clôture, je constate en cherchant ma place que j'aurai le plaisir d'être assis auprès d'eux et je me réjouis d'avance de les interroger sur leurs impressions. Mais ils ont eu peur. Il sont déjà retournés en Ukraine et leur place reste vide.

Parmi les délégations étrangères, celle de la France est la plus considérable. Elle comprend, outre les quatre membres de l'Institut, deux professeurs de nos Universités de province, M. Legras, de Dijon et M. Lirondelle, de Lille ; l'Alliance française de Moscou présente une palme et une adresse. M. le Consul général de France a tenu à s'associer aux hommages de ses compatriotes par un discours fort bien tourné.

Ainsi la gloire de Gogol bénéficie de cette alliance qui de son vivant lui aurait paru fort invraisemblable.

Parmi les peuples slaves, la Bulgarie, la Serbie ont envoyé plusieurs délégués, la Bohême, le rédacteur en chef d'un des journaux de Prague. Les Polonais se sont abstenus ; en revanche les Ruthènes ou Petits-Russes de Galicie sont représentés par de nombreux délégués ; il y a notamment des paysans en costume national qui obtiennent un grand succès. Les Petits-Russes ont le droit de considérer un peu Gogol comme leur compatriote. Gogol était né Ukrainien, et la Petite-Russie galicienne, c'est l'Ukraine prolongée. Mais en s'associant à une fête littéraire, les Galiciens ont eu le tort de se livrer à des manifestations politiques pour le moins déplacées. Qu'ils aient des griefs contre les Polonais, la chose est fort possible, mais ce n'était pas le moment de les évoquer ; *non erat hic locus*. Il y a trente-cinq ans, au Congrès archéologique de Kiev, j'ai déjà eu l'occasion d'assister à des manifestations analogues. L'orateur des revendications ruthènes était un archéologue galicien passé au service de la Russie, feu Golovatsky.

Son manifeste souleva des mouvements divers comme on dit en style parlementaire, dans un auditoire où les Polonais étaient assez nombreux. Golovatsky comprit qu'il avait manqué de tact et ne reparut plus au congrès. Dans son discours de clôture le très distingué président, le comte Ouvarov, dut déclarer qu'il regrettait cet

incident malencontreux. Il me semble que les Ruthènes ont quelque peu manqué de mesure dans leur manifestation et si le consul général d'Autriche avait assisté à la séance il eût été bien embarrassé.

Les Français qui ont eu l'occasion de prendre la parole à diverses reprises ont insisté sur les circonstances qui établissent entre la France et la Russie intellectuelle un rapprochement avantageux pour les deux parties, mais ils se sont bien gardé d'évoquer contre un tiers des griefs qu'ils gardent au plus profond de leur cœur et ils ont mis en pratique le mot de Gambetta : Ne jamais en parler et y penser toujours.

C'est au banquet d'adieu offert par la municipalité de Moscou, et présidé par le maire, que la société russe a eu l'occasion d'exprimer toute la chaleur de sa sympathie pour la France. Un toast porté en l'honneur de la délégation de l'Institut par M. le Recteur de l'Université a provoqué les applaudissements et les hourras d'une foule enthousiaste. La *Marseillaise*, accompagnée de l'hymne impérial, a dû être jouée à trois fois.

Ainsi, la littérature russe a été, à trois reprises différentes, l'occasion de manifestations qui ont fait éclater les sympathies de deux grands peuples : en 1881, lors de l'inauguration du monument de Pouchkine ; en 1896, lorsque des touristes français sont allés déposer une couronne décorée de rubans

tricolores au pied de la statue du poète; en 1909, alors que l'Institut de France, les délégués de nos Universités, les membres de l'Alliance française et le Consulat général de France ont apporté à la mémoire de Gogol et à la littérature russe l'hommage fraternel d'une nation amie et alliée.

DISCOURS DE M. LE VICOMTE DE VOGUÉ

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

MESSIEURS,

Le Cardinal de Richelieu serait sans doute surpris de me voir ici : pour la première fois depuis sa fondation, l'Académie française a décidé de se faire représenter officiellement en pays étranger, à la commémoration solennelle d'un écrivain étranger. Mais je dis mal ; en envoyant son directeur actuel à Moscou, pour s'associer aux hommages que vous rendez à Nicolas Gogol, elle a voulu signifier que la Russie n'est plus, pour nous Français, l'étranger.

Les autres Académies de l'Institut de France ont mis le même empressement à accepter vos invitations. Doyen de notre délégation, j'ai l'honneur de parler au nom des éminents confrères qui m'entou-

[1] Discours prononcés à Moscou, le Dimanche 9 Mai 1909, par les délégués de l'Institut de France à l'occasion de l'inauguration du Monument de Gogol.

rent ; je sais qu'ils ont tous dans le cœur les sentiments que j'exprime pour nous tous. Comme les Compagnies fraternelles dont nous sommes les mandataires, nous estimons que nul homme, parmi ceux qui ont voué leur vie aux travaux de l'esprit, ne peut se désintéresser d'une manifestation où vous honorez le noble esprit qui a doté la littérature moderne d'œuvres impérissables.

Mieux que les contemporains de Gogol, nous pouvons le situer aujourd'hui à la haute place qui restera la sienne. Le temps l'a mis dans sa vraie lumière. Vous vous souvenez tous de cette troisième *Lettre sur les Ames mortes* où il écrivait, en répondant aux attaques provoquées par son livre : « L'homme russe s'est effrayé de voir son néant. » Aujourd'hui, devant le monument que vous consacrez au peintre de l'ancienne Russie, à l'évocateur d'une Russie nouvelle, on peut dire hardiment le contraire ; l'homme russe s'énorgueillit de voir sa grandeur symbolisée dans ce monument. Il y voit le prodigieux effort d'un des maîtres de sa pensée ; de celui qui s'arracha le premier aux conventions et aux amusements du romantisme pour inventer un réalisme sagace, exact dans l'étude et la description des hommes et des choses, épris de vérité, bienfaisant jusque dans ses cruautés, comme l'est le miroir qui nous montre nos tares et nos faiblesses pour nous apprendre à les corriger. Il y voit l'ini-

tiateur, le père indiscutable de ces admirables romanciers des années quarante, comme vous avez coutume de les appeler, Tourguénef, Gontcharof, Dostoïevsky ; et aussi de celui qu'il faut saluer d'ici, en nous tournant vers Yasnaïa-Poliana, comme le fondateur d'un empire d'imagination universellement établi sur les deux hémisphères [1].

Ces écrivains et ceux qui les continuent ont agrandi l'instrument créé par Gogol ; ils l'ont perfectionné ; chacun d'eux y a mis sa marque originale et s'en est servi pour traduire les idées, les sentiments de son époque ; mais tout ces vigoureux enfants sont sortis du *Manteau* de Gogol. Qu'il me soit permis de répéter ce que j'écrivais il y a un quart de siècle, ce qui m'apparaît encore avec la force de l'évidence. Ah ! cet humble manteau d'Akaky Akakiévitch ! C'est le manteau du prophète biblique, transmis aux disciples qu'il enlevait jusqu'aux cieux. Ce même petit tchinovnik, anatomisé comme une pièce d'amphithéâtre, objet de dérision et de douloureuse pitié, il posera plus d'une fois devant Dostoïevsky. Vous la trouverez déjà, cette pitié d'où jailliront bientôt *la Maison des Morts*, *Humiliés et Offensés*, vous la retrouvez définie comme la caractéristique de l'âme populaire dans un passage de la dixième *Lettre aux Amis* : « La pitié pour la

[1] Feu Tolstoï.

créature tombée est un trait bien russe : rappelle-toi le spectacle qu'offre notre peuple, quand il assiste les déportés en route pour la Sibérie... » et tout ce qui suit.

Relisez dans les *Ames mortes* la biographie de Tentetnikof, ce propriétaire rural « lassé d'administrer des provinces distantes de mille verstes et où il n'a jamais mis le pied », qui revient s'établir sur sa terre, tout brûlant de grands projets, d'amour pour ses paysans, de zèle pour l'agronomie et les réformes, et qui, bientôt désillusionné, se laisse couler dans la torpeur finale : ne reconnaissez-vous pas en lui l'ancêtre et le prototype de Lavretzky, de Bézouchof, de Lévine ? On le creusera à l'infini, on le dessinera dans tous ses gestes, mais on ne changera rien aux traits générateurs de l'ébauche jetée par Gogol. Ainsi pour beaucoup d'autres types essentiels du roman russe ultérieur, dont l'œuvre de Nicolas Vassiliévitch est la source mère.

Il inventa de nouvelles formes littéraires parce que son esprit s'ouvrait aux nouveaux besoins sociaux que ces formes allaient exprimer ; parce que son cœur voulait ressusciter ces « âmes mortes » dont il dévoilait la misère avec une ironie pathétique. On a dit souvent que les *Récits d'un chasseur* de Tourguénef avaient sonné le glas du servage ; c'est vrai, mais ces *Récits* s'adressaient à des lecteurs déjà préparés aux rénovations prochaines par les réflexions que Gogol leur avait suggérées.

Le songeur si fortement remué par les premiers tressaillements des choses futures est en même temps le poète qui donne à la Russie une épopée historique, *Tarass Boulba*; le gai conteur qui met toute la lumière, toute la malice joyeuse de son Ukraine natale dans les *Veillées d'un hameau*; le dramaturge satirique du *Reviseur*, l'artiste excellent dans tous les genres où il s'est essayé. Et pour que rien ne lui manquât, pas même, hélas! le malheur qui achève les grandes figures et les rend plus chères à notre compassion émue, Nicolas Vassiliévitch a sombré dans la tragédie intime que vous connaissez : génie brisé en pleine vigueur, terrassé par les affres de la maladie et du trouble religieux qui font détruire une partie de son chef-d'œuvre; âme morte, elle aussi, du tourment de vouloir monter trop haut, et qui abandonna, à la fleur de l'âge, le corps dont vous gardez pieusement les restes dans votre monastère de Saint-Daniel.

Si national que fut ce génie, il ne vous appartient pas exclusivement, Messieurs. Tous vos frères des diverses familles slaves se réclament du maître commun. Je n'en veux qu'une preuve : un des meilleurs travaux que je connaisse sur Gogol et sur son œuvre est une thèse en langue française, soutenue devant notre Université de Lyon, en l'année 1901, par une jeune étudiante bulgare, petite-fille de l'archiprêtre de Philippopoli; étude magistrale par

l'intelligence du sujet et l'information littéraire dont elle témoigne. Mlle Raïna Tyrnéva payait ainsi sa dette de reconnaissance aux aînés qui avaient libéré son pays.

En dehors du monde slave, Gogol a des prises sur l'humanité tout entière autant que son inspirateur et son modèle, Cervantès. Vous savez — il l'a conté lui-même — comment, au cours d'un voyage en Espagne, la lecture du *Don Quichotte* lui fournit le cadre où il développa cette idée des *Ames mortes* qui lui avait été suggérée par Pouchkine. Notre Mérimée comparait Gogol aux humoristes anglais ; c'est plus haut qu'il faut le placer, non loin de l'immortel Cervantès. L'ironiste espagnol embauma dans son rire mouillé de larmes une belle chose qui se mourait, l'idéal chevaleresque du moyen âge ; avec les mêmes procédés, l'ironiste russe ensevelira la vieille Russie, mais pour en susciter une meilleure. Comme Cervantès, Gogol a mis dans ses peintures toutes nationales une connaissance de l'homme si étendue, si profonde, que ces images localisées font vibrer les cœurs et réfléchir les esprits partout où il y a des hommes.

C'est pourquoi nous venons aujourd'hui, de l'autre extrémité de l'Europe, remercier le dispensateur d'un bienfait intellectuel dont nous avons notre part. C'est pourquoi le pays de Balzac et de Victor Hugo nous a chargés de porter son plus

respectueux hommage au pays de Nicolas Gogol : nous l'offrons à la glorieuse mémoire du précurseur qui fit rayonner sur toutes les terres civilisées le génie russe, ce génie confirmé après lui par les chefs-d'œuvre littéraires que vous n'avez cessé de nous envoyer depuis cinquante ans, comme la plus belle et la plus forte des armées conquérantes.

DISCOURS DE M. LOUIS LEGER

DÉLÉGUÉ DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

MESSIEURS,

Il appartenait à l'Académie Française de rendre le premier hommage à Gogol qui fut uniquement un homme de lettres et nul n'était plus qualifié pour parler en son nom que M. de Vogüé qui connaît si bien la Russie, qui lui est rattaché par des liens si chers et qui a écrit sur Gogol des pages définitives. L'Académie Française est d'ailleurs la plus ancienne de nos Académies et nul d'entre nous ne songe à contester son droit d'aînesse. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, autrement dit d'histoire et de philologie, vient immédiatement après elle dans l'ordre d'ancienneté. Elle a ses raisons toutes particulières, des raisons de famille, pour s'intéresser à cette solennité. Parmi les membres de notre Compagnie il en est deux qui se sont consacrés à l'étude de la Russie et dont le nom

est bien connu chez vous. Le premier est l'historien Levesque, auteur d'une histoire de Russie dont une partie a été traduite en votre langue et qui chez nous fut longtemps classique. Le second est l'admirable écrivain, l'érudit ingénieux qui a présenté à la France l'œuvre de Gogol et une partie de celle de Pouchkine, Prosper Mérimée. Mérimée est surtout connu comme membre de l'Académie Française. Mais il ne fut admis dans cette Compagnie qu'en 1844. Il faisait partie de la nôtre depuis 1843. Ce qui lui valut cet honneur, ce fut cette érudition sagace, cette curiosité infatigable qui le portait à étudier tout ensemble les plus anciens monuments de notre pays et les littératures les plus nouvelles de l'étranger. C'est dans le *Journal des Savants*, édité sous les auspices de l'Institut et dirigé aujourd'hui par notre Académie, qu'il a publié ses belles études sur l'histoire de la Russie pendant la période des troubles, et sur les Cosaques d'autrefois.

Permettez-moi d'associer les souvenirs de ces deux ancêtres à l'hommage que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres apporte aujourd'hui à la mémoire de Gogol. En face de ce monument où revit la noble figure de l'auteur des *Ames mortes* et du *Revisor*, ma pensée se reporte vers un autre monument à l'inauguration duquel j'ai eu l'honneur d'assister ici même, il y a plus d'un quart de siècle.

Grande mortalis ævi spatium ! Je veux parler du monument de Pouchkine. En ce temps-là la littérature russe n'était pas aussi populaire à l'étranger qu'elle l'est aujourd'hui et je me trouvais ici délégué non seulement du gouvernement français, mais aussi de toute l'Europe intellectuelle. Mes cheveux ont blanchi, mais mon cœur est resté jeune et je n'oublierai jamais le chaleureux accueil que j'ai reçu de l'auguste président de cette fête, de la municipalité de Moscou, de mes excellents confrères du monde littéraire et de l'Université. Pourquoi faut-il, hélas? que tant d'entre eux nous manquent aujourd'hui! Que de noms illustres et chers évoque ma mémoire émue ! Ivan Tourguenev, mon voisin de Paris redevenu pour quelques jours mon voisin moscovite, Ostrovsky, Grigorovitch, Polonsky, Dostoïevsky, Pisemsky, Grot, Tikhonravov, Storojenko, Ouvarov, Nicolas Grigorovitch Rubinstein ! J'adresse ici à leur souvenir l'hommage de mon affection, de mon respect et de ma reconnaissance !

Vous avez fait une bonne œuvre, chers confrères, en dressant ici la statue de Gogol non loin de celle de Pouchkine qui fut tout ensemble son ami, son conseiller, l'inspirateur de son génie, qui lui donna l'idée première des *Ames mortes* et du *Revisor*. Ces deux monuments attestent tout ensemble la piété que vous professez pour vos ancêtres et l'immorta-

lité de leur œuvre. Le voisinage du grand *Katsap* et du grand *Khokhol* (1) affirme l'indestructible unité du monde russe, l'union affectueuse et fraternelle de Moscou et de Kiev, de la Grande et de la Petite Russie. Gloire à Gogol et à Pouchkine et puissiez-vous voir chez les générations à venir de dignes héritiers de leur génie !

---

(1) Épithètes familières par lesquelles se désignent mutuellement les Grands et les Petits-Russiens.

BIBLIOGRAPHIE

Les éditions des œuvres complètes de Gogol ou de ses œuvres isolées sont fort nombreuses. Je me suis servi de préférence de l'édition donnée par Kirpitchnikov, 3 vol. in-8° (Moscou, librairie Sytine, in-8°, 3 vol., 1902). Cette édition est précédée d'un essai de canevas chronologique de la biographie de Gogol. Ce canevas est fort précieux. Un recueil non moins précieux est l'édition de la Correspondance de Gogol, publiée par Schenrok (4 vol. in-8°, Pétersbourg).

Les publications relatives à l'écrivain ne sont pas moins nombreuses que les éditions.

Parmi celles que j'ai mises à contribution, je citerai seulement : les *Mémoires (Zapiski) sur la vie de Gogol*, 2 vol., Saint-Pétersbourg, 1856; l'important ouvrage de l'académicien Nestor Kotliarevsky, *Gogol de 1829 à 1842* (Saint-Pétersbourg, 1903); *Les Journées de Gogol à Moscou en 1909*, ouvrage publié par la Société des Amis de la Littérature russe (Moscou, 1909); diverses études

de M. Alexis Veselovsky, notamment dans le volume intitulé : *Études et Caractéristiques* (Moscou, 1907).

Le lecteur désireux de compléter cette bibliographie devra se reporter au *Répertoire* de Mejov, aux tables de la *Revue d'Europe*, de la *Revue* du Ministère de l'Instruction publique, des *Mémoires* de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg (section de langue et de littérature russe, etc.).

A signaler encore le récent ouvrage de M. Warneke, *Histoire du Théâtre russe* (en russe), 2 vol., Kazan, 1908-1910.

Les principales traductions en langue française sont les suivantes :

Nouvelles russes, par Viardot (Paris, Hachette, 1845-1853) [1].

Taras Boulba, traduit par Viardot, Paris, 1853.

Les Veillées de l'Ukraine, traduction Halpérine Kaminsky, Paris, Marpon et Flammarion.

Le Manteau, traduit par Marmier, dans le volume intitulé : *Au bord de la Neva, contes russes* (librairie Calmann-Lévy).

Les Ames mortes, trad. Eugène Moreau (Paris, 1858).

Les Ames mortes, trad. par Ernest Charrière

[1] Voir sur cette traduction un article d'A. Arnoult. *Revue de l'Instruction publique*, 7 juillet 1859.

(Paris, Hachette, 1859). Cette traduction est précédée d'une préface qui n'est pas à dédaigner. Malheureusement, Charrière paraphrase son texte plutôt qu'il ne l'interprête. Les cent cinquante dernières pages du deuxième volume ne reproduisent pas le texte de Gogol, qui n'existe plus, mais une continuation des *Ames mortes*, imaginée par un de ses compatriotes de la Petite-Russie, Vastchenko Zakhartchenko, et publiée à Kiev en 1857. J'ignore qui est ce Vastchenko, qui n'a guère laissé de traces dans la littérature. Quant à Charrière ce n'était pas le premier venu. C'était un publiciste et un historien distingué.

Le *Revisor* a été traduit, pour la première fois, par Mérimée, dans le volume publié en 1853, sous le titre : *Les Deux Héritages*, suivi de l'*Inspecteur général* et des *Débuts d'un Aventurier*. Cette traduction, fort médiocre d'ailleurs, est toujours réimprimée dans ce volume, l'un des moins bons de Mérimée.

Une traduction, par Challande, a été publiée vers 1868, par la librairie Sandoz et Fichbacher. Elle est, je crois, épuisée.

Principaux travaux sur Gogol, en français

Mérimée, *Nicolas Gogol. Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1851. Voir sur cette étude, ce que j'en ai dit plus haut, chapitre XI.

J'ai déjà dit le solide intérêt des études qui ouvrent les deux volumes de la mauvaise traduction de M. Charrière.

Tout le monde a lu le chapitre consacré par Melchior de Vogüé à Gogol, dans son beau volume sur le Roman russe. Le langage de Vogüé est plutôt d'un poète que d'un critique.

L'étude de M. Ernest Dupuy dans *Les grands Maîtres de la Littérature russe au dix-neuvième siècle* (librairie Lecène et Oudin, 1885), est un essai fort attachant, dont certains détails demandent de légères rectifications. J'ai discuté plus haut une hypothèse de M. Dupuy à propos de *Taras Boulba* (v. p. 98).

Le chapitre consacré à Gogol par M. Osip Lourié, dans sa *Psychologie des grands Romanciers russes*, est un résumé solide et substantiel.

Gogol n'a été l'objet, en France, que d'une seule monographie qui est un simple travail d'écolier.

Nicolas Gogol, écrivain et moraliste. Thèse de Doctorat, présentée à la soutenance devant la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon (Aix, imprimerie et librairie Makaire, 1901). L'auteur était une étudiante bulgare Mlle Tyrneva. Cet ouvrage n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires. Je suis loin de partager sur cet essai d'écolier l'opinion exprimée plus haut par feu Melchior de Vogüé (v. p. 250).

J. Patouillet, le *Théâtre de Mœurs russes des origines à Ostrovsky* (Paris, librairie Honoré Champion, 1912), renferme quelques pages sur Gogol.

Du même, *Ostrovsky et son Théâtre de Mœurs russes* (Plon et Nourrit, 1912, intéressant au point des rapprochements et des contrastes).

NOTICES

SUR QUELQUES ÉCRIVAINS RUSSES CITÉS AU COURS DU VOLUME

Aksakov (Serge Timofeevitch), né en 1791, mort en 1859. L'un de ses ouvrages les plus célèbres est *la Chronique d'une Famille*. Tous ses ouvrages sont fort précieux pour l'étude de la vie provinciale en Russie dans la première moitié du XIXe siècle.

Aksakov (Constantin Sergievitch), fils du précédent, né en 1817, mort en 1860. Il a collaboré à un grand nombre de revues russes.

Annenkov (Paul Vasilievitch) historien et critique littéraire, né en 1813, mort en 1887. Il eut l'occasion de rencontrer Gogol à Rome. On lui doit entre autres des *Matériaux pour la biographie de Pouchkine* et des Souvenirs très intéressants.

Bielinsky (Vissarion Grigorovitch, né en 1811, mort en 1848), fut en Russie le véritable créateur de la critique littéraire.

Boulgarine (Thaddée Benedictinovitch), né en

1789, mort en 1859, a dirigé la revue l'*Abeille du Nord* et écrit des Romans et des Mémoires qui ont été populaires et ont été traduits dans la plupart des langues de l'Europe.

Gontcharov (Ivan Alexievitch), romancier, né en 1814, mort en 1891. Il a peu écrit; mais son Oblomov (traduit en français par Deulin) est une œuvre de premier ordre et il est très regrettable que Vogüé l'ait oublié dans son Roman russe.

Joukovsky (Vasili Andreevitch), né en 1803, mort en 1852, est un poète élégant et délicat qui, par d'excellentes traductions de l'anglais, de l'allemand et du grec, assouplit et perfectionna la langue poétique. C'est lui qui introduit la ballade en Russie. Il exerça la plus heureuse influence sur Gogol, sur Pouchkine et même sur le Polonais Mickiewicz.

Pletnev (Pierre Alexandrovitch), né en 1792, mort en 1865, fut professeur de littérature à l'Université de Saint-Pétersbourg. Critique et historien littéraire fort distingué, Pouchkine lui dédia son Oneguine.

Pogodine (Michel Petrovitch), historien et publiciste, né en 1800, mort en 1875. On lui doit de nombreux travaux sur l'histoire russe. Son œuvre est fort inégale. Ce fut un polémiste infatigable et un patriote très ardent.

Pouchkine. — Voir sur ce poète, le volume de M. Haumant dans cette Collection.

Schevyrev (Etienne Petrovitch), critique et historien, né en 1806, mort en 1864. On lui doit des travaux estimés sur l'histoire de la littérature russe.

Senkovsky (Osip Ivanovitch), littérateur, né en 1801, mort en 1858. Il dirigea la *Bibliothèque de Lecture*. Il est surtout connu sous le pseudonyme de baron Brambeus.

Viazemsky (Pierre Andreevitch), poète et critique, né en 1792, mort en 1878. Comme poète il appartient à la tradition pseudo-classique ; comme critique il a su rendre justice aux œuvres de l'école romantique.

Von Vizine (Denis Ivanovitch), né en 1745, mort en 1792. Prosateur et poète satirique, il est le véritable fondateur du théâtre Russe et le précurseur de Gogol.

EXPLICATION

DE QUELQUES TERMES RUSSES

Britchka, sorte de voiture légère, couverte comme un cabriolet et réservée au transport des personnes.

Gorodnitchi (de gorod, ville), fonctionnaire aujourd'hui supprimé, qui dans les villes de district ou chefs-lieu d'arrondissement cumulait l'administration et la police.

Izvoztchik, cocher de fiacre.

Kibitka (du turc kibit, maison, tente), longue voiture couverte.

Tchine, rang social. La société russe se décomposait en quatorze tchines, allant du titre de chancelier de l'empire à celui de régistrateur de Collège (Collège au sens de département administratif).

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. — Les années de jeunesse.... 5
— II. — Gogol fonctionnaire et professeur..... 18
— III. — Gogol à l'étranger..... 29
— IV. — Le mysticisme de Gogol... 47
— V. — Les nouvelles 71
— VI. — Taras Boulba..... 86
— VII. — Les nouvelles réalistes.... 104
— VIII. — Les âmes mortes..... 121
— IX. — Le théâtre. Les œuvres secondaires..... 165
— X. — Le Revisor..... 173
— XI. — Gogol et Mérimée..... 204
— XII. — Le Centenaire de Gogol.... 218
Bibliographie 257
Notice sur quelques écrivains russes 263
Explication de quelques termes russes..... 266

Le Mans. — Imprimerie Monnoyer. — 1913.

LR
G6136
.Y1eg
242836
Gogol', Nikolai Vasil'evich
Leger, Louis
Nicolas Gogol.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED